



**SECRET
D'ALCOVE**

Les interdits d'Emy

4 histoires érotique + 1 Bonus

Emy O'Rian

Les Interdit d'Emy

Par Emy O'Rian



SECRET
D'ALCOVE

Dépuçelée par le père de ma meilleure amie

Emy O'Rian

Dépucelée par le père

de ma meilleure amie

Après huit heures de route épuisante, nous voilà enfin arrivés au camping.

Mélanie, ma meilleure amie, assise devant moi, se retourne.

— Ça y est, nous sommes arrivés. Ça va ? Tu n'as pas été trop mal.

— Non, rassure-toi, dis-je, avec un grand sourire.

Pour ne pas mettre mal à l'aise mon amie, je préfère lui cacher la vérité.

J'ai passé tout le trajet sur le siège arrière inconfortable de la voiture de Mélanie, coincée entre les bagages et le siège passager. Mon dos est en compote et mes jambes sont engourdies.

Mais ce n'est pas grave, car durant huit heures, j'ai pu être en compagnie de Marc, le père de Mélanie.

Certes, il a conduit durant tout le trajet et n'a pas été très bavard, mais j'ai pu l'admirer discrètement. Sa seule présence m'a aidé à supporter l'inconfort du trajet.

Marc est si envoutant. Sa chevelure grisonnante, ses yeux gris acier, et ses traits durcis par le temps lui donnent

un charme fou. Sa voix grave qui résonne comme un son de basse me fait vibrer d'émotion à chaque fois qu'il parle. Je craque littéralement pour lui. Mais personne ne le sait.

Marc gare la voiture devant un bâtiment qui semble être le bureau du camping.

— Je reviens, les filles. Je vais m'occuper de notre réservation. À tout de suite.

Nous répondons en chœur.

— À tout de suite.

J'ai des frissons dans tout le corps. Sa voix m'envoute. Je suis béate d'admiration.

Il descend de la voiture, et se dirige vers l'accueil.

Je le regarde s'éloigner. Il porte un short en jeans. Les muscles de ses jambes sont saillants. À presque cinquante ans, il est étonnamment bien conservé.

Mon père qui a un an de moins que lui est beaucoup moins athlétique.

Pendant qu'il s'éloigne, je ne peux empêcher mon regard de se poser sur ses fesses. Une bouffée de chaleur

m'envahit. Bien que la capote de la voiture soit grande ouverte, j'ai l'impression d'étouffer.

Marc me fait totalement chavirer.

Une voix me fait sortir de ma rêverie. Je sursaute.

— Ouh, ouh, Bénédicte, je te parle.

— Euh oui... Désolé, je... tu me disais ? Je bredouille.

— Ce camping a l'air super ! me répète-t-elle.

— Oui, j'ai vu sur internet qu'ils organisent tout un tas d'activité.

— Je sens que l'on va passer des

vacances formidables, me dit Mélanie.

Marc revient le sourire aux lèvres.

— Nous avons l'emplacement vingt et un, nous dit-il.

Il démarre le véhicule, puis roule lentement dans les allées du camping.

— Deux semaines de détente bien méritée ! dit Marc visiblement heureux d'être là.

Il gare la petite voiture sur notre

emplacement. Il sort du véhicule, puis par galanterie, vient ouvrir la porte à sa fille.

— Papa, dit Mélanie en rouspétant, on n'est pas au 19e siècle.

Machinalement, sans réfléchir, je répons à Mélanie :

— Je trouve cela très charmant, moi. Les garçons de notre âge n'ont jamais ce genre d'égard envers nous.

— Je te remercie de prendre ma défense, Bénédicte. Enfin, une jeune femme qui apprécie la galanterie des

vieux comme moi, me dit Marc.

Il m'adresse un clin d'œil complice.

Je suis rouge d'émotion. Mon cœur bat à tout rompre. Ce clin d'œil anodin pour Marc est très important pour moi. Je suis toute retournée.

J'essaie de ne rien laisser paraître.

Mélanie sort de la voiture. Marc rabat le siège passager pour me permettre de sortir. Il me tend la main pour m'aider. Je pose ma main dans la sienne.

Lorsque nos doigts se touchent, je suis envahie par des petits fourmillements qui prennent naissance dans le creux de mon ventre. Le plaisir et le bonheur

irradient tous mon corps. Mes muscles sont tétanisés et j'ai du mal à me relever.

Marc me tire à lui pour m'aider.

Je me sens aussi légère qu'une plume.

Il m'arrache de mon siège sans aucun effort apparent. Il est tellement beau.

Je trébuche. Mes muscles ne peuvent pas me porter. Je tombe.

Marc me rattrape de ces bras puissants. Il me tient solidement.

Je peux sentir la puissance de sa musculature sur mon corps frêle. Nos visages sont très près l'un de l'autre. L'espace d'un instant, nos regards se croisent. Je fais un gros effort pour ne

pas me laisser aller et lui voler un baiser. Nos lèvres sont si proches et si éloignées à la fois. J'éprouve un désir intense. C'est à la fois un véritable bonheur de me retrouver dans ses bras, et un véritable supplice de devoir contrôler mes pulsions.

— Ça va aller ? me demande-t-il.

— Oui, oui, je vous remercie, monsieur Drudère, dis-je, toute confuse, à Marc.

Mes joues sont en feu et ma petite culotte est trempée.

Je me redresse. Il garde ses bras autour de moi quelques secondes de plus,

pour s'assurer que je peux tenir sur mes jambes. Une fois rassuré, il relâche son étreinte et me regarde droit dans les yeux.

Un sentiment de manque m'envahit immédiatement. Je ne peux soutenir son regard plus longtemps sans risquer de poser mes lèvres sur les siennes. Je détourne les yeux.

Marc se racle la gorge, hésite, puis il tourne les talons pour se diriger vers le coffre de la voiture afin d'en sortir nos affaires.

Je fais quelques pas en direction de Mélanie afin de me dégourdir les membres.

— Tu as vu là-bas ? me dit-elle.

— Non, quoi ?

— Il y a une bande de mecs qui nous regarde.

— Ah, oui ! dis-je, indifférente.

Mélanie et moi sommes amies depuis l'école primaire.

Mel est une fille bien dans ses baskets. Elle est jolie et si marrante. Elle est également très séduisante, ce qui lui a permis de sortir avec beaucoup de garçons.

Pour ma part, je me considère comme une fille banale. J'ai, moi aussi, eu pas

mal d'aventure avec des garçons, mais malheureusement, aucune de ses relations ne m'a rendue réellement heureuse. Je trouve les hommes de mon âge beaucoup trop puéril.

Et puis, je dois bien avouer que depuis mes treize ans, je suis amoureuse. Marc hante mon cœur et je n'arrive pas à l'oublier. Pourtant je suis certaine qu'il n'y aura jamais rien entre nous.

Bien sûr, c'est mon secret, et il est hors de question que j'en parle à mon amie. Pas parce que j'ai honte ! Non !
Simplement parce que j'ai peur que Mélanie s'interpose entre son père et moi et qu'elle m'empêche de le voir.
Je n'ai jamais connu la mère de Mel.

Elle est morte quand mon amie n'avait que quatre ans. Depuis, Marc élève seul sa fille.

Mélanie me sort à nouveau de mes pensées.

— Oh ! Toi ! Comment veux-tu te trouver un mec si tu es aussi froide ? Regarde, ils nous matent avec insistance, Béné !

— Ouais, dis-je peu enthousiaste.

Je sors mon smartphone de ma poche afin d'envoyer un message à mes parents, pour les rassurer de mon arrivée au camping.

Je relève la tête lorsque j'appuie sur le bouton « envoi ». Mélanie n'est plus à mes côtés. Je regarde autour de moi et je l'aperçois en train de discuter avec la fameuse bande de mecs.

« Eh ben ! Elle n'a pas perdu de temps, pensé-je, en souriant. Je la reconnais bien là ».

Son attitude désinvolte avec les garçons m'a toujours beaucoup surprise.

Je regarde Marc. Il est seul sur notre emplacement en train de monter les toiles de tente.

« Lui non plus, il ne perd pas de temps, me dis-je, amusée. »

Je m'approche de lui afin de lui proposer mon aide.

— Je peux vous aider ?

— Si tu veux bien me tenir cet arceau, me dit-il, en me tendant un tube rond en aluminium.

Je m'approche de lui et attrape le tube pour le maintenir droit.

Marc est à genoux sur le sol devant

moi. Il se passe la main dans les cheveux avant de se pencher à nouveau sur la notice de montage. Il a l'air un peu perdu.

— Le montage des toiles de tente, ce n'est pas mon point fort, dit-il en riant sans lâcher des yeux son plan.

Toujours à genoux, il saisit un autre tube à côté de lui, puis il se tourne vers moi. Il me tend ce nouveau tube, en relevant la tête pour m'expliquer comment je dois le tenir, mais il reste interdit.

Je constate que de là où il se trouve, il

a une vue plongeante sur ma petite culotte. Ses yeux ne quittent pas mon entrejambe. Je peux presque sentir son regard me caresser le haut de mes cuisses. Il a l'air comme envouté, abasourdi par le spectacle que ma petite jupette très courte lui offre.

Je contiens un réflexe de recul qui aurait mis fin à la magie du moment. Je reste là, exposée, offerte à son regard.

Je sens la chaleur me monter doucement au visage. Mes sentiments sont confus.

D'un côté, j'ai envie de me reculer, ou plutôt de partir en courant, car je sais que cette situation va m'amener à

espérer une relation impossible. Je vais encore en souffrir.

D'un autre côté, j'ai envie de saisir sa tête, puis de la plaquer contre ma chatte afin de sentir sa peau rugueuse contre mon intimité.

Alors, je reste là immobile devant le père de Mélanie, ne pouvant résister à ce désir fou qui me ronge, lui offrant une vue de mon intimité. J'espère tellement lui plaire. J'ai l'impression que plus rien autour n'existe. Je suis seule dans ma bulle avec Marc.

Soudain, Mélanie surgit et brise l'instant coquin entre moi et son père.

— Super ! Bruno arrive ! dit-elle, joyeuse.

Le père de mon amie détourne son regard pour retourner à la lecture de son plan. Je l'entends soupirer.

— Mais, vous vous êtes réconcilié ?
Demandé-je.

— Il vient de m'appeler à l'instant pour me dire que je lui manquais. Il veut que l'on ressorte ensemble.

— Encore, dis-je, exaspérée.

— Oui, pourquoi encore ?

— Parce que c'est la cinquième fois que

vous rompez et que vous vous réconciliez. Je te rappelle d'ailleurs que ton père et moi, nous sommes partis en vacances avec toi pour te remonter le moral après ta rupture de la semaine dernière.

— Bon, j'admets que nous nous disputons souvent. Mais là, Bruno est trop mignon. Il voulait me faire la surprise de débarquer au camping sans que je le sache, mais il ne trouve pas son chemin. Donc, il m'a téléphoné et je lui ai indiqué le chemin à suivre. Il sera là dans deux ou trois minutes environ. Je suis trop contente.

Je hausse discrètement les yeux au

ciel, mais devant la joie de mon amie, je me réjouis tout de même pour elle.

— J'espère qu'il sait monter une toile de tente, grommelle Marc.

— Tu vas pouvoir lui demander, le voilà ! lui répond sa fille.

Bruno gare son véhicule, puis nous salue avant d'embrasser mon amie à pleine bouche.

Marc soupire et détourne le regard. Il n'a pas l'air d'apprécier cette vision. Il retourne à son activité. Je le sens contrarié.

Après son arrivée remarquée, Bruno donne un coup de main à Marc, en l'appelant beau-papa à tour de bras.

Marc fulmine, mais ne dit rien. Je vois bien que l'attitude de Bruno ne lui plait pas, mais il retient sa colère pour le bien-être de sa fille.

Après deux heures d'effort, le père et le « futur gendre » réussissent enfin à monter les deux toiles de tente.

— Béné, je peux te demander une faveur ? me demande mon amie.

— Oui, quoi ?

— Voilà, Bruno va rester quelques nuits, et j'aimerais bien pouvoir dormir

avec lui.

— Mais je vais dormir où ?

— Tu peux dormir avec mon père.

— Tu es folle ?

Je ne me vois pas passer une nuit aux côtés de son père. Ce serait une vraie torture psychologique d'être allongée à côté de l'homme que je désire depuis si longtemps. Ce serait totalement inhumain de me faire vivre ça. Tous les deux, si proche, dans cet espace clos et réduit, non c'est impossible ! Je ne pourrais pas résister à la tentation et je vivrais très mal le refus de Marc.

Mais, Mélanie est une fille déterminée.

Quand elle veut quelque chose, elle l'obtient coûte que coûte. En plus, elle sait comment me manipuler pour me faire craquer. Si bien, qu'au bout du compte, malgré mes réticences, j'ai cédé à son caprice.

Après m'avoir embrassé pour me remercier, Mélanie part directement vers son père pour le convaincre, lui aussi.

Je prends soin de m'éloigner d'eux afin de ne pas être prise en porte à faux.

La discussion est agitée, mais finalement Marc hoche la tête de haut en bas. Il vient d'accepter. Je ne sais pas si je dois m'en réjouir ou le regretter.

Nous sommes enfin installés.

Lorsque je consulte ma montre, je m'aperçois qu'il est déjà vingt heures passées. Je sors le sac de nourriture du coffre. Il est très lourd. Il contient des boîtes de plats préparés. Ravioli, cannelloni, taboulé, gratin dauphinois, choucroute, petit salé aux lentilles et pâtes seront au menu durant toutes ces vacances. J'espère tout de même que nous irons un peu au restaurant, car l'idée de manger des boîtes pendant quinze jours ne me réjouit pas. On me dit souvent que je suis un cordon bleu, et je suis également un fin gourmet.

À l'unanimité, nous sélectionnons la boîte de ravioli pour le repas du soir.

Après avoir versé le contenu dans une casserole, je m'accroupis et je place le tout sur le réchaud butagaz, posé par terre.

Le père de Mélanie vient vers moi.

— Tu as besoin d'aide ?

À l'inverse de cet après-midi, je suis accroupie et Marc est debout devant moi. Sans vraiment le vouloir, mon regard se pose sur son entrejambe juste en face de mes yeux. Je fixe quelques secondes une belle bosse et

lui réponds en détournant le regard :

— Non, merci, j'ai terminé. Ça chauffe lentement, on a le temps de boire l'apéro, dis-je en jetant à nouveau un coup d'œil à son sexe que je crois en érection.

J'ai vraiment l'impression que Marc bande. Mais bon ! Avec le short, impossible de pouvoir l'affirmer. Il faudrait que je pose la main sur cette belle bosse pour le constater réellement, me dis-je, en devenant toute rouge, rien qu'à l'idée.

— Très bien, Béné, je te sers un verre dans ce cas.

— Merci.

Marc s'éloigne de moi.

Je me raisonne.

Mais pourquoi aurait-il eu une érection ? C'est alors que je baisse les yeux et que je m'aperçois qu'en étant accroupie, ma jupette ne cache plus ma petite culotte. Je ferais donc de l'effet à Marc, me dis-je, réjouie.

Je suis rouge écarlate. Je fais semblant de tourner un peu les ravigolis le temps de me calmer un petit peu.

Au bout de quelques minutes, Marc m'appelle :

— Béné, tu ne viens pas ?

— J'arrive tout de suite, monsieur Drudère, réponds-je.

Lorsque je rejoins le petit groupe, un verre de vodka m'attend :

— Je ne savais pas ce que tu voulais boire alors je t'ai servi comme moi, me déclare Marc.

Sans rien dire, je saisis le verre et le

porte à mes lèvres. Je n'ai pas l'habitude de boire de l'alcool, mais après tous, c'est les vacances !

J'avale une petite gorgée de ce breuvage. Je sens la chaleur de l'alcool descendre le long de mon œsophage. Au départ, la sensation est fort désagréable. Mais rapidement, un certain bien-être prend place au fond de moi.

J'avale un second verre.

Je me sens euphorique à présent. Je suis d'ordinaire quelqu'un de très effacée, mais à présent, je me surprends à prendre la parole plus souvent que mon tour.

Plus la soirée avance, et plus, le désir pour Marc me tiraille le bas ventre. Une envie sexuelle incontrôlable s'empare de moi. Je n'hésite d'ailleurs pas à regarder Marc dans les yeux.

Depuis neuf ans que je connais Marc, je n'ai jamais osé tenter une approche avec lui. Comment aurais-je pu ? Je ne peux pas le regarder dix secondes d'affilée sans perdre mes moyens et devenir toute rouge.

Mais ce soir, j'ose tout.

Je lui lance des regards pleins de désir, je croise et décroise mes jambes avec sensualité, je fais des petites allusions coquines, je vais jusqu'à sucer le bout de mon index d'une manière sans

équivoque.

Je suis tellement excitée par le désir que j'éprouve pour Marc et désinhibée par l'alcool qui coule dans mes veines que j'en arrive presque à lui montrer ma petite culotte humide de désir. Par chance, je ne vais pas jusque-là.

Dans un moment de lucidité, j'arrive à me reprendre. Je me trouve totalement ridicule et j'ai l'impression que Marc n'est pas très réceptif à mon comportement.

Honteuse, je me lève d'un bond. Je tangué un peu, la tête me tourne.

Je tente de faire bonne figure. J'essaie de marcher droit.

Un caillou. Aïe ! Je me retrouve par terre.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, monsieur Drudère bondit à côté de moi. Il me soulève, puis me fait asseoir sur une souche d'arbre.

— Ne bouge pas, tu as le genou écorché. Je vais te soigner.

Quelques secondes après, il revient avec le nécessaire à pharmacie. Il l'ouvre et saisit le mercure au chrome et un coton. Il s'agenouille devant moi pour me soigner.

— Ça va un petit peu piquer ! me dit-il, en me prenant la main droite.

Il applique le coton très doucement sur mon genou endolori.

Le contact de sa main dans la mienne me donne une bouffée de chaleur si grande que je deviens rouge écarlate. Des perles de sueurs coulent le long de mes tempes et entre mes seins.

Mon dieu qu'est-ce qu'il m'arrive ! me dis-je.

— Tu ne te sens pas bien ? Tu es toute rouge et tu transpires, me demande Marc.

— Non, ce n'est rien ! C'est la douleur à mon genou, dis-je pour me justifier.

— Je vais souffler sur ta plaie pour apaiser le feu du mercure au chrome.

— Je ne suis pas vraiment sûr que cela marche ! On dit cela aux enfants pour les rassurer.

— Essayons tout de même, me dit Marc, insistant.

Il se penche sur mon genou et commence à souffler. Son regard remonte lentement le long de mes jambes nues et s'arrête là où commence le tissu de ma jupette.

Imperceptiblement, ma jambe valide

s'écarte tout doucement. Doucement, mais sûrement ! Je me retrouve à présent avec les cuisses écartées devant le père de ma meilleure amie.

Si ma petite culotte était un appareil photo, disons que, je pourrais lui tirer le portrait.

Marc est toujours agenouillé face à moi. Je peux sentir son parfum musqué. Cet homme est si viril.

Je me sens si frêle face à lui.

Il jette des petits coups d'œil insistant entre mes jambes. Je peux constater que le spectacle que je lui offre lui plaît. Je fais mine de ne rien remarquer.

Il continue de souffler sur mon genou endolori pour donner le change.

Je regarde Mélanie quelques secondes. Elle est sur les genoux de Bruno en train de l'embrasser à pleine bouche.

Parfait, elle est trop occupée pour se rendre compte de ce qui se passe entre son père et moi.

Le père de Mel saisit un pansement qu'il applique avec douceur sur mon genou. Ses doigts restent, quelques secondes intenses, en contact avec ma jambe. Un sourire illumine son visage.

Je suis sienne, totalement conquise à son bon vouloir, totalement incapable de lui résister. Mon souffle s'accélère.

La chaleur monte.

Finalement, Marc enlève ses doigts.

Je suis frustrée.

Son beau sourire s'efface. Il reprend un air plus grave. Il vient sans doute de prendre conscience de la situation, et il redevient raisonnable.

Son attitude me fait l'effet d'une douche froide. Je referme rapidement mes cuisses.

— Mer... Merci de m'avoir soignée, dis-je, déçue.

— Pas de problème, me dit-il, gêné.

Je me relève difficilement. Il n'ose pas m'aider.

Je me dirige vers les raviolis, puis pour oublier cet épisode fâcheux, je m'occupe de servir tout le monde.

Il est minuit passé, lorsque je décide d'aller me coucher la première.

Je pénètre dans la tente. L'endroit est vraiment exigü. Je constate que nous serons vraiment à l'étroit lorsque Marc me rejoindra. Un sourire de satisfaction se forme au coin de mes lèvres.

Je me déshabille rapidement. Une fois nue, j'enfile une petite nuisette rose,

sexy, que j'ai pris soin de préparer dès que j'ai su que Marc allait dormir à mes côtés.

Au moment d'entrer sous les couvertures, je constate que nous avons un duvet double. C'est une excellente surprise. L'idée de dormir aux creux du même duvet que Marc me ravit.

Je m'allonge et attends que le sommeil me gagne. Mais je n'arrive pas à dormir. Je suis beaucoup trop excité pour pouvoir fermer l'œil. Au bout d'un quart d'heure, environ, j'entends la fermeture éclair de la porte de la toile de tente s'ouvrir puis se refermer. Je le vois à peine dans la pénombre.

Tant bien que mal, Marc tente de se déshabiller pour la nuit. J'ai l'impression qu'il peine à y arriver vu l'étroitesse des lieux.

Je ne bouge pas.

Il s'allonge enfin. Je sens un peu de fraîcheur pénétrer au sein du duvet, lorsque Marc le soulève pour se glisser dedans.

Il s'arrête en plein mouvement et farfouille dans ses affaires. Il allume une lampe de poche qu'il glisse sous le duvet.

Je ferme instinctivement les yeux et simule le sommeil. Au bout de quelques secondes, j'entrouvre

légèrement les yeux.

Marc fait promener le faisceau de lumière sur mon corps.

— Je rêve. Il est en train de me mater, me dis-je.

Cette idée m'excite immédiatement. Je ne bouge pas. Je fais toujours semblant de dormir.

Après quelques minutes, Marc soupire longuement, éteint la lampe, puis se tourne dos à moi.

Je ressens, à ce moment-là, une profonde tristesse. J'aurais aimé qu'il

me touche, qu'il me pelote, qu'il me fasse l'amour.

Marc ne veut pas de moi. Peut-être que notre différence d'âge en est la cause !

Marc et moi sommes allongés, dos contre dos, depuis maintenant une bonne demi-heure. Subitement, il se tourne de mon côté.

Je fais toujours semblant de dormir en chien de fusil. Mes fesses sont pointées dans sa direction.

J'entends la respiration de Marc s'accélérer. Je sens un contact sur mes fesses. Quelque chose vient de m'effleurer volontairement. La main de

Marc sans doute !

Un frisson de désir me parcourt le corps.

Le contact se fait plus précis, plus intense. Je peux à présent sentir ses doigts se promener sur mes fesses et le haut de mes cuisses.

Mon cœur bat plus fort. Mes sens sont en ébullition.

Marc arrête de me caresser, quelques instants et attend patiemment.

J'entends toujours son souffle chaud trahir son désir.

Le contact de ses doigts me manque cruellement. Mais je ne bouge pas. Je ne sais pas quoi faire. J'ai envie qu'il

continue, mais j'ai peur d'être
entreprenante. Je ne veux pas prendre
une nouvelle douche froide.

Après quelques minutes d'une attente
stressante, Marc se blottit contre moi.
Je suis soulagée. L'excitation monte en
moi.

Son sexe en érection se pose tout
contre mes fesses, puis se cale
délicatement dans le sillon de mon
derrière.

Je sens son pénis imposant se frotter
lentement. Je suis aux anges. Mon
cœur bat plus fort, ma respiration
s'accélère, mes idées s'embrouillent, le
plaisir est mon seul guide. Je me laisse
faire, je ne bouge pas de peur qu'il

arrête, j'apprécie ce moment tout simplement divin.

La main de Marc se pose doucement sur un de mes seins, et le caresse voluptueusement.

Le désir s'intensifie. Mon clitoris vibre d'envie.

— Je sais que tu fais semblant de dormir. J'ai envie de toi. Enlève ta nuisette, tu veux bien ? me susurre-t-il.

Sa voix grave dans mon oreille me provoque plein de frissons partout.

Sans rien dire, je m'assieds sur le lit et

j'ôte ma nuisette dans le noir. Je sens les caresses et les baisers de Marc sur mon corps.

Il respire vraiment très fort.

— C'est fou comme tu m'excites, me dit-il.

— Toi aussi, tu m'excites depuis si longtemps ! Réponds-je.

Très excitée, je me rallonge sur le matelas pneumatique. Je suis nue et offerte au père de ma meilleure amie.

Marc dépose un doux baiser sur ma bouche. C'est la première fois que nos

lèvres se rencontrent. À cet instant, j'ai l'impression de voler sur un nuage de béatitude et de bien-être infini. Nos langues s'enroulent l'une contre l'autre. Il m'embrasse ensuite le cou, puis remonte vers mon oreille.

Il sent si bon. Il me susurre à nouveau :

— Tu es tellement belle. J'ai longtemps rêvé de cet instant. Mais ce n'est pas bien ! Je suis trop vieux pour toi.

Je lui caresse la joue.

— L'âge n'a aucune importance pour moi. Tout ce qui compte c'est le désir

que nous éprouvons l'un pour l'autre, lui dis-je.

Visiblement rassuré par mes paroles, la bouche de Marc repart explorer mon corps. Il fait une halte sur mes seins. Sa langue se promène le long de mon mamelon gauche et sur mon téton qu'il me mordille avec douceur.

Un tourbillon de plaisir divin m'envahit, lorsque la main de Marc se pose sur mon sexe humide et avide de désir.

Il masse ma minette à pleine main. Je suis totalement sienne. Je me donne entièrement à lui. Les jambes écartées, je geins doucement pour ne pas être

entendu par Mélanie et Bruno dans la tente d'à côté.

J'ai envie de poser ma main sur le sexe de Marc, mais je n'ose pas. Je n'ai peut-être pas encore réussi à faire voler totalement en éclat la barrière que j'ai dressée entre lui et moi durant toutes ses années de frustration.

L'index de mon bel amant se pose sur mon clitoris. Il me caresse mon petit bouton rose doucement.

Un flot de chaleur m'envahit le bas ventre. Le plaisir grandit et irradie tout mon corps. La chaleur se transforme en désir brulant et intense. Mon corps perle de petites gouttes de sueur. Mon bassin ondule sous l'extase de la

caresse. Je me mords la lèvre inférieure pour ne pas hurler sous l'orgasme.

La bouche de Marc abandonne mon sein pour venir m'embrasser. Il dépose un nouveau baiser sur ma bouche. Comme une clé dans un trou de serrure, sa langue entrouvre mes lèvres et glisse à l'intérieur de ma bouche. Nos langues entament un tourbillon frénétique, divinement érotique

Les doigts de Marc s'agitent toujours sur mon clitoris. Par moment, il me pénètre de son index afin de lubrifier son doigt de ma mouille abondante, avant de revenir agiter mon bouton du plaisir.

Sa bouche avide m'embrasse toujours

à pleine bouche. Sa main libre me caresse les seins. Par moment, il me pince un téton. Je ressens alors une douleur vive, mais ce mal donne naissance à un petit éclair de plaisir.

La bouche de Marc se détache de la mienne, ses mains cessent leurs caresses. J'ouvre les yeux pour voir ce qu'il va faire, mais je ne vois presque rien. Je le distingue à peine dans la pénombre de la toile de tente.

Je l'entends bouger et je le sens s'installer entre mes jambes.

Subitement, je sens son souffle chaud sur ma vulve. Un frisson de plaisir me parcourt la colonne vertébrale.

Je soulève doucement le bassin pour coller ma petite chatte rasée sur la bouche de mon amant. Il dépose un baiser sur les grandes lèvres de mon sexe. Je sens ensuite sa langue me lécher, puis me fouiller pour venir entrer en contact avec mon clitoris.

Le plus beau des feux d'artifice naît dans mon bas ventre. Mon esprit s'abandonne. Je ne ressens rien d'autre qu'un plaisir immense.

« Voilà à quoi doit ressembler le paradis, » me dis-je. « À la langue de Marc sur mon clitoris ».

Je fais onduler mon bassin afin de froter ma petite chatte mouillée sur le visage de Marc et contre sa bouche.

Je perds totalement pied. Je n'ai jamais ressenti un orgasme si puissant lors de mes masturbations solitaires.

Lorsque Marc fait pénétrer profondément un doigt au creux de mon ventre, je me mords violemment la lèvre inférieure afin de ne pas crier.

Ce n'est pas le moment d'alerter Mélanie. Je ne veux pour rien au monde arrêter ce moment. Marc est en train de me dépuceler sans le savoir, car je n'ai pas osé lui avouer ma virginité.

Mes mains se posent sur la tête de mon amant. Mes doigts passent dans ses cheveux. J'appuie légèrement sur son crâne pour coller encore plus sa bouche et sa langue divine sur mon sexe gourmand pendant qu'il me déflore avec son doigt.

Mon hymen cède. Je retiens un autre cri. La douleur s'estompe rapidement pour laisser à nouveau place à l'orgasme.

Soudain, mes muscles se raidissent. Pendant une ou deux secondes, le temps se fige. Puis tout s'accélère. Le temps, mes sensations, tout prend une proportion énorme. Chaque sensation de plaisir est démultipliée.

Je me mords la lèvre, tellement fort, que le goût du sang envahit ma bouche. Je presse la tête de Marc contre mon sexe avec une telle puissance que je me demande comment il fait pour respirer.

Un orgasme étourdissant m'ébranle et me terrasse.

Je relâche la tête de Marc. Sa langue abandonne mon sexe. Il se redresse et s'allonge à côté de moi.

Je reprends ma respiration et mes esprits quelques secondes et je me tourne vers lui. J'ai envie qu'il me fasse l'amour. Je veux sentir son sexe s'enfouir profondément dans ma petite chatte vierge. J'ai toujours voulu que le

premier sexe qui me pénètre soit celui de Marc.

Je pose mes doigts sur son torse viril.

Il me retient la main, et chuchote quelque chose que je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demandé-je, doucement.

Il s'allonge, puis se tourne, dos à moi.

— Mais...

Je suis à la fois frustrée et morte de honte. Je viens finalement de recevoir une autre douche froide.

— Non ! Ce n'est pas possible ! dis-je, déterminée. Je ne veux pas que tout s'arrête comme ça.

Je me blottis contre son corps. Je passe une main par-dessus sa hanche. Je caresse son sexe en érection en trouvant la belle bosse présente dans

son short de pyjama.

Je tiens entre mes doigts son sexe bandé et je le masturbe.

La respiration de Marc s'accélère.

Je pense avoir gagné la partie.

— Dis-moi que tu n'as pas envie de moi et j'arrêterai.

Marc saisit mon bras et me repousse doucement.

— Non, il ne faut pas. Je ne peux pas faire ça, désolé.

— Dis-moi que tu n'as pas envie de moi, insisté-je.

— Bien sûr que si, j'ai envie de toi ! C'est un vrai supplice de refuser de faire l'amour avec toi. Mais c'est pour ton bien. Je suis trop vieux pour toi !

— Mais c'est toi que je veux !

Ma voix résonne comme une supplique. Je tremble de tout mon corps.

— Tu me remercieras plus tard, quand tu te seras rendu compte que j'avais raison.

Les larmes aux yeux, je me tourne, dos à Marc. Je pleure discrètement toutes les larmes de mon corps et je finis par m'endormir d'épuisement.

Lorsque j'ouvre les yeux le lendemain matin, le soleil illumine l'intérieur de la toile de tente. Marc n'est déjà plus là.

Je me remémore les évènements de cette nuit. Je revis avec délice la première partie de la nuit et avec désespoir et tristesse la seconde partie.

Je dois, pourtant, me faire une raison. Notre différence d'âge est un frein pour Marc et si je l'aime, je dois respecter son choix. Mais c'est tellement dur.

Des larmes coulent le long de ma joue.
Je serre l'oreiller de Marc et respire son
odeur. Je ferme les yeux et laisse la
tristesse m'envahir.

Une demi-heure plus tard, Mélanie
tapote contre le tissu de ma toile de
tente.

— Alors, fainéante, tu n'es toujours pas
réveillée ? me dit-elle, joyeuse.

— Si, si, je flâne un peu c'est tout !

— Allez debout ! Viens donc profiter
du soleil !

— J'arrive dans deux minutes.

Je sèche mes larmes et me secoue un peu. Il faut que je fasse bonne figure.

Je passe un petit short échancré puis un t-shirt ample. Je prends mon nécessaire de toilette. Je sors de la toile et embrasse Mélanie.

— Ah ben, quand même ! dit-elle avec un grand sourire. Je me sentais un peu seule. Mon père fait quelques courses et Bruno dort encore.

— Tu vas devoir encore attendre un peu, je vais aller me laver, lui dis-je en lui adressant un clin d'œil complice.

— En t'attendant, je prépare un bon café.

— C'est une très bonne idée, je file vite. À tout à l'heure.

Je me rends dans les douches et m'installe dans une cabine vide.

Après avoir mis le jeton dans la fente, l'eau chaude se met à couler. Je me savonne rapidement puis je me rince.

Je tente de toutes mes forces de chasser mes pensées concernant les événements de la nuit, mais c'est peine perdue.

La bouche, la langue et les doigts du père de Mélanie me hantent. Plus j'y pense et plus ma main se rapproche de mon sexe. Après quelques secondes,

mes doigts fouillent habilement ma vulve et déclenchent en moi une onde de plaisir.

L'intensité de l'orgasme est bien loin de celui que j'ai ressenti hier soir avec Marc.

« Il faut que j'arrête d'y penser ! Marc m'a bien fait comprendre qu'il ne voulait pas de moi ! » me dis-je.

Une larme perle au coin de mon œil. J'arrête de me caresser, l'envie n'y est plus.

Je me sèche rapidement. J'enfile mes vêtements, puis je regagne notre

emplacement.

Le thermos de café trône sur la table de camping. Mélanie n'est plus là. Je regarde autour de moi. Personne.

« Elle ne va pas tarder à revenir », me dis-je.

Je me sers une tasse de café en l'attendant.

Malgré moi, je cherche la présence de Marc. Mais je ne le vois pas aux alentours.

En revanche, je trouve un mot de sa part au sol. Il a dû tomber de la table

lorsque je me suis servie.

« Je suis allé chercher le pain, bisous à toutes les deux. »

Je serre le bout de papier contre mon cœur.

À cet instant, Bruno sort de la toile de tente. Je ne peux m'empêcher de rire lorsque je l'aperçois. Il a un œil fermé et un œil ouvert. Il est aussi bien peigné qu'un chien qui vient de s'ébrouer.

— Bonjour, lui lancé-je, gentiment.

— Salut, Béné ! Bien dormi ? Et Mélanie ? Toujours pas revenue ?

— Euh, non, tu sais où elle est ?

— Ben, euh ! Ouais ! Elle m'a réveillé pour me le dire. C'est que...

Bruno a l'habitude de ne pas finir ses phrases. Au début, cette attitude m'agaçait profondément, mais à la longue, je m'y suis faite.

— Quoi ? Parle ?

— Elle te...

— Elle me, quoi ?

— Ben, c'est que je ne dois pas te le

dire, mais elle te prépare une surprise.

— Une surprise, quoi comme surprise, que va-t-elle faire encore ?

Pour toute réponse, le jeune homme mime une fermeture éclair qu'il referme sur ses lèvres, puis il jette au loin une clé imaginaire.

Inutile d'insister, je sais qu'il ne me dira rien de plus. Je décide donc d'attendre patiemment le retour de Mélanie et de sa fameuse surprise.

Bruno s'assied en face de moi pour prendre son petit déjeuner. Il est muet comme une carpe.

Je tourne mon café et le bois

tranquillement.

Subitement, mon cœur s'arrête de battre l'espace d'un instant, puis il rattrape son retard en accélérant aussi fort qu'il le peut.

Dans mon champ de vision, j'aperçois l'homme de mes rêves, Marc. L'homme que je ne pourrais jamais avoir. L'homme qui ne veut pas de moi.

Je ne veux pas le regarder, mais, une nouvelle fois, mon corps n'obéit plus à ma tête.

Je le suis du regard. Je ne peux m'empêcher de le trouver craquant.

Il porte un pantalon en toile blanc, une chemise bleu ciel et des espadrilles

couleur crème. Il tient une baguette de pain à la main.

Quand il m'aperçoit, il me fait un sourire timide et un petit signe de la main.

J'aimerais tellement pouvoir détourner mon regard afin de lui montrer à quel point je lui en veux. Au lieu de ça, je souris à pleine dent et lui rend son signe de main. Je peste intérieurement contre moi-même.

Il approche.

Mon cœur bat à tout rompre. Je tente de garder mon calme.

— Je vous serre un café, monsieur

Dudrède ?

— Oui, merci, Béné.

Lorsque je saisis le thermos, je m'aperçois que je tremble. Je tourne le dos à Marc afin qu'il ne le remarque pas.

Bruno se lève.

— Bon allez, ce n'est pas tout ça, mais, il faut que j'aille me laver moi ! Parce que...

« Quand je disais qu'il ne finit jamais ses phrases ! » pensé-je.

Bruno attrape ses affaires de toilettes et s'éloigne.

Marc et moi nous retrouvons tous les deux face à face.

J'ai envie de lui hurler dessus. De lui dire ses quatre vérités, à quel point je l'aime et à quel point cela me fait souffrir qu'il me repousse ainsi. Au lieu de ça, je lui tends sa tasse de café avec mon plus beau sourire.

Je peste de nouveau intérieurement contre moi-même.

« Si je pouvais, je me giflerais ! », me dis-je.

Marc prend sa tasse et m'adresse un large sourire.

— Je suis heureux que tu ne m'en veuilles pas ! me dit-il.

Je rassemble mon courage à deux mains pour pouvoir lui exposer mon point de vue, lui dire que c'est cruel qu'il me repousse, lui dire que je l'attends depuis tellement d'années, mais Marc me coupe dans le fil de mes pensées.

— J'avais du sang séché sur les doigts

ce matin. Tu étais vierge ?

Je le regarde les larmes aux yeux et lui adresse un "oui" de la tête.

Il prend une voix très douce que je ne lui connaissais pas.

— Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

C'est à ce moment que Mélanie et un jeune homme se garent devant notre emplacement.

Je sèche discrètement mes larmes et Marc devra attendre pour la réponse.

Mélanie et son ami descendent de la

voiture et viennent nous dire bonjour.

— Béné, papa, je vous présente Hugo. C'est un copain de la Faculté, et il est C-E-L-I-B-A-T-A-I-R-E, insiste-t-elle en me défiant du regard.

Hugo serre la main à Marc, puis s'approche de moi pour me faire la bise.

— Bonjour Bénédicte. Mélanie m'a beaucoup parlé de toi.

— En bien, j'espère ? lui dis-je en riant.

Hugo sourit.

— Oui, en bien, ne t'en fais pas !

— Je passe mes vacances dans le village d'à côté et nous avons convenu avec Mélanie, avant les vacances, que je passerai lui faire un petit coucou. C'est chose faite.

— C'est sympa que tu y aies pensé, cela me fait vraiment plaisir ! lui dit Mélanie.

— Je dois faire quelques courses ce matin au village, mais je reviens cet après-midi pour aller à la plage ? Voulez-vous venir avec moi, les filles ?

— Ah, c'est bête, nous avons prévu

une sortie en amoureux avec Bruno, cet après-midi. D'ailleurs, il va falloir que j'aie réveiller ma marmotte, dit Mélanie.

— Ta marmotte est partie se laver, lui dis-je.

— Ah, très bien ! Mais, Béné, pourquoi tu n'irais pas à la plage avec Hugo ? Vous pourriez faire plus ample connaissance, tous les deux.

Je remarque que Marc a le regard sombre. Il y a quelque chose qui le chiffonne, mais je n'arrive pas à savoir quoi.

— Oui, avec plaisir ! dis-je en regardant Hugo qui me sourit.

Après tout, pourquoi pas. Un après-midi a discuté, de tout et de rien, avec un gentil inconnu me changera les idées.

— Super ! Je passe te chercher vers les 15 heures, dans ce cas ! me dit Hugo.

— Très bien, je serai prête, lui dis-je. Veux-tu boire un café ?

— Non, je ne peux pas rester ce matin. Je passais juste pour dire bonjour.

— D'accord, alors à tout à l'heure ! Dis-

je.

Hugo embrasse Mélanie pour lui souhaiter une bonne journée et m'adresse un petit clin d'œil accompagné d'une formule de politesse.

Mélanie saute sur place excitée comme une puce.

— Je trouve que vous allez super bien ensemble, n'est-ce pas, papa ?

— Euh, oui, bof, on ne le connaît pas trop ce garçon, dit Marc.

— Papa, je te rappelle que Béné n'est

pas ta fille, il est donc inutile de faire la gueule à son petit ami.

Je veux protester. Hugo n'est pas mon petit ami, mais à ma grande surprise, c'est Marc qui réagit à ma place.

— N'importe quoi ! Elle vient seulement de le rencontrer. Je ne vois pas en quoi ce garçon est son petit ami ! dit-il en colère.

Marc me jette un regard courroucé.

« Je rêve, il est jaloux, pensé-je. »

— N'est-ce pas Bénédicte, ce jeune homme n'est pas ton petit ami ? me dit-il, amèrement, droit dans les yeux.

Je me surprends à soutenir son regard. Pour la première fois de ma vie, j'ai envie de le défier.

À la façon de Sharon Stone dans Basic instinct, je croise lentement les jambes devant lui, avant de lui répondre.

— En tout cas, je le trouve mignon et l'idée, qu'il devienne un jour mon petit ami, me paraît séduisante !

Marc fulmine intérieurement, mais retient sa colère.

Je m'amuse à décroiser et recroiser à nouveau les jambes devant lui.

Mon petit jeu ne le laisse pas indifférent.

J'ai la nette sensation qu'il me désire, qu'il me veut, rien qu'à lui, et qu'il est très énervé par mon attitude.

Si cette situation pouvait l'amener à vouloir enfin de moi, ce serait merveilleux ! J'ai donc la ferme intention de le rendre jaloux jusqu'à ce qu'il craque.

Mélanie me regarda avec stupeur. Elle n'en revient pas.

— Tu t'évertues systématiquement à repousser tous les garçons que je te présente. Je suis agréablement surprise que tu aies accepté ce rencard avec mon ami. Est-ce que Hugo serait enfin le bon ?

— C'est un peu tôt pour le dire, mais j'ai envie de lui laisser sa chance.

Marc est rouge de colère. Il se lève et part sans rien dire.

— Où vas-tu, papa ?

— Je vais faire un tour, j'ai besoin de changer d'air.

Au bout d'une bonne heure, Marc revient de sa promenade. Il a l'air plus calme. Il me jette des petits regards discrets, mais évite toutes discussions. Je décide donc de mener mon petit jeu jusqu'au bout. J'ai là un atout de maître et j'ai bien l'intention de m'en servir. C'est ma dernière chance.

Comme convenu, Hugo arrive à quinze heures tapantes. Je profite de l'occasion pour lancer à la petite assemblée réunie autour d'un digestif :

— Il est ponctuel en plus, c'est une grande qualité.

Je scrute du coin de l'œil la réaction de Marc. Elle ne se fait pas attendre. Il lève les yeux au ciel.

Hugo, sans le vouloir, en rajoute une couche :

— Tu es magnifique, béné !

— Merci beaucoup, Hugo, dis-je, contente du compliment.

Je porte un bikini blanc avec des rayures marines. J'ai noué une chemise au niveau de mon nombril pour faire apparaître mon piercing.

— Veux-tu boire un digestif ?
demandé-je, poliment à Hugo.

— Non, merci.

— Dans ce cas, c'est parti ! Nous allons à la plage. À tout à l'heure, tout le monde. Bonne après-midi.

Poliment, Hugo salue Mélanie, Bruno et Marc. Mélanie et Bruno répondent gentiment, tandis que Marc grommelle un « au revoir ».

Je leur fais un signe, puis avant de m'en aller je lance un sourire charmeur à Marc, qui détourne le regard.

Nous sommes sur la plage. L'après-midi passe lentement.

Hugo est vraiment très gentil et très attentionné comme garçon.

Par chance, Hugo est excessivement timide, il n'a donc rien osé vis-à-vis de moi. Tant mieux, car j'aurais été très ennuyé de devoir le repousser.

Nous nous baignons, nous bronçons, nous jouons au badminton, et nous discutons longuement.

Malgré toutes ces occupations, mon esprit ne pense qu'à Marc. Je me demande ce qu'il fait, ce qu'il pense, ce qu'il a l'intention de faire.

Je suis soucieuse et Hugo le remarque.

C'est lorsqu'il me demande si je vais bien que j'éclate en sanglots. Je lui explique mon histoire et il me console. Je me sens apaisé d'avoir pu parler à quelqu'un.

— Tu sais Béné, j'ai moi aussi un aveu à te faire.

— Je t'écoute. Je t'ai parlé en toute confiance de mes soucis, tu peux en faire de même.

— Et bien, voilà, je suis homosexuelle et personne n'est au courant, mis à part mon petit copain bien sûr, dit-il en souriant. Je ne veux surtout pas en parler à mes parents, car, ma famille n'accepterait pas. Depuis quelque

temps, ils se posent de plus en plus de questions voyant que je n'ai pas de petite amie. D'ailleurs, j'ai mangé avec eux à midi au restaurant du village voisin, et j'avoue que je leur ai dit que j'allais passer l'après-midi avec toi, histoire qu'il pose un peu moins de questions et qu'il me fiche un peu la paix.

— J'ai une idée ! Ça te dirait que je devienne ta petite amie ?

— Je viens de te dire que j'étais homosexuelle et j'ai déjà un copain.

— Je sais, j'ai bien compris. Je veux dire une petite amie de substitution. Je sais très bien faire semblant, tu sais. Ça n'engage à rien ! Quand vous repartirez

chez vous à la fin de votre séjour, tes parents se diront que ce n'était qu'une amourette de vacances et ils ne te poseront plus de questions sur ta vie amoureuse. Qu'en penses-tu ?

— Très bonne idée ! J'ai hâte de te présenter à mes parents.

— Et bien ! Qu'attendons-nous ! Allons-y. En revanche, j'ai moi aussi un petit service à te demander...

Il est un petit plus de 18 H 30. Nous revenons de la visite des parents d'Hugo.

Ils étaient enchantés de voir leur fils tenir la main d'une jeune demoiselle.

Notre petite comédie a porté ses fruits. Hugo est soulagé d'avoir pu contenter ses parents pour un bon moment, mais il sait qu'un jour ou l'autre, il faudra qu'il avoue la vérité.

En attendant, Hugo est en joie et prêt à faire de son côté, ce que nous avons convenu.

Nous arrivons vers les toiles de tente.

Mélanie est assise sur les genoux de Bruno. Marc est tranquillement en face d'eux, sur un relax.

— Bonsoir, tout le monde ! dis-je, joyeuse.

— Bonsoir, dit timidement Hugo.

Tous les trois nous répondent un « bonsoir » en chœur.

Mélanie me questionne du regard. Je peux lire distinctement dans ses yeux : as-tu conclu ou pas avec Hugo ?

Je me contente de lui sourire.

Je croise ensuite le regard de Marc. Lui aussi a la même interrogation dans les yeux, mêlée d'une certaine crainte.

J'avoue que je jubile un peu.

Je me retourne vers Hugo.

— Tu restes avec nous pour l'apéro ?
lui demandé-je.

Je me retourne immédiatement vers Marc, et j'ajoute :

— Ça ne vous dérange pas, monsieur Durdrède ?

L'air gêné, il reste silencieux, tout en me fusillant du regard. Une illumination éclaire son visage.

— Ça ne me dérange pas, mais on n'a que quatre chaises, dit-il, victorieux.

— Ce n'est pas grave, je m'assoierai sur les genoux d'Hugo.

— Non, car vous allez casser la chaise !
me lance-t-il, énervé.

— Ne vous inquiétez pas, je suis aussi
légère qu'une plume.

Marc décide de mettre fin à notre joute
verbale, mais si ses jolis yeux gris
pouvaient me lancer des éclairs, ils me
foudroieraient sur place.

Je sers un verre à Hugo.

Poliment, il me propose ses genoux. Je
m'apprête de refuser, car je n'en ai pas
vraiment envie, mais je vois que Marc
me surveille du coin de l'œil. J'accepte
donc l'invitation de mon complice.

Les discussions vont bon train. Nous

rions des blagues cochonnes de Bruno. Mélanie et Hugo évoquent quelques anecdotes sur leurs moments forts en faculté et je leur explique mes premiers pas dans le monde du travail.

Seul Marc reste en retrait. Il semble impatient de voir partir Hugo.

C'est Mélanie qui enfonce un peu plus le clou.

— Hugo, tu vas rester manger avec nous, lance-t-elle.

— Je ne veux pas vous déranger ! dit-il timidement.

À mon tour, de rentrer en scène.

— Mais tu ne nous déranges pas, n'est-ce pas Marc ?

Pour toute réponse, il grommelle quelque chose d'inaudible.

Marc se lève et annonce.

— Bon, je vais faire à manger, Béné, tu peux m'aider ?

Je me lève des genoux d'Hugo, qui me paraît soulagé d'un poids. Il me lance un petit coup d'œil complice. Il sait ce

qu'il doit faire à mon signal.

Je rejoins Marc à l'écart des autres.

— On prépare quoi ? Demandé-je.

— Ce n'est pas un mec pour toi ! me lance-t-il, discrètement.

— Ah, et quel genre d'homme est pour moi ? lui demandé-je, en le fusillant du regard.

— Je ne sais pas moi ! Mais pas lui !
Dis-moi que tu ne sors pas déjà avec lui ?

Marc attend fébrilement ma réponse, mais je ne réponds rien. Je me

contente de le regarder droit dans les yeux et de le défier.

Je le trouve tellement sexy quand il est jaloux. Mes sens sont en émoi.

Si je m'écoutais, je lui sauterais dessus ici et maintenant. Je fais un effort surhumain, pour ne rien laisser paraître. Je me contente de lui faire un petit sourire discret.

Frustré de ne pas avoir eu la réponse qu'il attendait, il se tourne pour allumer le feu du barbecue.

C'est alors que je décide d'appeler mon complice. Je me mordille la lèvre inférieure. Hugo se lève et me rejoint. Il a reconnu le signal.

Je me penche en avant pour ouvrir une boîte de taboulé.

Hugo pose ses deux mains sur mes hanches.

— Tu as besoin d'aide ? me demande-t-il.

Marc roule des yeux lorsqu'il voit la scène. Il bout de l'intérieur.

Hugo sait parfaitement donner le change.

— Non, merci, c'est gentil ! dis-je à Hugo en me retournant.

Il m'embrasse sur le nez puis me serre quelques instants dans ses bras.

« J'ai envie de lui décerner l'oscar du meilleur acteur ».

— Qu'y a-t-il de bon au menu ? me demande-t-il en me caressant la joue.

— Taboulé et merguez. Tu aimes ?

— Tu sais, pourvu que je sois avec toi, et tout devient excellent !

Hugo se retient pour ne pas pouffer de rire, lorsqu'il voit l'attitude de Marc. Ce

dernier était en train de bouillir de colère.

Pensant son travail accompli, Hugo retourne s'asseoir vers Mélanie et Bruno.

Marc s'approche de moi et me glisse discrètement :

— Rejoins-moi dans les toilettes ! Je te veux !

Je suis véritablement troublée par la proposition de Marc et heureuse que mon plan ait marché. Je suis à présent impatiente de le rejoindre.

Marc tousse en regardant sa montre, puis il croit bon d'ajouter :

— Hugo, tu peux t'occuper du feu, je dois aller aux TOILETTES.

Marc insiste bien sur le mot toilette. Je sais que c'est à mon intention.

OK, les waters, ce n'est pas l'endroit le plus romantique pour une première fois, mais je dois me contenter de ça.

J'ai le feu aux joues. J'ai aussi le feu au cul, je dois bien l'admettre.

Je ne peux m'empêcher de confier discrètement ma joie à mon complice.

— Ça a marché ! Il m'a demandé de le rejoindre aux toilettes, dis-je à Hugo.

— N'y va pas !

— Quoi ! Mais, tu es fou, c'est ce que je voulais ?

— Il t'a repoussé, tu as dit amen, il te veut, tu dis amen !

— Et alors ?

— Et alors, il te larguera dès qu'il ne sera plus jaloux, laisse le mariner. Ce soir, nous sommes ensemble, joue le grand jeu, rends le fou de jalousie pendant cette soirée. Et cette nuit, il te mangera dans la main.

— Tu es sûr ? demandé-je, déçue ?

— Oui, tu peux me croire, je connais très bien les hommes.

Hugo me fait un petit clin d'œil pour me rassurer.

Toutes ses idées se bousculent dans ma tête. Mais je sais au fond de moi qu'Hugo a raison.

En revanche, il me faut toute ma détermination pour pouvoir lutter contre mes envies et mes pulsions. Je reste donc là, me demandant si je fais bien ou pas.

Après dix minutes, Marc revient des toilettes. Il a l'air totalement abattu.

— Le but du jeu, c'est de jouer aux chats et à la souris, me dit Hugo dans l'oreille. Il faut que tu évites à tout prix de te retrouver seule avec lui.

Je m'approche de son oreille et lui dit :

— Donc non seulement, je dois lutter contre Marc pour l'éviter, mais je dois aussi lutter contre moi et mes envies.

— Voilà, c'est ça ! me dit Hugo. C'est peut-être difficile pour toi, mais fais-moi confiance. Tu ne vas pas le regretter.

Je regarde Marc du coin de l'œil. Il a

l'air si triste. J'ai tellement envie de le prendre dans mes bras, de le consoler.

Je sais que je le torture, mais en même temps, je me torture aussi. Hugo me dit que c'est un mal pour un bien et je lui fais confiance.

J'ai tellement envie que Marc me prenne dans ses bras. Je rêve de toucher ses muscles saillants, de l'embrasser à pleine bouche, de le caresser, de goûter sa peau, son sexe, de m'offrir à lui.

Je tente de chasser ses idées coquines de mon esprit.

Mélanie dresse la table. Je viens l'aider.

Elle ne m'a pas questionnée ouvertement depuis qu'elle m'a présenté Hugo. En revanche, elle n'arrête pas de me faire des sourires sous-entendus.

Si mon amie savait que je n'ai d'yeux que pour un seul homme et qu'il se trouve être son père. Que dirait-elle ?

Marc sert l'apéro à tout le monde.

Il profite d'un instant où je me retrouve à l'écart des autres pour venir me rejoindre.

— Tu n'as pas pu venir, ou tu avais mieux à faire ?

Il est si craquant quand il est jaloux et possessif.

— Ni l'un, ni l'autre. Vous avez été très clair la nuit dernière. Je respecte juste vos propres volontés. Dis-je, d'une voix glaciale.

Je suis un imbécile Bénédicte. Je n'aurais pas dû réagir ainsi ! Je te promets que cette nuit, je ne changerai pas d'avis. Enfin, si tu veux bien de... de moi.

— Et Hugo, je lui dis quoi ?

Il ne répond rien. Il se contente de baisser la tête comme un enfant pris en flagrant délit de sottises.

Je me ravise un peu. Je pense être allé un peu trop loin.

— Je vais y réfléchir, lui dis-je, calmement, avec une voix plus douce.

Marc relève doucement la tête et me fait un sourire timide.

Mon cœur bat si fort. Marc est tellement l'homme de mes rêves.

Mélanie arrive interrompant ainsi notre discussion. Elle fait un câlin à son

père.

« Quelle chance elle a, de pouvoir l'enlacer ! J'aimerais tellement pouvoir être dans les bras de Marc, tout de suite »

— Mon petit papa ! Tu ne trouves pas que notre Béné et Hugo forment un charmant petit couple ?

Marc lève les yeux au ciel. Il se contente de hocher de la tête pour donner à sa fille la réponse qu'elle souhaite entendre.

— Tu vois, même mon père pense que vous allez bien ensemble, me dit Mélanie.

Je souris à Mélanie et la regarde s'éloigner vers Bruno. J'adresse un clin d'œil à Marc avant de retourner vers mes amis.

Le repas est très convivial et se passe dans la bonne humeur.

J'échange de nombreux regards lourds de sens avec Marc, mais je fais tout de même semblant d'être réceptive aux intentions d'Hugo. Il faut que Marc ait l'impression d'être dans une sorte de combat contre Hugo.

Comme me l'a expliqué, mon pseudo petit ami, cet après-midi, lors de la mise au point de notre petit plan, il faut que Marc soit convaincu qu'il est le gagnant de l'enjeu, qu'il a réussi à me prendre à un jeune homme. Ainsi, il en sortira plus fort et plus confiant. Notre écart d'âge ne sera plus pour lui une fatalité, mais une victoire.

Plus la soirée avance et, plus la complicité entre moi et Marc augmente. J'adresse discrètement un sourire coquin à Marc en passant ma langue sur ma lèvre supérieure.

Je vais à tâtons pour que Marc n'obtienne tout de même pas sa victoire trop vite. Je ne voudrais pas

gâcher la théorie d'Hugo qui me semble pertinente.

En fin de soirée, Marc montre des signes d'impatience.

Hugo me dit à l'oreille :

— Je pense qu'il est bien mûr ton Marc ! Vas-y fonce !

Il s'adresse à présent à tout le monde.

— Je suis fatigué ! Je vais vous laisser. Bonne nuit à tous. À bientôt, les amis.

Il m'embrasse sur le front et s'éloigne dans sa voiture.

Nous discutons encore quelques instants.

Marc me jette des regards insistants. Je lui réponds avec des sourires charmeurs.

Il se lève.

— Je suis fatigué. Je vais me coucher.
Bonne nuit à tous.

Il se dirige vers la toile de tente.

Je le regarde jusqu'à ce qu'il disparaisse entièrement dans l'igloo de

toile. Avant de refermer la fermeture éclair, il m'adresse un dernier sourire plein de charme.

Je fonds littéralement. Je me lève presque aussitôt pour aller le rejoindre. Je ne peux attendre plus longtemps.

— Moi aussi, je suis crevée. Bonne nuit tous les deux. À demain.

Je m'approche de la toile. J'ai le trouillomètre à zéro. Et si Marc me rejette encore. Comment vais-je pouvoir le supporter ? Je respire à fond et tente de me calmer. Je pénètre dans

la toile de tente. Les jeux sont faits !

Je suis accueilli par les mains de Marc cherchant mon corps dans la pénombre. Je me laisse faire. Il m'enlace. Je m'allonge à côté de lui.

Il me parle doucement dans l'oreille.

— Je me suis rendu compte en te voyant avec cet Hugo que mes sentiments pour toi sont bien plus forts que je ne le croyais. Je suis un idiot. Je n'aurais jamais dû te repousser comme je l'ai fait hier. J'ai décidé si tu veux bien de moi d'assumer notre différence d'âge aux yeux de tous.

— Marc, je te veux, j'ai envie de toi, je t'aime.

Il me sert un peu plus fort.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu étais vierge, hier ?

— J'avais peur que tu me juges mal !

— Mais pas du tout ! Je ne t'aurais jamais mal jugé.

— Je suis vierge parce que je me réserve pour toi depuis que je t'ai rencontré.

Marc ne répond rien. Il se penche et

m'embrasse langoureusement.

— Tu ne vas pas me repousser cette fois ? lui demandé-je, après ce baiser fougueux.

— Oh non, j'ai compris la leçon. Et puis, si tu t'es réservé pour moi depuis tant de temps, à moi de te faire découvrir les plaisirs de l'amour et d'un dépuçelage réussi. Tu n'auras pas eu le même dépuçelage que beaucoup de fille, il aura duré deux jours, me dit-il en riant voulant dédramatiser la situation.

Je souris et l'embrasse à nouveau.

— Alors, viens vite me faire sentir les plaisirs de la pénétration, lui dis-je.

— Mais, dis-moi, pour une vierge, tu es une sacrée coquine.

Marc me déshabille lentement tout en m'embrassant. Je me retrouve à présent totalement nue. Je sens ma gorge se nouer d'émotion. Malgré la température clémente à l'intérieur de la toile, un frisson prend naissance au creux de mes reins et me parcourt toute la colonne vertébrale.

J'ouvre le duvet et m'allonge au côté de Marc.

— Je... je voulais te dire que..., dit Marc.

— Oui ?

— Je voulais te dire que je suis amoureux de toi, Béné.

Une immense joie envahit mon cœur.

Je lui saisis la main et la pose timidement sur l'un de ses seins ronds. Le contact de la main chaude de Marc sur ma poitrine me fait l'effet d'une bombe de plaisir. J'ai du mal à respirer, tellement c'est bon.

Marc dépose un tendre baiser sur mes

lèvres. Ses doigts agacent mon téton jusqu'à ce qu'il soit dur comme de la pierre. Il le fait ensuite rouler sous ses doigts.

J'entrouvre la bouche. Immédiatement, la langue de Marc prend position à l'intérieur de sa bouche. Nos langues se mêlent et s'entremêlent à l'unisson.

La main libre de Marc vient se poser sur mon sexe gorgé d'envie. Il masse grossièrement ma vulve, prenant ainsi possession de ma petite chatte humide. Il écarte mes grandes lèvres et fouille à la recherche de mon clitoris.

Inexpérimenté, je préfère pour le moment me laisser faire. Je suis certaine que Marc me guidera.

La bouche de Marc abandonne ma bouche au profit de mes seins.

Au programme, léchage et mordillage de téton. Je bombe la poitrine pour mieux l'offrir à mon amant. Comme la veille, le plaisir est immense.

Fréquemment, Marc plonge le doigt à l'intérieur de mon vagin pour récolter ma mouille. Une fois son doigt lubrifié, il retourne caresser mon clitoris.

J'ondule de plaisir. Mon hymen étant rompu, je ne ressens plus la douleur vive de la veille.

La bouche de Marc quitte mes seins. Il dépose un baiser sur mon nombril, puis une rafale de baiser jusqu'à mon intimité. Je suis impatiente qu'il me

goûte à nouveau.

La bouche gourmande de mon amant n'est plus qu'à quelques millimètres de ma chatte brulante de désir, lorsque par jeu elle remonte sur mon nombril, sans avoir même effleuré mon bouton rose. Je me sens totalement frustrée, mais je crois que c'était le but de Marc.

Je glousse lorsqu'il enfonce sa langue à l'intérieur de mon nombril.

Puis la langue coquine de Marc repart en direction de mon sexe. Il dépose de petits baisés à intervalle régulier le long du parcours. La bouche de Marc s'approche de ma vulve indécemment. Mon cœur bat. Je suis fébrile.

Lorsque je sens le contact de ses lèvres sur ma chatte brûlante, je suis au comble du bonheur. Sa langue cherche mon clitoris. Je geins de plaisir.

Marc me lèche avec fougue. Sa langue expérimentée me fait monter un orgasme très rapidement.

Je pose brusquement ma main devant sa bouche pour ne pas crier de plaisir.

Sa main se faufile entre mes cuisses pour pénétrer profondément mon vagin mouillé, pendant que sa langue continue de visiter les moindres recoins de mon sexe en ébullition.

Je gémiss.

« Hum, quelle sensation délicieuse. »

Je flotte entre ciel et terre. Tout ce que je ressens n'est plus que plaisir, comme si le temps s'était figé, pour ne laisser place qu'au bien-être.

Je pense être arrivée au paroxysme de mon orgasme lorsque soudain, je sens une onde de plaisir puissante partir de mon bas ventre pour aller se propager dans le moindre millimètre carré de mon corps.

Ma tête se projette en arrière. Mes yeux se révulsent. Mon cœur accélère. Ma respiration est saccadée.

Mon bassin se plaque contre la bouche

de Marc. Mes tétons sont extrêmement tendus. Des flots de mouilles envahissent mon entrejambe. Des spasmes violents me secouent.

Je viens d'être terrassé par mon premier violent orgasme.

Je tente de reprendre mon souffle. Le calme revient doucement en moi.

Je tends la main et la pose sur le caleçon de Marc. C'est la première fois que j'ose toucher son sexe, et la première fois que je mets la main sur un sexe d'homme. Je le caresse doucement par-dessus son short. J'ai l'impression d'être maladroite, mais Marc n'a pas l'air de cet avis. Il geint doucement.

Je passe ma main à l'intérieur du caleçon de Marc et attrape à pleine main son sexe bandé et énorme.

La respiration de Marc s'accélère encore et de petits gémissements de plaisir sortent du fond de sa gorge.

Il enlève son caleçon pour être plus à l'aise.

J'enserme de mes doigts fins la colonne de chair de Marc, puis j'entame un mouvement de va-et-vient langoureux.

Marc soupire lentement.

Manifestement, ma caresse inexpérimentée est à son goût.

J'ai à présent moi aussi envie de goûter à son sexe dur et épais. Alors,

délicatement, j'ose poser mes lèvres sur son gland. Je l'embrasse ne sachant pas trop comment m'y prendre.

Un frisson me parcourt. Jusqu'à présent, je trouvais cette pratique un peu écoeurante, je me disais que jamais je n'arriverais à faire cela.

Mais à ma grande surprise, j'ai envie de gober la queue de Marc au plus profond de ma bouche et de le sucer avec passion.

Mes lèvres délicates descendent le long du pénis de mon amant. Son sexe est entièrement dans ma bouche. Je remonte lentement puis gobe à nouveau avec envie ce long phallus.

Marc gémit et me tient la tête.

Ensuite, je fais passer ma langue autour de son gland, puis je le reprends en bouche, profondément. Je joue ainsi avec son sexe durant plusieurs minutes.

Je me délecte du goût de sa bite. J'adore sucer Marc.

À ce moment-là, j'ai une pensée perverse pour mon amie. Si Mélanie me voyait ainsi. À poil, agenouillée dans la toile de tente avec la bite de son père dans ma bouche. L'idée d'être ainsi surprise par ma meilleure amie m'excite.

Je continue ma fellation lorsque par

manque de pratique, je fais toucher le gland de Marc contre la luette au fond de ma gorge. J'ai un réflexe de haut-le-cœur.

— Ça va ? s'inquiète Marc, gentiment. Ça t'écoeure ?

Je me justifie de peur qu'il ne soit vexé :

— Non, pas du tout, au contraire, j'adore te sucer. Je suis juste allé trop loin.

Je reprends ma fellation en prenant soin de ne plus mettre le sexe

imposant de Marc tout au fond de ma gorge. Je caresse ses cuisses et une de mes mains coquines se pose sur ses testicules. Je les caresse doucement.

Marc pousse un profond soupir de contentement.

Je suis contente de mon petit effet.

J'accélère la cadence de ma succion.

Marc a du mal à se contrôler. Il geint de plus en plus fort.

Il me prend la tête et me repousse doucement en me demandant d'arrêter.

J'ai le cœur qui tressaute. Mon sang ne fait qu'un tour.

— Oh non, tu ne vas pas encore me rejeter ! dis-je d'un ton ferme.

— Mais non ! Pas du tout, me rassure-t-il. J'ai bien retenu la leçon !

— Ma façon de te sucer ne te plait pas, alors ?

— Si au contraire ! C'était divin ! À tel point que j'ai failli éjaculer dans ta bouche, c'est pour cela que je t'ai demandé d'arrêter.

Ses mots me rassurent et me ravissent. Je suis plutôt fier de moi et de la jouissance que j'ai pu donner à Marc.

— Est-ce que je peux continuer à présent ? demandé-je à Marc, qui reprend un peu ses esprits.

— Avec plaisir, mais je ne sais pas si je vais pouvoir me retenir bien longtemps.

Je n'attends pas la fin de la réponse de Marc. J'engloutis avec passion son sexe et je le suce rapidement. Ma langue agace son gland violacé.

Soudain, je sens le pénis de Marc tressaillir dans ma bouche.

Les mains de Marc tentent de repousser ma tête, mais je lutte pour rester en place.

— Je vais éjaculer ! me dit-il. Je ne peux plus me retenir.

Je resserre l'étreinte de mes lèvres autour de son pénis. Je le suce avec passion et fougue.

Soudain, de longs jets puissants remplissent ma bouche. Le goût du sperme de Marc titille mes papilles. Je garde sa semence en bouche durant quelques secondes puis je choisis de l'avaler. C'est très étrange et tellement érotique à la fois.

Dans la pénombre, je vois Marc me tendre un mouchoir.

- Tiens, si tu veux recracher, me dit-il.
- Ce n'est pas la peine, j'ai tout avalé.
- Tu me combles de joie, tu es fantastique.

Nous nous enlaçons quelques minutes. La fatigue nous gagne rapidement. Sans même nous en rendre compte, après ce moment si intense, nous nous assoupissons.

Je me réveille, en pleine nuit, en sursaut, taraudée par l'envie de faire l'amour avec Marc pour la première fois. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il

est, mais il fait encore nuit. Il n'y a aucun bruit dehors.

J'attends quelques secondes le temps que mes yeux s'habituent à la pénombre. Marc dort toujours. Il me tourne le dos.

Mon cœur est rempli d'amour. Je suis heureuse. L'homme que je désire depuis tant d'années est à présent mon amant. Dans un élan de bonheur, je me blottis contre lui.

Je colle mon sexe contre ses fesses. Ma main s'insinue sur le ventre de Marc. Elle ne s'y arrête pas. Elle descend un peu. Un petit peu plus. Encore un peu.

Mes doigts entrent en contact avec la

colonne de chair de mon amant. Je la saisis doucement, et l'agite avec des petits mouvements saccadés.

Le sexe de Marc ne tarde pas à grossir entre mes doigts hésitants.

Marc ne se réveille toujours pas, mais sa respiration change. Elle est plus rapide.

Encore quelques secondes de caresse coquine, et Marc ouvre les yeux, tourne la tête en ma direction et sourit.

— Il n'y a pas meilleur réveil, me dit-il.

— Merci !

— J'ai envie de toi, Béné.

— Moi aussi !

Je n'ose pas lui avouer que je suis un peu inquiète du fait que c'est ma première fois.

Au son de ma voix, Marc a dû le ressentir.

— Ça ne va pas ?

— Si, si, j'ai très envie de toi, mais...

— Mais tu as peur que je te fasse mal, c'est ça ?

— Oui.

— Ne t'inquiète pas, je serais très doux. Je n'ai pas envie de gâcher ta première fois, je veux que tu en gardes un souvenir inoubliable.

— Merci Marc.

— C'est normal, tu m'offres ta virginité, c'est de mon devoir de te rendre ce moment exceptionnel.

Marc se retourne et m'embrasse. Il m'allonge sur le dos. Il caresse mon corps nu de ses mains, avides de plaisir. Instinctivement, j'écarte les cuisses. Marc prend place entre mes jambes. Son sexe est au garde à vous.

Il se penche en avant pour déposer un

tendre baiser sur mes lèvres pulpeuses.
Sa bouche se perd à présent dans mon
cou et entre mes seins.

Je gémiss de plaisir.

Mes seins dressés s'offrent au plaisir
charnel.

— Tes seins sont si doux, si ronds !

Marc se délecte de mes formes
protubérantes.

Son désir est tellement fort que je sens
son sexe dur se frotter sur mon sexe
humide.

— Je n'en peux plus, il faut que je te pénètre me dit-il. Tu te sens prête ?

— Plus que jamais ! lui réponds-je.

Le désir me transperce le corps. Mon sexe bouillant mouille afin de recevoir ce gros pénis au plus profond de lui-même.

Marc saisit sa queue entre ses doigts et la guide à l'entrée de mon vagin.

J'écarte un peu plus les jambes.

— Si je te fais mal, tu me le dis tout de suite.

— C'est d'accord !

D'un léger coup de reins, il me pénètre lentement du bout de son gland.

— Aie !

— Excuse-moi !

— Non, non, ce n'est rien ! C'est la surprise ! Ton sexe est si gros !

Continue, je t'en prie, je veux te sentir au fond de moi et jouir avec toi.

Marc s'enfonce un peu plus.

J'ai chaud, j'ai froid. Je ne contrôle plus mes sens. Mon vagin est très serré et met du temps à se dilater.

Marc s'insinue lentement au fond de moi.

— Tu es toute mouillée, c'est si bon ! me dit-il en gagnant les quelques centimètres qu'il restait avant d'être entièrement en moi.

— C'est parce que tu m'excites tellement ! Finalement, ça ne fait pas si mal ! Je me suis inquiété pour rien.

— Je te l'avais bien dit ! Surtout que nous avons fait le plus dur hier soir, en rompant ton hymen avec mes doigts.

— Oui, j'aime cette sensation de me sentir remplie par ta grosse queue.

— Et attends que je l'agite en toi.

— Je suis impatiente que tu commences.

— Petite coquine, me dit Marc tout en entamant de légers mouvements de va-et-vient dans ma chatte.

— Oh ! Oui ! C'est très bon ! Continue, dis-je dans un début d'extase.

Marc se penche en avant tout en me donnant de longs coups de reins. Il dépose un baiser sur mes lèvres. Sa langue s'insinue à l'intérieur de ma bouche. Nos langues s'emmêlent, nos corps se chevauchent. Marc adopte une cadence encore plus vive.

Je m'agrippe au duvet et je soulève

doucement mon bassin. Marc comprend que je jouie, et que j'en veux encore plus. Il m'assaille de puissants coups de reins.

Une vive douleur me fait sursauter, mais elle ne dure pas. La jouissance prend le dessus. J'enserme le corps nu de Marc avec mes bras et mes jambes. J'appuie sur ses fesses pour l'accueillir profondément en moi. Je suis déchainée. Je ne me reconnais pas. Une vraie bête de sexe, coquine et bestiale à la fois.

Je ne suis plus vierge et je l'assume. Je crie mon plaisir et tant pis si je réveille tout le monde. J'ai la tête qui tourne.

Les assauts de Marc sont de plus en

plus jouissifs pour lui aussi. Il geint.

Il se redresse un petit peu. Il se tient sur ses avant-bras. Il reprend son souffle et il entame des mouvements amples à l'intérieur de mon vagin.

Je sens qu'il se prépare pour l'assaut final. Cette perspective me provoque des vagues de plaisir.

Marc continue à bouger en moi avec la même amplitude, mais il accélère la cadence. Il trouve la vitesse idéale pour tous les deux et m'emporte dans un tourbillon de plaisir intense et incroyable.

J'ai très chaud. Je me tortille de plaisir.

Soudain, un orgasme envahit tout mon

être tel un raz de marée. Je pousse un cri d'étourdissement et d'extase.

Marc m'embrasse à nouveau pour étouffer un peu mes cris.

Je sens des spasmes dans mon bas ventre. Les muscles de mon périnée enserrant le sexe de Marc.

Il arrête de m'embrasser pour gémir lui aussi.

Il se répand en moi en plusieurs coups de rein profond, puis il s'écroule à côté de moi haletant.

Sans un mot, nous nous enlaçons. Le sommeil nous gagne.

Le lendemain matin, nous sommes les premiers à nous lever. Nous buvons un café en attendant que Mélanie et Bruno se lèvent.

Assez tard dans la matinée, Mélanie ouvre la fermeture éclair de sa toile de tente.

— Bonjour vous deux, vous allez bien ?

Nous lui répondons en chœur :

— Ça va et toi ? Bien dormi ?

— Ne m'en parlez pas ! Je n'ai pas fermé l'œil.

— Ah bon ! Pourquoi ? lui demandé-je.

— Vous n'avez pas entendu ?

— Non, quoi ?

— Les voisins de l'emplacement d'à côté ? Ils ont fait du bruit toute la nuit !

— Ah bon ? Dis-je.

Mélanie se tourne vers son père.

— Excuse-moi l'expression Papa, mais les voisins ont baisé comme des bêtes, toute la nuit. Je suis surprise que vous n'ayez rien entendu.

Elle me regarde à présent à nouveau.

— Tu aurais entendu ça, Béné, j'ai même cru à un moment que c'était toi qui gémissais comme ça ! Mais bon, vu que tu dormais dans la même toile que mon père, ça ne risquait pas !

Mélanie se mit à rire.

Marc me regarde et m'adresse un clin d'œil discret. Il dissimule un sourire complice.

Je lui adresse un regard coquin.

En osmose parfaite, nous comprenons simultanément que cacher notre

relation à tout le monde est encore plus excitant.

— Je n'ai rien entendu du tout, dit Marc, et toi Béné, rien non plus ?

— Non, rien du tout, Monsieur Durdrède !

Notre secret sera bien gardé.



Piégée

par trois douaniers

Emy O'Rian

Piégée par trois douaniers

— Lisa, réveille-toi !

C'est la voix d'Arnaud, mon chéri.

Pour toute réponse, je me tourne sur le côté, puis je recouvre ma tête à l'aide de la couette.

— Lisa, il faut vraiment que tu te lèves, insiste-t-il.

J'entrouvre les paupières. Je jette un coup d'œil au radio-réveil posé sur ma table de chevet. J'ai du mal à voir l'heure. Je cligne plusieurs fois des yeux avant de pouvoir distinguer les chiffres.

— Il n'est que trois heures et quart, ronchonné-je.

Je ne suis pas certaine d'avoir articulé correctement ma phrase, mais je n'ai pas la force de me répéter.

J'entends Arnaud s'éloigner. Je sombre à nouveau dans un profond sommeil, sans me demander pourquoi il m'a réveillé à cette heure si.

Une odeur agréable me chatouille les narines. Il me faut quelques secondes avant de reconnaître l'odeur du café.

Arnaud revient dans la chambre et tire sur la couette.

— Laisse-moi dormir, le supplié-je

— Non, il faut que tu te lèves, Lisa !
insiste-t-il.

— Mais, il n'est que trois heures du matin !

— Trois heures vingt pour être précis, et tu n'as plus que quarante minutes pour te préparer.

— Me préparer à quoi ?

- Nous partons, m'annonce-t-il.
- Où allons-nous à cette heure-ci ?
- Tu verras bien ! Allez debout !

Je sais qu'il ne me laissera pas tranquille tant que je ne serais pas levée. Malgré moi, je me redresse, puis je m'étire en bâillant bruyamment.

Encore au lit, je saisis la tasse fumante qu'il me tend, puis j'avale une gorgée.

- Merci, grommelé-je, de mauvaise humeur.
- De rien, me répond-il avec un large sourire. Lève-toi vite, il faut encore que

tu te prépares, le taxi vient nous chercher à quatre heures pile.

— Le taxi ! Pour quoi faire ? lui demandé-je.

— Je te l'ai déjà dit, tu verras bien !

Je scrute mon copain afin de tenter de le percer à jour, mais il ne laisse rien paraître.

Ma curiosité est trop forte, j'insiste.

— S'il te plait, dis-moi où l'on va de si bonne heure !

— Prends ta douche, je te le dirais après ! C'est une surprise !

Je bois une nouvelle gorgée de café, et je soupire.

— Allez ! Lève-toi, Lisa ! m'encourage Arnaud.

Je dois utiliser toute la volonté dont je suis capable pour m'arracher du lit. C'est en traînant des pieds que je me dirige vers la salle de bain.

J'ôte ma nuisette que je laisse tomber sur le sol. Je pénètre dans la cabine de douche. Mes pieds entrent en contact avec la faïence froide. Je frissonne. Je m'empresse de faire couler l'eau

chaude. Je remonte mes cheveux afin de ne pas les mouiller.

L'eau glisse le long de mon corps. La fatigue s'envole peu à peu malgré l'heure très matinale.

Je sors de la douche. Je saisis une serviette éponge que j'enroule autour de ma poitrine.

Du revers de la main, j'essuie la buée présente sur le miroir. Je fais la moue face à ma mine fatiguée. Je saisis ma trousse de maquillage, et je dissimule mes cernes avec un peu de fond de teint.

Le résultat n'est pas formidable, mais je n'obtiendrai pas mieux.

Je retourne dans ma chambre.

Arnaud fouille dans son tiroir.

— J'ai choisi tes vêtements, Lisa. Ils sont sur le lit, me dit-il, sans me regarder.

Je suis surprise.

— Mais ! Euh ! Pourquoi ? Comment ?

Arnaud me regarde et sourit avec tendresse.

— Tu es très jolie, ma chérie !

Je suis heureuse du compliment.

— Merci mon chéri !

— Allez, habille-toi, maintenant ! dit-il, avec empressement.

Arnaud m'observe, impatient.

Je regarde, posés sur mon lit, la petite jupe bleue évasée, le chemisier blanc, mon ensemble lingerie en dentelle blanche et une paire de collants, couleur chair. Excitée par la surprise qui m'attend, j'enfile rapidement mes

vêtements, sans rechigner.

— C'est parfait, me dit-il. Cette tenue te va à merveille.

— Merci, mon chéri ! Tous ses compliments à trois heures et demie du matin sont très agréables, mais maintenant, j'aimerais bien savoir...

Arnaud me coupe la parole.

— Dépêche-toi de faire ta valise !

— Ma valise, mais pourquoi ?

— Je t'emmène en vacances, m'annonce-t-il, avec un ton triomphal.

La fatigue s'envole aussitôt.

— En vacances, où ça ?

— Tu le verras bien assez tôt.

Il en a trop dit, je veux savoir !

— Oui, mais si je connaissais la destination, je saurais quoi mettre dans ma valise, prétexté-je, avec un air suppliant.

— On s'envole pour...

Il marque un temps d'arrêt, histoire de ménager le suspense.

— Allez ! dit, demandé-je, en trépignant.

— Pour un pays chaud, mais dépêche-toi, Lisa ! Il ne te reste plus beaucoup de temps.

Un rapide coup d'œil à ma montre m'indique que je n'ai plus que quinze minutes pour effectuer une tâche qui me prend habituellement plusieurs jours.

J'attrape ma valise sous le lit, puis je commence à placer divers vêtements

légers à l'intérieur.

— Est-ce que je dois amener un maillot de bain ?

— Pourquoi un seul ? Apportes-en deux ou trois !

Je suis tout excitée. Je m'imagine déjà sur une plage de sable fin à l'autre bout du monde ou au bord d'une piscine, pourquoi pas !

Je m'approche d'Arnaud et l'embrasse tendrement pour le remercier.

— Merci, merci, merci. Je suis tellement

contente.

— Alors, dépêche-toi si tu ne veux pas rater l'avion.

Arnaud me sourit tendrement. Il a l'air heureux.

Je saisis ma trousse de toilette, et je pars rapidement dans la salle de bain pour la remplir de tout mon nécessaire de beauté.

J'ouvre la fermeture éclair et je constate qu'elle n'est pas vide.

Je souris.

À l'intérieur, il y a le cadeau coquin qu'Arnaud m'a offert pour la Saint-

Valentin.

Mes yeux plongent dans le vague. Mon esprit vagabonde quelques secondes dans mes souvenirs.

Je me revois le jour de la Saint Valentin. J'étais prête à partir au restaurant. Je portais ma petite robe noire sexy et j'avais passé plus d'une heure dans la salle de bain à me maquiller et me coiffer. Je voulais être au top pour mon amoureux.

Avant de partir, Arnaud me tend un petit paquet. Je l'ouvre après l'avoir embrassé tendrement pour le remercier.

Je suis agréablement surprise en

ouvrant la boîte. C'est un petit papillon vibromasseur avec sa télécommande.

Arnaud m'explique le fonctionnement de mon nouveau jouet coquin et me demande de le placer dans ma petite culotte avant de partir.

— Mais je n'ai pas de culotte ! lui dis-je. Je voulais t'exciter en te l'annonçant au restaurant.

Je connais les points faibles d'Arnaud et ma petite explication m'a valu un énorme orgasme.

Il a retroussé ma robe, dévoilant ma petite chatte nue, et constaté que je

portais un porte-jarretelle et des bas.

— Oh putain ! Que c'est beau tout ça !
m'a-t-il dit, les yeux exorbités.

— Merci ! Je voulais que tu sois excité
durant tout le repas et que tu me
fasses l'amour dans l'ascenseur à notre
retour.

Arnaud m'a attrapé par la main.

— Viens avec moi, Lisa.

J'ai redescendu ma robe à la hâte pour
le suivre.

Il m'a emmené dans l'ascenseur de notre immeuble, et l'a bloqué en appuyant sur le bouton « stop ».

À partir de ce moment-là, j'ai vécu un orgasme inoubliable. Arnaud m'a possédé dans une étreinte si folle que j'en ai eu le souffle coupé.

Haletants, nous sommes retournés chez nous, les jambes flageolantes, la tête dans les nuages.

Nous avons bu un grand verre d'eau pour nous remettre de nos émotions intenses et hydrater nos corps asséchés par le plaisir.

— À présent, tu peux aller mettre une

petite culotte et glisser ton petit papillon vibromasseur à l'intérieur.

— Tout de suite, lui dis-je, épanouie.

Nous sommes partis dîner. Le vibromasseur dans ma culotte et la télécommande dans la poche d'Arnaud.

J'étais à sa merci. Le plaisir était intense et frustrant à la fois. Je devais paraître calme et détendue. À l'intérieur, mon corps bouillonnait de désir et de pulsion sexuelle à chaque vibration de mon petit jouet coquin.

Je garde un souvenir fantastique de ce repas. Mon clitoris aussi.

Lorsque nous sommes rentrés, nos langues sont parties à la rencontre de nos sexes, dans un torride soixante-neuf.

Me remémorer ses doux instants me fait frissonner de bonheur.

Je me regarde dans le miroir de ma salle de bain.

Pourquoi ne pas renouveler cette expérience, me dis-je ! Après tout, les vacances, c'est fait pour ça, non ?

Un petit air malicieux et un sourire coquin se dessinent sur mon visage.

Je vérifie que je suis seule.

— La voie est libre ! me dis-je, intérieurement.

Je retrousse ma jupette, et je baisse mon collant et mon string. Je place le papillon sur mon clitoris, puis je remets en place ma tenue.

Je suis impatiente de voir la tête d'Arnaud lorsque je lui tendrai la télécommande.

J'actionne le bouton « on » pour vérifier si tout est OK. La vibration se déclenche. Elle éveille aussitôt mes sens.

Soudain, la voix d'Arnaud me fait sursauter.

— Tu es prête, Lisa ! me demande-t-il.
Sa voix provient du hall d'entrée.

— Oui, oui presque ! dis-je, le plus calmement possible.

En hâte, je place le commutateur sur OFF.

Je fourre rapidement mes affaires de toilette et mon nécessaire de maquillage dans la trousse, puis je me précipite dans la chambre pour boucler ma valise.

Je glisse la télécommande dans mon sac à main.

— Voilà, voilà, je suis là.

Arnaud se précipite vers moi pour saisir ma valise. J'apprécie sa galanterie.

Nous sortons de notre appartement, puis nous attendons l'ascenseur.

— Merci pour cette surprise ! dis-je, en souriant.

J'ignore où nous nous rendons, mais je connais Arnaud. Je ne vais pas être déçu.

— De rien ! me dit-il, en m'embrassant sur le front.

Il me regarde avec un large sourire. Je ne peux que me réjouir d'être en couple avec un homme aussi prévenant.

L'ascenseur arrive, les portes s'ouvrent. Arnaud s'efface pour me laisser entrer.

Je pénètre dans la petite pièce, suivie de mon chéri et de nos deux valises.

J'appuie sur le zéro. La lumière crue m'éblouit. Je regarde le bouton « stop ». Je souris, désinvolte.

Une fois en bas, j'ouvre la porte du hall de notre immeuble afin qu'Arnaud

puisse passer avec nos deux bagages.

Le taxi est là, il nous attend.

Dès que le chauffeur nous aperçoit, il descend de son véhicule pour nous ouvrir le coffre arrière.

Il est peu sympathique. Il bougonne un :

— Vous allez où ?

— À l'aéroport ! répond Arnaud.

La voiture démarre, puis prend rapidement de la vitesse.

Je tourne la tête en direction de mon homme.

— Alors, où allons-nous ?

Mon chéri place ses yeux dans les miens. Je pourrais me perdre des heures durant dans son regard bleu-azur.

— Tu verras ! se contente-t-il de me répondre.

Je croise mes bras, puis je prends une moue boudeuse, mais tout ce que j'obtiens de sa part, c'est un éclat de rire.

Bercée par le ronronnement du moteur, et par le paysage qui défile sous mes yeux, je m'assoupis rapidement.

Lorsque j'entrouvre les yeux, nous nous trouvons sur l'autoroute. Je peux voir un panneau où il est inscrit, Aéroport, 2 km.

— Nous sommes bientôt arrivés à l'aéroport ! m'exclamé-je.

Arnaud hoche la tête de haut en bas.

— C'est la première fois de ma vie que je vais monter dans un avion, dis-je à

Arnaud.

— Je sais.

— J'avoue que je suis un peu angoissée à cette idée, maintenant que nous sommes tout proches de l'aéroport.

— Rassure-toi, Lisa ! L'avion est le moyen de transport le plus sûr.

Je suis perdue dans mes pensées angoissantes de crash d'avion, lorsque la voix d'Arnaud m'interrompt.

— Nous sommes arrivés.

La voiture stoppe sa course devant une

grande porte vitrée.

Nous descendons, réglons la facture, et nous récupérons nos bagages.

Arnaud fouille dans la poche de son jeans. Il en sort une pièce de monnaie. Il va récupérer un chariot. Nous déposons nos valises, et nous entrons dans l'aéroport.

Il est pratiquement désert, ce qui n'est guère étonnant vu l'heure.

— On va enregistrer nos bagages, et après je te paye un café et un croissant, m'annonce-t-il.

— Je préférerais un...

— Un pain au chocolat, me coupe-t-il en riant ? Je sais, c'est ta viennoiserie préférée !

Je souris à la vie. Je suis si heureuse de partir pour une destination inconnue. Je refuse d'extrapoler sur une destination afin de ne pas être déçue. Je souhaite que ces vacances soient idylliques et rien ne viendra les gâcher.

Arnaud consulte le tableau d'affichage, puis, il me demande de le suivre.

— C'est par ici !

Je le suis en silence. Je vois défiler des

noms de ville et de pays plus exotiques les unes que les autres.

Istanbul, Marrakech, Alger, Tunis, République dominicaine, Ibiza, Saint-Denis la Réunion, Ténériffe, Athènes, etc...

Je suis impatiente de savoir où Arnaud a décidé de m'emmener.

À ma grande surprise, nous nous dirigeons vers les vols intérieurs.

Je continue à le suivre sans broncher. Nous nous installons dans la file d'attente en partance pour Paris.

— Mais, tu ne m'as pas dit que nous allions dans un pays chaud.

Il me tire la langue et se contente de me sourire.

— Allez ! Dis-moi ! Je n'en peux plus !
le supplié-je.

Il fait mine de réfléchir avant de me répondre. Il me fait languir. Je constate que ce petit jeu l'amuse.

— Très bien, Lisa ! Je t'ai assez fait patienter.

Je ne dis rien et attends avec

impatience de connaître notre destination. Je suis suspendue à ses lèvres.

— Il n’y avait pas de vol direct pour la Thaïlande. Nous devons d’abord nous rendre à Paris.

— La Thaïlande ? répété-je, surprise.

— Oui ! L’île de Ko Samui pour être précis. Nous passerons d’abord deux jours à Bangkok.

Je ne peux m’empêcher de sautiller sur place en frappant des mains telle une petite fille.

Arnaud est totalement ravi de me voir si heureuse.

Maintenant que je connais notre destination, il me tarde d'arriver.

— Combien d'heures de vol, avons-nous ?

— Tu es certaine de vouloir le savoir ? m'interroge-t-il.

Ses lèvres dessinent une légère moue.

Je confirme en hochant la tête.

— Nous avons onze heures et quart de vol.

Je le regarde les yeux ronds et la bouche entrouverte.

— Tout ça !

— Pour aller chercher le soleil en plein mois de février, il faut bien ça !

— On a intérêt à acheter des livres avant de décoller.

— C'est prévu, m'annonce-t-il.

*

* *

La file avance rapidement. C'est à présent notre tour. Nous enregistrons rapidement nos bagages. Nous nous

dirigeons vers une des portes vitrées afin de nous débarrasser de notre chariot. Je glisse la pièce d'un euro dans la poche arrière de ma jupette.

— Allons boire un café, me propose Arnaud. J'ai repéré un Starbucks, là-bas.

— Je te suis.

Nous passons devant une librairie. Je propose d'aller acheter quelques livres pour le trajet.

Je fais rapidement mon choix. Je sélectionne quelques magazines féminins, ainsi que l'hebdomadaire

Voici.

Je choisis également un livre sur la Thaïlande.

Arnaud, lui, est plus raisonnable. Il se contente d'un Polar.

Je glisse nos achats au fond de mon bagage à main, et nous voilà partis en direction du café.

Nous nous installons à une table. Une serveuse, courte vêtue, vient prendre notre commande.

— Messieurs dame bonjour, avez-vous fait votre choix ?

Par galanterie, Arnaud me laisse la parole.

— Oui, euh, pour moi ce sera un latte crème brûlée et un pain au chocolat, un maxi si vous avez.

— Très bien, et pour vous Monsieur ?

— Je prendrais un Espresso Macchiato, et un croissant, normal le croissant pas maxi, précise-t-il, en m'adressant un clin d'œil.

La serveuse sourit, puis s'éloigne rapidement.

Je constate qu'Arnaud regarde

discrètement le déhanché de notre hôtesse.

« Ah ces hommes, tous les même ! »
me dis-je.

Je sais qu'Arnaud apprécie les belles choses, mais j'ai une confiance aveugle en lui. Je sais qu'il ne me trompera jamais. Je détourne donc rapidement les yeux afin qu'il ne sache pas que j'aie repéré son petit manège.

J'entame très vite la conversation pour captiver à nouveau ses pensées.

— Tu es fou, tu n'aurais pas dû faire

une telle folie, mon chéri.

Arnaud me sourit tendrement.

— Ne t'en fais pas, j'ai réservé à la dernière minute, j'ai eu un bon prix.

Il n'en faut pas plus pour éveiller ma curiosité.

— Alors, quand est-ce que tu as réservé les billets ?

Je les ai réservés, il y a une semaine, sur un site de vente en ligne. Je voulais

t'y emmener pour la Saint-Valentin,
mais c'était complet.

— J'ai vraiment de la chance de t'avoir
! lui dis-je avec tendresse. Tu es
l'homme le plus adorable que je
connaisse.

Je me lève pour l'embrasser. Arnaud
me rend mon baiser, puis il me glisse à
l'oreille :

— Je crois bien que le vieil homme
derrière nous vient de te mater les
fesses lorsque tu t'es penché sur moi.

— Satanée jupe ! ronchonné-je, me

rasseyant.

Arnaud éclate de rire.

— Pourquoi ris-tu ? demandé-je.

— Tu es toute rouge.

— J'aimerais bien t'y voir ! dis-je, en riant de bon cœur avec lui. C'est très gênant comme situation !

La serveuse revient avec un plateau.

— Désolé, Madame, mais je n'ai plus de maxi pain au chocolat.

— Ah !

Elle sourit en voyant mon air déçu.

Je m'apprête à lui demander autre chose, mais elle intervient avant que je n'aie pu ouvrir la bouche.

— J'ai pris la liberté de vous mettre deux chocolatinnes normales, j'espère que cela vous convient.

Je retrouve le sourire.

Décidément, notre voyage commence sous les meilleurs auspices.

— C'est parfait, lui réponds-je, avec mon plus beau sourire.

Je la regarde s'éloigner.

— Elle est jolie, non ? demandé-je à Arnaud.

— Je, je ne sais pas, je n'ai pas remarqué ! se défend-il.

Il est très gêné et tente de le cacher. Je le regarde, amusée.

L'odeur des viennoiseries chaudes me donne l'eau à la bouche. Je m'empresse de les déguster. J'effeuille

chaque miette des petits pains au chocolat comme un trésor, puis j'apprécie chaque bouchée, sous l'œil ravi d'Arnaud.

Une fois le ventre plein, il me dit :

— On va y aller, cela va bientôt être l'heure.

— Très bien, je te suis, en route pour l'aventure, m'écrié-je.

Nous quittons le café, puis nous nous rendons à la porte F du terminal 3.

Il n'y a pas grand monde pour le moment.

Seuls deux hommes en costume gris se trouvent devant nous. Nous attendons patiemment notre tour, en silence.

— Tiens ton passeport, ta carte d'identité, ainsi que ton billet, me dit Arnaud en me les tendant.

— Merci, mon chéri.

— Vas-y passe devant, me propose-t-il.

Je me dirige vers l'hôtesse d'accueil en uniforme. Une femme brune, avec un visage rond.

— Bonjour madame, carte d'identité et

carte d'embarquement, s'il vous plait.

Je lui tends mes papiers.

Elle les examine quelques secondes,
puis me les rend.

— Je vous souhaite un bon vol.

— Merci.

De la main, elle m'indique la direction.

Je m'engouffre dans un couloir étroit.
J'arrive dans une pièce où se trouve un
douanier. Il est grand, viril, beau, mais
ce dernier n'a pas l'air d'être
commode.

Comme à mon habitude, dès qu'un homme en uniforme me regarde, je me sens coupable, même si je n'ai rien à me reprocher. Vigile, policier, douanier, ils me font tous le même effet.

Je prends une grande inspiration pour contrôler mes émotions.

« Dis-toi que tu pars en vacances et que tu n'as rien à te reprocher », me répété-je en boucle.

J'adresse mon plus beau sourire à cet homme impressionnant qui me scrute des pieds à la tête.

— Vos papiers, s'il vous plaît.

Je lui tends mon passeport, ainsi que ma carte d'identité.

— Posez votre sac à main sur le tapis roulant, et videz vos poches dans la corbeille, madame, s'il vous plaît.

Je dépose mon sac à main sur le chariot, puis je le regarde disparaître à l'intérieur du scanner.

— Je n'ai rien dans les poches, annoncé-je, timidement à cet homme.

— Dans ce cas, vous pouvez avancer, madame.

Le ton autoritaire qu'il emploie me glace le sang.

J'obéis sans dire un mot et je passe sous un portique de sécurité.

Ce dernier se met à couiner de façon assourdissante.

Immédiatement, un autre douanier fond sur moi. Il est lui aussi très viril, une carrure d'armoire à glace et une peau couleur ébène. Il a un charme indéniable, malgré sa grosse voix grave intimidante.

— Vous avez bien vidé vos poches ? me demande-t-il.

— Oui, bien sûr ! dis-je.

Je retourne le tissu de mes poches à l'extérieur pour prouver qu'elles sont vides.

L'homme me regarde d'un air sévère.

Il m'impressionne. Je commence à trembler. J'ai pourtant la conscience tranquille, mais mes émotions me submergent.

— Tournez-vous et écartez les bras, s'il vous plaît !

Son air menaçant m'invite à obéir sans broncher.

Je me tourne, puis j'écarte les bras. Je tremble, à présent, comme une feuille.

J'entends un bip derrière moi. Je me retourne pour voir ce qui se passe dans mon dos. L'homme tient à bout de bras un détecteur de métal qu'il promène à hauteur de mes fesses. Cet appareil sonne tant qu'il peut.

— Videz vos poches arrière.

Soudain, la mémoire me revient.

— Désolé, c'est la pièce que j'ai récupérée du chariot, bredouillé-je, toute penaude au douanier. Je l'ai glissé dans ma poche arrière machinalement, j'ai oublié de la rendre à Arnaud. Enfin, à mon mari ! Enfin, non ! Plutôt à mon petit ami.

Je m'en veux de paniquer de la sorte. Pourquoi, ne puis-je pas garder mon calme, face aux forces de l'ordre comme tout le monde ?

Le douanier me regarde bizarrement.

— Qui est Arnaud ? Qui est votre mari

? Qui est votre petit ami ? Je ne comprends rien à ce que vous me racontez !

« Face à mon attitude, et à mes bafouillages, c'est tout à fait normal » pensé-je.

J'aimerais lui expliquer que je suis intimidé, mais je préfère me taire, je risquerais de m'enfoncer encore plus.

Devant mon silence, le douanier secoue la tête en signe de mécontentement.

C'est officiel, je passe pour une imbécile !

— Écartez à nouveau les bras, s'il vous plaît, me demanda-t-il, après m'avoir pris la pièce de monnaie des mains.

Il repasse le détecteur sur mes épaules, mon dos, mes fesses.

Un son strident retentit à nouveau, mais moins fort que la première fois.

— Vous avez pris combien de chariots ? me demanda l'homme d'une façon sévère.

— Un seul, je vous assure, lui avoué-je, d'une voix niaise.

Mon cœur se met à battre la chamade.

Je plonge la main dans cette foutue poche. Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir dedans.

— Ne bougez pas, m'ordonne le douanier.

Le ton de sa voix m'indique qu'il ne plaisante pas du tout.

Je reste immobile, l'index et le majeur à moitié enfouis dans la poche arrière de ma jupette.

Ma respiration se bloque. Mon cœur

bat plus fort. L'angoisse me noue le ventre.

— Tournez-vous !

Tel un automate, j'obéis.

Je suis totalement effrayée par la situation. J'ai l'impression d'être traitée comme une criminelle.

Pourtant, je n'ai plus rien dans mes poches.

« Qu'est-ce qui fait biper ainsi ce maudit appareil ? »

Je jette un œil paniqué à Arnaud qui attend son tour de l'autre côté du portique.

Il me regarde incrédule et m'adresse un sourire pour me rassurer. Il n'est pas inquiet. Il sait que je ne cache rien d'illégal sur moi.

Le fonctionnaire passe à nouveau le détecteur sur mon corps pour repérer l'endroit exact où l'appareil réagit.

Ce dernier bipe à nouveau à hauteur de mon bas ventre.

— Mais, je ne comprends pas ! dis-je, totalement stupéfaite. Votre appareil doit certainement être défaillant ! Je

n'ai plus rien dans mes poches.

Mes yeux hagards fixent cet homme.

J'ai l'impression qu'au moindre mouvement de ma part, il va se jeter sur moi et me passer les menottes brillantes qu'il porte à sa ceinture.

« Ce n'est pas possible ! Il est parano ! Il croit que je suis une dangereuse criminelle ou quoi ? Il ne voit pas que je suis toute frêle et incapable de faire du mal à une mouche ! »

Il marmonne quelques mots dans son talkie-walkie, puis s'adresse à moi.

— Je vais vous demander de me suivre.

— Mais, je...

Plus aucun son ne sort de ma bouche. Je tremble comme une feuille. C'est en mode automate que je suis cet homme dans un bureau.

Au loin, je peux voir Arnaud discuter avec vigueur, avec le premier douanier.

Une larme perle au coin de mes cils. Je ne comprends pas ce qui m'arrive.

Je pénètre dans une toute petite pièce, aux murs jaunis.

Un homme assis devant un bureau me

regarde sévèrement. Je découvre que mon sac à main est posé devant lui.

— La voici, chef ! lui dit le douanier à la couleur ébène, en refermant la porte derrière lui.

Je me retrouve seule avec cet inconnu. Je sais que je dois dire quelque chose pour me sortir de ce mauvais pas, mais quoi ?

Il semble apprendre mon passeport par cœur.

Il relève la tête, me regarde des pieds à la tête et me demande sans sourciller :

— Que cachez-vous, mademoiselle Hopps ?

— Rien du tout, je vous assure, il s'agit d'une méprise. C'est votre appareil ! Il est certainement défectueux.

— Vous insinuez que nous ne faisons pas notre travail correctement !

— Pas du tout ! Je parlais juste de votre détecteur à métaux.

La situation est de pire en pire. J'ai l'impression d'être dans un cauchemar.

Le douanier ouvre mon bagage à main, et verse son contenu sur le petit bureau. Je reconnais mes affaires familières, mon portefeuille, mon

rouge à lèvres, mon miroir de poche, un paquet de mouchoirs en papier, mes clefs, la télécommande de mon vibromasseur...

« Merde ! La télécommande de mon vibromasseur. »

Tout s'éclaire à présent. C'est certainement mon petit papillon vibrant qui a fait sonner le détecteur des douaniers. Il est tellement confortable que je l'avais complètement oublié dans l'émotion.

Le douanier examine une à une mes petites affaires. Quand il attrape la

télécommande, il relève la tête et me regarde interrogateur.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Attendez, vous allez rire.

— Je ne crois pas, mademoiselle ! me répond-il, sévèrement.

— Si, si je vous assure.

Il me transperce de son regard glacé.

— Alors ! Dites-moi ! Qu'y-a-t-il de si drôle ? me demande-t-il.

Je sens que mes joues surchauffent. Je dois être rouge comme une pivoine.

— C'est la télécommande de mon...

— De votre ?

Pas facile d'avouer une telle chose à un inconnu.

Je cherche mes mots, j'hésite, je trépigne.

Le chef douanier attend patiemment ma réponse.

— C'est un cadeau de mon petit ami. En fait, je voulais lui faire la surprise

pendant notre vol jusqu'en Thaïlande.

Mon explication est interrompue.

Quelqu'un frappe à la porte.

— Entrez !

J'ai le cœur qui bat. J'espère que c'est Arnaud qui vient pour me tirer de là.

Le douanier à la peau ébène entre.

Seul.

Je suis terriblement déçue de ne pas voir mon petit ami. J'ai terriblement besoin de lui, de ses bras rassurants, de sa voix apaisante, de son regard

sécurisant.

Le douanier se penche vers son chef, et lui glisse quelques mots à l'oreille.

Ce dernier se détend un peu.

Il me regarde avec un sourire. Je ne sais pas pourquoi, mais cet homme a quelque chose de pervers.

— Au vu des informations que vient de me faire parvenir mon collègue, nous allons devoir référer cette affaire aux autorités. Vous allez certainement finir en prison, m'annonce-t-il, d'une voix blanche.

Ma vue se brouille, mon cœur
tressaute, mes jambes flageolent.

— Je, je peux m'asseoir.

Ma voix est plaintive.

— Je sens que je vais me trouver mal.

Le grand black m'apporte une chaise.

Je tombe sur l'assise.

Le douanier me retient de justesse.

— Mais je ne comprends pas ! Qu'ai-je

fait de mal ? Je voulais simplement...

Le chef douanier me coupe violemment la parole.

— Vous avez dissimulé un objet électronique en vue de détourner, ou de faire exploser un avion !

Son regard perçant me glace jusqu'au tréfonds de mes veines.

— Mais non, pas du tout...

— Vous me traitez de menteur ?

Je secoue énergiquement la tête de droite à gauche.

Ce n'est pas vrai, c'est un cauchemar, je vais me réveiller, me répété-je en boucle.

— C'est très grave, je dirais que vous n'êtes pas près de retrouver la liberté.

— Mais laissez-moi, vous expliquez !
Je...

Encore une fois, il me coupe sèchement la parole.

— Je n'ai besoin d'aucune explication,

les faits, sont les faits !

Je n'ai plus la force de lutter. Des larmes coulent le long de mes joues. J'imagine déjà mon incarcération, ma vie derrière les barreaux. Je ne verrais plus Arnaud.

« Que va-t-il penser de moi ? Que vont-ils lui raconter ? Dans quel piège suis-je tombé ? »

Des larmes de désespoir mouillent mon visage.

« Mais, oui, c'est cela ! Pour une raison que j'ignore, ils veulent m'accuser à tort ! C'est un coup monté et j'en suis la victime ! »

— S'il vous plait, écoutez-moi ! tenté-je, encore une fois.

— Gardez vos boniments pour le juge !

Sans me regarder, il décroche son téléphone, puis il prononce quelques mots.

Je ne prête aucune attention à sa conversation. Je suis totalement abattue. Cette journée avait pourtant si bien commencé. Je repense à mon

chéri, à sa prévenance, à sa gentillesse.
Mes larmes coulent à gros bouillon.

La porte s'ouvre violemment.

Je sursaute.

— Que se passe-t-il ici ? demande le
nouvel arrivant.

Cette voix m'est étrangement familière.

Je relève la tête, mais ma vue est
brouillée par mes larmes.

J'essuie mes yeux du plat de la main,
tout en reniflant.

Je suis totalement abasourdi. En face
de moi se trouve Maxime, dans le

même uniforme que les autres douaniers.

Je ne sais pas si je dois être heureuse, ou non de le voir là.

— Lisa ! dit-il, d'une voix surprise.

Il me sourit.

— Maxime, mais ! Tu travailles ici maintenant ?

— Oui, j'ai été muté, c'est une longue histoire. Je suis à présent le responsable des douanes dans cet aéroport. Lorsque l'on m'a informé

qu'on interrogeait dans nos locaux une certaine Lisa Hopps, j'ai accouru. De quoi te soupçonne-t-on ?

Je n'ai pas le temps de dire quoi que ce soit, que déjà, le chef douanier lui répond.

— Elle dissimule sur elle un objet électronique. Nous allons appeler la brigade antiterroriste pour qu'il procède au contrôle d'usage. C'est peut-être une bombe.

— Attends, Al ! dit-il, d'une voix apaisante. Laisse-moi seul avec elle un moment.

— Tu es sur, Max ?

— Oui !

Les deux douaniers quittent la pièce.

Le chef se retourne soudain dans ma direction.

— Pas de coup fourré ! Je suis juste derrière la porte !

Sa voix nasillarde me glace le sang.

La porte se ferme. Je me retrouve seul avec Max.

— Ça va ? me demande-t-il d'une voix rassurante.

Je me contente de hocher des épaules.

— Tu t'es mise dans un sacré pétrin, tu sais.

Je déglutis. Max ne me rassure pas du tout.

Je rassemble mes dernières forces, et désespérée, je lui dis :

— Mais ce n'est qu'un simple vibromasseur.

— Tu veux dire que cette télécommande actionne...

Il ne termine pas sa phrase.

J'approuve de la tête.

— Et où se trouve-t-on vibromasseur ?
me demande-t-il.

Je ne réponds pas. Je hausse les sourcils pour tenter de lui faire comprendre que le vibromasseur est placé sur mon intimité.

Max fait mine de ne pas comprendre.

— Alors, il est où ?

— Dans ma petite culotte !

Je baisse les yeux, honteuse.

— Je vois !

Son regard change. Ses yeux deviennent curieux et lubriques à la fois. Je comprends qu'il veut plus d'explications.

Je soupire et commence à lui expliquer.

— Arnaud et moi...

— Tu es donc toujours avec lui ?
L'homme pour qui tu m'as quitté ?

Je soupire avant de répondre.

— Je t'ai quitté pour Arnaud parce que tu m'as trompé.

— Bref, continue, me demande-t-il, pris en faute.

— Nous partons en Thaïlande. Nous avons plus de onze heures d'avion, je pensais que c'était un moyen agréable pour tuer le temps, tu comprends ?

— Oui, je comprends, me dit-il, l'œil pervers. Ton petit copain...

Maxime déglutit avant de reprendre.

— Ton petit copain peut-il corroborer ta version ?

— Malheureusement non, il n'est pas au courant. Je comptais lui faire la surprise en lui donnant la télécommande dans l'avion.

Max me fixe en silence.

— Je te jure que c'est la vérité ! Je n'ai pas de bombe sur moi, ni quoi que ce soit de dangereux ! Tu me connais

suffisamment pour savoir que je ne mens pas, lui dis-je, suppliante.

Il se gratte le menton en signe de réflexion.

— Ne bouge pas, je reviens.

Il en a de bonne, comment puis-je bouger. Je suis enfermé dans cette petite pièce et le chef douanier attend derrière la porte.

Je regarde mon ex-petit ami sortir.

De longues minutes s'écoulent. Plus le temps passe, et plus mon angoisse

augmente.

La porte s'ouvre à nouveau.

Je sursaute encore une fois.

Max pénètre dans le bureau. Il a l'air grave.

Ce n'est pas bon signe du tout. Je suis au bord de la crise de nerfs.

— J'ai parlé avec mes collègues, me dit-il à voix basse.

— Et ? demandé-je, anxieuse.

Sa bouche dessine une moue.

— Ils ont du mal à croire à ta version, m'annonce-t-il.

— Mais je te jure que c'est la vérité.

Mes yeux se remplissent à nouveau de larmes.

Il se gratte à nouveau le menton.

— Il y a bien une solution, finit-il par dire.

Je sèche mes larmes.

— Oui ! Dis-moi ! demandé-je,

attentive, la voix pleine d'espoir.

— Cela ne va pas te plaire, mais c'est toujours mieux que la garde à vue, m'annonce-t-il.

Je reste suspendue à ces lèvres.

Il hésite un moment, mais finalement, il finit par parler.

— Ils ont proposé de te fouiller avant d'appeler la brigade antiterroriste. En principe, tu peux exiger que la fouille corporelle soit faite par une femme, mais toutes nos collègues féminines ne travaillent pas aujourd'hui.

— Je suis d'accord pour la fouille corporelle. Bien entendu ! Si cela peut m'éviter les ennuis. Je pourrais ainsi prouver mon innocence.

— Tu es donc d'accord pour qu'Al, le chef des douaniers te fouille intimement. Il sera accompagné d'un collègue témoin afin de corroborer sa déclaration.

— Oui, je suis d'accord. Tant pis pour ma pudeur !

— Je resterai avec vous afin de surveiller le bon déroulement de la fouille.

— Je veux bien. Ta présence me rassurera.

Il pose une main apaisante sur mon épaule.

— Je vais chercher mes collègues, je reviens.

— Max ! Lui demandé-je. Peux-tu me dire si Arnaud va bien ? Est-ce qu'il ne s'inquiète pas trop ?

— Ne t'en fais pas ! Arnaud attend dans un bureau à côté. Si nous ne trouvons rien sur toi lors de la fouille, vous pourrez partir tous les deux en Thaïlande, comme prévu.

Max sort de la pièce et revient

quelques minutes plus tard,
accompagné de Jimmy, le douanier à la
peau ébène, et d'Al, le chef douanier.

— Messieurs, nous pouvons procéder à
la fouille corporelle, dit Max.

Mademoiselle Hopps a déclaré que la
télécommande trouvée dans son sac
actionnait un vibromasseur placé dans
sa petite culotte. Est-ce exact, Lisa ?

— Oui, c'est exact !

— Messieurs, vous pouvez commencer.
Lisa, si tu veux bien te mettre debout
et lever les bras afin que ses messieurs
commencent.

Les deux douaniers s'approchent de moi. Jimmy, le grand Black se dresse devant moi et Al derrière. Leur main tripoteuse glisse le long de mes vêtements. D'abord sur mes bras, mon dos, mon ventre, mes jambes. Les deux hommes prennent tous leurs temps et s'attardent sur mes fesses et ma poitrine.

Lorsque la main de Jimmy se pose sur mon sexe, il déclare :

- Je sens une protubérance dure au niveau de l'entrejambe de la suspecte !
- C'est mon vibromasseur, déclaré-je.
- Nous allons devoir approfondir nos

recherches, me dit Max. Es-tu d'accord pour qu'on te déshabille ?

— Puisqu'il faut en passer par là, je suis d'accord.

Jimmy ôte ma jupe et inspecte les moindres recoins de tissu, à la recherche de je ne sais quoi !

Je suis très mal à l'aise en collant et petite culotte.

— Rien à signaler sur la jupe, dit Jimmy.

Al enlève mon collant et l'examine

minutieusement.

— R. A. S ! dit-il.

Jimmy approche ses mains de mes hanches. Il pose délicatement ses doigts sur le tissu de ma petite culotte et la fait glisser le long de mes jambes.

Je suis très gênée. Je me sens tellement mal à l'aise. Instinctivement, je me raccroche au regard de Max qui a l'air d'apprécier ce qu'il voit.

Il m'adresse un clin d'œil pour me réconforter et redescend immédiatement les yeux sur mon minou à l'air.

Mon vibromasseur tombe par terre.

— Vous voyez que je ne vous avais pas menti, leur dis-je.

J'ai les joues rougies par la honte, mais je tente de rester digne.

— Effectivement, nous constatons qu'il s'agit bien d'un vibromasseur, dit Al. Mais nous devons finir la fouille avant de vous relâcher.

Je regarde Max pour qu'il intervienne.

Pour seule réponse, j'ai une petite

moue de sa bouche me signifiant « désolé, mais tu dois te plier à ce qu'on te demande ».

Jimmy enlève mon chemisier et Al mon soutien-gorge. Tous les deux examinent avec minutie chaque vêtement.

— Toujours rien à signaler, dit Jimmy.

— Pareil de mon côté, dit Al.

Je suis nue devant ses trois hommes. J'ai la très nette sensation qu'il se délecte de la situation. Leurs yeux caressent toutes les parties intimes de mon corps.

— Est-ce que je peux me rhabiller à présent ? Suis-je libre ?

— Pas tout à fait ! me dit Max. La fouille n'est pas terminée !

— Comment ça ? Je suis entièrement nue ! Je ne vois pas où je pourrais cacher quelque chose !

— En es-tu bien sûr ? me dit Max. Son œil frise. Je connais trop bien ce regard. Il l'avait quand il était excité.

Je crois comprendre où il veut en venir.

— Vous n'allez tout de même pas aller

me fouiller jusque-là ! dis-je, offusquée.

Je m'adresse aux deux douaniers.

— Avec tout le respect que je vous dois messieurs, je n'ai pas envie que vous mettiez les doigts dans mon intimité.

« Et ce, même si je vous trouve charmant aussi bien l'un que l'autre. »
pensé-je.

Je songe quelques secondes à Arnaud qui m'attend dans un bureau pas très

loin de moi.

— Et si c'était moi qui te fouillais intimement, dit Max.

Je réfléchis l'espace de quelques secondes. Je trouve l'idée excellente. J'ai été intime avec lui. Nous sommes tous les deux en terrain connu. Je serai ainsi certainement moins mal à l'aise.

— C'est d'accord !

Max s'approche de moi et pose une main sur mon épaule.

— Écarte les jambes ! me demande-t-il.

Ses doigts s'enfoncent délicatement dans mon vagin.

Immédiatement, un flot de désir que j'avais refoulé remonte à la surface. Une bouffée de chaleur me traverse. Je retiens un soupir de plaisir.

Max fouille dans mon intimité. Je mouille.

Il me regarde et sourit satisfait.

— Tu es trempée, me dit-il.

— Chut, lui dis-je, en observant la

réaction de Jimmy et d'Al.

Ils nous regardent avec envie et ne font aucun commentaire.

Lentement, les doigts de Max se mettent à aller et venir en moi. La fouille se transforme en masturbation.

Un plaisir divin envahit immédiatement mon corps. Je m'agrippe aux épaules de Max. Je ferme les yeux. J'oublie totalement tout le reste. Arnaud qui m'attend, Jimmy et Al qui nous regarde.

— Oh oui ! Touche-moi !

Son autre main vient caresser mon sein gauche. Mes tétons sont durcis par le désir.

Mon corps se crispe. Mon bassin se cambre. Mon appétit sexuel redouble de seconde en seconde.

La bouche sensuelle de Max vient à la rencontre de mes lèvres. Nos langues valsent, s'entremêlent, se caressent dans un long baiser passionné.

Subitement, je sens une pression sur mon sein droit. J'ouvre les yeux. C'est la main de Jimmy.

J'ai un mouvement de recul, mais Max me retient.

— Attends, Lisa ! Laisse-toi faire ! Je vais te faire goûter aux délices de la baise à plusieurs, me dit Max, d'une voix douce et pervers à la fois.

— Mais..., dis-je, en tentant de protester.

— Chut ! me répond-il en posant son index sur mes lèvres. Son regard envoûtant ne me laisse pas le choix. Je suis subjuguée. Je me laisse faire et ferme les yeux.

Les lèvres brûlantes de désir de Max déposent des baisers fougueux le long de ma nuque.

Je chavire totalement.

Al s'approche et caresse maladroitement mes fesses. Sa respiration est forte et saccadée. J'entends que le désir lui brûle les entrailles.

J'apprécie ses six mains qui m'effleurent et me masturbe. Je découvre une enivrante sensation !

« J'ai des attouchements avec trois hommes dont deux me sont totalement inconnus. Je n'arrive pas croire ce qui m'arrive. » pensé-je, dans un moment de lucidité.

— La vache ! dit fièrement Jimmy. Elle

a les bouts tous durs !

Tout en me fixant dans les yeux, il saisit l'un de mes tétons entre son pouce et son index, puis il le presse très fort.

La douleur se réverbère jusque dans ma colonne vertébrale.

Un sourire sadique se dessine sur ses lèvres.

Je me mords la lèvre inférieure et je gémis. Le pincement m'élançe le tétou, mais cette sensation désagréable se mélange avec les vibrations de plaisir qui inondent mon bas ventre.

Jimmy relâche la pression.

— J'ai une idée, me dit-il.

Il se dirige vers mon vibromasseur. Il laisse sa place à Al qui me possède aussitôt de ses doigts. Ses mains viriles se promènent sur moi.

— Que vais-je faire de toi ? me demande Al.

Je n'ose pas répondre. C'est Max qui s'en charge.

— Ce que tu voudras, mais fais-la jouir,

Al !

Jimmy revient vers nous mon vibromasseur et ma culotte blanche à la main.

— Pour la faire jouir, j'ai un bon moyen ! dit Jimmy, triomphant. On va essayer ce petit appareil à télécommande révolutionnaire.

Max me regarde, car il voit que j'ai du mal à me détendre avec ses deux collègues.

— Tu veux continuer ? me demande-t-il.

— Oui, je vais arriver à lâcher prise ! Il faut juste que je me décrispe.

— Tu en es bien certaine ?

— Oui, affirmé-je, sans sourciller.

Je ne veux pas que Max me lâche. Le désir que je ressens pour lui est si intense que je suis prête à faire tous les sacrifices pour le garder dans mes bras.

— Je vais t'aider à te détendre, me dit Max.

Il se penche sur mon sein gauche et mordille agréablement mon téton. Ses doigts s'agitent en moi de plus belle.

Al s'occupe de mon autre sein.

Je regarde ses deux têtes penchées sur ma poitrine.

C'est finalement très agréable.

Je caresse leurs cheveux et me donne entièrement à eux.

Avec peine, Jimmy enfle ma culotte le long de mes jambes et fixe le vibromasseur contre mon clitoris.

Max ralentit la cadence de sa masturbation pour faciliter la tâche à

Jimmy.

Le beau black actionne la télécommande. Mon vibromasseur se met en marche.

— C'est bien ça ! Ce n'était pas la télécommande d'une bombe, dit-il pour faire de l'humour.

Mais personne ne rit. Nous sommes tous les trois trop occupés à jouir.

L'intensité des vibrations est à son maximum. C'est bien trop fort pour être réellement agréable. J'ai l'impression que mon corps tout entier tremble.

Je n'ose pas le reprocher à Jimmy.

Max, qui me connaît par cœur, s'en aperçoit.

— Baisse l'intensité, Jimmy, tu vois bien que Lisa n'apprécie pas.

Je suis flattée que Max fasse autant attention à moi.

Jimmy appuie sur le bouton « moins ». Les vibrations s'atténuent et deviennent très vite agréables.

Mon corps se tortille de plaisir.

— La, c'est bien, Lisa ! m'encourage

Max, d'une voix grave. Tu mouilles. Ça m'excite !

La main d'Al glisse entre mes cuisses et passe sous ma culotte. Un doigt coquin vient se plaquer contre ceux de Max et s'enfonce lentement en moi.

Je suis très dilatée. Cette nouvelle sensation me déborde. Je pousse un long soupir d'extase.

Il entame ensemble quelques mouvements jouissifs.

Jimmy joue avec l'intensité de mon vibromasseur qui a du mal à rester en place, face à mon clitoris. Je le sens glisser malgré le maintien de ma petite culotte.

Sans prévenir, Al retire son doigt. Il l'approche de son visage pour le contempler.

Son doigt est luisant de mes sécrétions intimes.

— Tu mouilles énormément !

Il plonge son index au fond de sa bouche puis le suce.

« C'est terriblement excitant ! » pensé-je.

Mais ce geste me rappelle Arnaud. Il a

fait la même chose, il y a quelques jours de cela et les remords me torturent immédiatement.

Je repousse Max et Al gentiment.

— Non, je ne peux pas continuer. Mon petit ami...

Al me coupe la parole.

— Comment ça, ton petit ami ! Il n'en saura rien !

Il faut que je m'en aille avant de franchir le point de non-retour. C'est

maintenant ou jamais. Je suis déjà allé trop loin.

Je regarde Max, triste.

— Je suis vraiment désolé ! Tu sais à quel point je te trouve irrésistible. Mais Arnaud, je ne peux pas lui faire ça.

Je me penche pour récupérer mon collant posé sur le dossier de la chaise. J'ai la ferme intention de me rhabiller et de partir. Maintenant qu'ils savent que la télécommande appartient à mon vibromasseur, ils me laisseront y aller sans problème.

Mais le bras d'Al me retient.

— Pas si vite !

Je le regarde surprise.

— Tu n'as pas l'autorisation de partir.

— Mais tu as bien vu que je ne cache pas de bombe, ni d'arme, ni rien de dangereux.

— J'ai bien vu ! Mais ce n'était pas le deal avec Max.

— Comment ça, le deal avec Max !

J'entends la porte derrière moi qui se

ferme à double tour. Jimmy met la clef dans sa poche.

— Oui, nous avons fait un deal avec Max. Et nous comptons bien aller jusqu'au bout. De gré ou de force.

Je regarde Max en attendant une explication.

— Je t'ai vu tout à l'heure, par hasard dans les couloirs de l'aéroport. Tu étais avec ton « Arnaud ». Il prononce le prénom de mon petit ami avec mépris. Un sentiment de jalousie m'a immédiatement torturé. Je n'ai

toujours pas encaissé notre séparation.

— Mais c'était de ta faute ! me défendé-je. Tu m'as trompé !

— J'ai fait une erreur. J'ai tenté de me faire pardonner, mais tu n'as rien voulu savoir et tu es parti avec lui. J'ai donc décidé tout à l'heure en vous voyant de me venger. J'ai été cocu à cause d'Arnaud, à présent Arnaud sera triplement cocu grâce à moi et mes deux collègues complices.

— Comment as-tu pu organiser cela en si peu de temps ?

— La chance m'a aidé. Je n'ai pas eu besoin de ruser pour que tu te fasses arrêter et que j'intervienne. Peut-être

que le destin voulait nous réunir !

— Max ! Ne fais pas ça !

— Et pourquoi pas ? Tu as envie de moi autant que j'ai envie de toi !

Sur ce point-là, il n'a pas tort. Je ne sais quoi lui répondre.

Jimmy prend la parole.

— Vous avez fini vos petites explications. On peut passer aux choses sérieuses.

— Et si je ne veux pas ? dis-je en défiant les deux douaniers.

— Nous arrêterons ton petit ami ! C'est

marrant tout ce que l'on va pouvoir trouver d'illégal dans son sac.

— Mais enfin ! Arnaud est honnête !

— En es-tu sur ?

J'avoue que je ne connais pas le contenu du sac d'Arnaud.

— Tu vas devoir te donner à nous, ma belle.

— Me donner ? répété-je, avec surprise.

Un sourire sadique se dessine à nouveau aux creux des lèvres de

Jimmy.

— Te faire baiser quoi ! Comme une véritable salope !

Je regarde Max, totalement affolée.

Il hausse les épaules. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour me venger et t'avoir encore une fois à moi, même s'il faut te partager avec mes collègues !

— Mais tu es fou !

— Oui, fou de toi ! Je n'arrive pas à t'oublier.

Ces mots me bouleversent. Je n'ai pas oublié Max non plus, mais je considère que notre relation n'a plus aucun espoir. Nous étions trop différents. Notre passion nous consumait et nous détruisait de l'intérieur. Son infidélité n'a été qu'un prétexte pour que je m'en aille. Je ne voulais pas que l'on finisse par se détester.

Max s'approche de moi lentement, ses yeux plantés dans les miens.

— Mais mon avion, lui dis-je dans un dernier sursaut pour tenter de le repousser.

— Si tu sais t’y prendre, nous éjaculerons suffisamment rapidement et tu pourras décoller à temps ! dit Al, très vulgairement.

— Ne t’inquiète pas pour ton avion. Un retard de deux heures est prévu, me dit Max, tendrement.

Mes pensées vont en direction d’Arnaud, qui ignore tout de ce qui se trame ici. Me pardonnera-t-il ? Me le pardonnerai-je ?

Max est à présent tout près. Je peux sentir la chaleur de sa peau contre ma peau nue. Comme tout à l’heure, il se penche sur moi pour m’embrasser. Je ne peux pas lui résister.

Il approche ses lèvres des miennes. Il dépose un baiser furtif sur ma bouche.

Je lui rends son baiser. Sa langue fouille ma bouche, passionnément. Je m'abandonne à nouveau à lui. L'une de ses mains parcourt mes fesses et fait glisser ma petite culotte le long de mes jambes. Mon vibromasseur tombe par terre.

Je tressaille lorsque je sens ses doigts sur ma peau nue.

Il plaque son pubis contre le mien. Je sens une bosse bien dure appuyée contre mon ventre.

Puis, tout s'arrête. Il relâche son étreinte. Ses lèvres se décollent des

miennes, sa langue sort de ma bouche.

Est-il revenu à la raison ?

Il se dirige en direction du bureau, puis sans aucune considération pour mes affaires, il envoie tout promener d'un revers du bras.

Mon maquillage, mes papiers, mes vêtements jonchent le sol.

— Allonge-toi ! ordonne-t-il, en tapotant du plat de la main sur le bureau.

Je prends place sur le plateau métallique. Un frisson me parcourt le

dos, lorsque ma peau touche l'acier froid.

— Al va s'occuper de toi en premier, me dit-il.

Je le regarde suppliante. Je ne veux pas qu'il s'éloigne.

— Je suis là ! Tout prêt !

Il caresse ma joue tendrement.

Max a toujours su lire dans mes pensées. C'était un des points forts de notre couple. Nous nous comprenions

sans nous parler.

Al agrippe mes hanches fermement.

— Écarte tes cuisses ! me dit-il.

J'obéis sans broncher.

Al se place entre mes jambes.

Il frotte sa queue entre mes lèvres intimes pendant quelques secondes, puis d'un coup de reins s'enfonce en moi.

Max me regarde et caresse lentement ma joue. Malgré moi, cela m'excite. J'aimerais haïr Max, lui en vouloir pour le piège qu'il m'a tendu. Mais il n'en

est rien.

La vérité c'est que j'apprécie le coït peu ordinaire que Max m'offre.

D'ailleurs, les trois hommes ici présents peuvent le vérifier, car les aller et venus de la queue d'Al au creux de mon ventre sont accompagnés par un bruit de mouille qui ne laisse aucune équivoque sur mon ressenti.

Tout en continuant de me pilonner, Al approche ses lèvres de mon sein droit. Il suçote mon téton. Mes doigts passent dans ses cheveux, puis sur son dos.

Domage qu'il soit encore tout habillé. Malgré sa chemise je peux sentir ses

muscles saillants.

Il mord violemment mon sein. La douleur exacerbe mon plaisir.

Il continue de me prendre comme une chienne, et j'adore ça.

J'ai beaucoup de mal à respirer.

Il accélère le mouvement encore et encore.

Je ferme les yeux. Plus rien n'existe autour, seul le plaisir compte. Une déferlante de bien-être inonde mon corps, puis envahit la totalité de mes terminaisons nerveuses.

Je me cambre, puis j'entrouvre la bouche. Je sens la main de Max caresser inlassablement ma joue.

Aucun son ne sort, mais je suis bel et bien en train de jouir avec cet homme dont j'ignorais l'existence, il y a moins d'une heure.

Mon amant improvisé redouble d'effort, et pousse un râle rauque. Je comprends qu'il éjacule en moi lorsque ses yeux se révulsent.

Nous restons tous deux immobiles, tentant de reprendre nos respirations et nos esprits.

— À toi, Max, dit-il en se retirant de mon ventre.

— Non, vas-y Jimmy, répond mon ex.

Le grand Black s'avance timidement vers moi. Il dégrafe son pantalon, puis en sort un sexe monstrueux. Il n'est pas très long, mais en revanche, il est vraiment très large. Je n'en avais jamais vu une aussi grosse. Il place son sexe à quelques centimètres de mon visage. Je comprends immédiatement ce qu'il attend de moi.

J'entrouvre les lèvres, puis je tente de faire entrer cet obélisque dans ma bouche. Je m'ouvre au maximum. J'ai l'impression que la commissure de mes lèvres va céder. Je me contente de suçoter son gland faute de pouvoir mieux faire.

Jimmy saisit son sexe, puis se branle

dans ma bouche. J'ai l'impression que son pénis a encore grandi.

Mon esprit divague. Ma gourmandise s'éveille. Je me dis que ce serait fantastique d'avoir un tel pieu en moi. Je le repousse doucement.

— Fais-moi l'amour, lui demandé-je, doucement.

J'attrape la main de Max, nos doigts s'enlacent. Je ressens comme à l'époque où nous étions ensemble, cette force, cette puissance, cet amour qui nous soudera toujours l'un à l'autre, coûte que coûte.

Un sourire se dessine sur le visage de Jimmy. Il se dirige vers le bas de mon corps. J'ai toujours ma position impudique, avec les jambes largement écartées.

Je sens le bout de la queue de mon nouvel amant prendre possession de ma minette.

Je me sens écartée, comme jamais je ne l'ai été, et il n'a placé que son gland en moi.

Jimmy pousse sur ses reins. Il gagne du terrain. Plus il me pénètre, plus je perds ma retenue.

Je suis en sueur alors qu'il n'a même pas encore commencé à me pilonner.

Il pousse un peu plus. Ma petite chatte a vraiment beaucoup de mal à tout avaler.

Lorsqu'il commence à s'agiter en moi, c'est comme si le bureau s'écroulait sous mes fesses.

Un tremblement de terre, un tsunami et un ouragan réunis ne me feraient pas autant d'effet.

Je couine, je beugle, je pleure, tout ça à la fois.

— Oh, oui putain, défonce-moi bien, crié-je à cet homme.

— Heureusement que les murs sont insonorisés, plaisante Al.

Je m'agite, je sue, c'est trop bon !

J'aligne les orgasmes les uns après les autres. Mon partenaire semble inépuisable.

— Attends, arrête ! dit Max à Jimmy qui se retire.

— Relève-toi, m'ordonne Max.

J'obtempère, mais mes jambes ne peuvent plus me porter. Heureusement que Jimmy me retient. Il me faut quelques minutes pour retrouver l'usage de mes jambes.

— Jimmy, allonge-toi sur le bureau, demande Max à son collègue.

Puis, s'adressant à moi.

— Tu vas le chevaucher, pour que je puisse t'enculer.

— Non, tu sais que je n'aime...

— Chut ! Ne t'inquiète pas ! J'ai amélioré ma technique depuis que nous ne sommes plus ensemble. Tu vas voir. Tu vas adorer.

— Très bien, je te fais confiance, lui dis-je.

De toute façon, je ne peux pas lui résister et je suis prête à tout pour lui faire plaisir.

Je baisse les yeux, puis je grimpe sur le bureau. Je chevauche le sexe tendu de Jimmy. Vu d'ici, il paraît encore plus énorme. Mon vagin dilaté accepte de nouveau ce monstre.

Max crache dans sa main, puis lubrifie mon petit trou. Il se colle ensuite contre mes fesses. Le bout de son sexe appuie sur ma rosette.

— Tu es prête ? me demande-t-il.

— Non !

Il force. Mes sphincters luttent, puis finissent par céder.

— Aiiieeee !

Jimmy bouge lentement en moi.

Max me parle doucement, sereinement, tout en me caressant le dos.

— Détends-toi, Lisa.

Je lâche prise.

Max en profite pour me pénétrer profondément, là où personne n'était encore jamais allé. J'ai toujours refusé cette pratique que je pensais douloureuse. Je me trompais.

Les deux hommes se mettent à bouger en moi. Tout d'abord avec des mouvements totalement désordonnés, puis petit à petit, avec la même fréquence.

À chaque double pénétration, une onde de plaisir me submerge.

Al me contemple de loin, pendant quelques secondes, puis il s'avance. Il présente son sexe à nouveau dur, pile en face de mes lèvres.

Sans réfléchir, je le prends en bouche.

Instinctivement, j'aspire son sexe à chaque nouveau va-et-vient de Jimmy et de Max.

Je ressens des choses que je n'avais jamais ressenties auparavant.

Mes amants accélèrent la cadence.

Même Al se met à faire des allers-retours dans ma bouche. Je ne suis plus qu'une poupée gonflable faite pour le plaisir de ces messieurs, et le pire c'est que j'aime ça.

Soudain, la totalité de mes membres se met à trembler. Je m'écroule sur Jimmy. Par chance, cela ne l'empêche pas de me donner de violents coups de

queue.

Un orgasme dévastateur me terrasse.

Je tremble, je crie, je pleure de joie.

Le reste est assez flou au sein de mon esprit. Tout ce que je peux dire, c'est que mes trois amants ont bel et bien éjaculé en moi. J'aime penser qu'ils l'ont fait en même temps.

Le sperme d'Al est présent non seulement dans ma bouche, mais aussi sur mon menton, et ma joue.

— Avale, m'ordonne-t-il.

Après un bref moment d'hésitation, je

me dis que je ne suis plus à ça prêt.

Je déglutis bruyamment, pour prouver que j'ai bel et bien avalé sa semence.

Max retire son sexe de mon derrière. Une douleur vive me submerge. Je ferme les yeux, puis je retiens ma respiration, mais je ne me plains pas.

J'aimerais me relever, mais j'en suis totalement incapable. Mes muscles refusent de fonctionner.

Al et Max, viennent à mon secours, et me porte jusqu'à la chaise.

Je cherche la position idéale pour éviter la douleur qui m'enflamme l'anus :

— Je ne peux plus m'asseoir ! dis-je, en souriant.

— C'est vrai que j'y suis allé un peu fort, me dit Max.

Il me caresse tendrement la joue. Je craque.

Une fois installée sur mon siège, je ne bouge plus. Jimmy se relève à son tour.

Nous sommes tous totalement épuisés.

Max sort de la pièce, puis il revient, quelques secondes après, avec des serviettes, et un café qu'il me tend.

Je m'essuie le visage. Je constate que j'ai sué comme jamais. Je passe la

serviette éponge sur mon corps.

— Merci pour le café ! J'en avais bien besoin.

Je sirote la boisson chaude.

— Tu veux que l'on aille chercher ton copain, me demande Max.

Je le regarde, totalement affolée. Je suis nue, il ne comprendrait pas.

Les trois hommes éclatent de rire.

— Ne t'affole pas comme ça, me dit-il.
Je plaisante.

Je soupire à moitié rassurée. Mais je viens de prendre conscience que je suis très mal à l'aise. Je viens de tromper mon petit ami avec mon ex et deux de ses collègues. Le piège que Max m'a tendu n'est qu'une faible excuse. Il ne m'en a pas fallu beaucoup pour retomber dans ses bras et m'offrir à ses collègues.

— Puis je remettre mes vêtements ?

Al, assis sur le bureau, opine du chef

pour me donner son accord.

À regret, je me rhabille.

Je n'ai pas envie de quitter Max.

Je vérifie que ma tenue est correcte. Je réunis toutes mes affaires éparpillées sur le sol que je fourre dans mon sac à main.

— Est-ce que je peux partir ? demandé-je, à contrecœur.

— Si tu en as envie, tu peux partir, me dit Max.

— Je n'en ai pas envie, mais je le dois !

J'embrasse tendrement Max.

Jimmy et Al me font un petit signe de la main pour me saluer.

Je marche en direction de la porte.

— Lisa ! m'interpelle Max.

— Oui, dis-je, en me retournant.

— Quand reviens-tu ?

— Dans 10 jours !

— Je serai là ! Si tu as envie de me revoir, fais en sorte de faire sonner le détecteur à métaux. Je comprendrais.

— J'y penserai !

Je lui adresse un dernier clin d'œil

avant de sortir de la pièce, le cœur
lourd, pour rejoindre Arnaud.



Baisée par les
amis de mon père

EMY O'RIAN

BAISÉE PAR LES AMIS DE MON PÈRE

La moue boudeuse et renfrognée sous ma chevelure flamboyante, je rumine.

« Je dois accompagner mes parents sur la plage. C'est un comble ! J'ai dix-huit ans depuis plus de trois mois, et je dois les suivre comme une enfant. »

Je tente une dernière fois de discuter

les ordres de mon père, mais en vain.

— Écoute-moi bien, Johanna ! me dit-il, sévèrement. Tant que tu habiteras chez nous, tu devras suivre nos règles !

— Bien papa, dis-je, résignée.

Je sens ma gorge se serrer. J'ai envie de pleurer, mais je me retiens.

« Je suis en vacances, je suis majeure, et mon père me traite encore comme une petite fille. Impossible de me faire des amis ! Pas étonnant que je sois encore vierge ! »

Mon père me regarde tendrement et m'adresse un large sourire en signe d'apaisement.

Je réponds par un sourire forcé.

« Je ne peux même pas rentrer en rébellion contre sa dictature, c'est lui qui va payer mes études de médecine. »

— Es-tu prête, ma chérie ? me demande ma mère.

— Non ! Je vais vite enfiler mon maillot de bain et j'arrive.

— Dépêche-toi, nous t'attendons, me dit mon père.

— Partez avec les Dutervilles et les Bournais, si vous voulez. Je vous rejoins immédiatement sur la plage.

— Très bien, me dit ma mère. À tout de suite !

Elle prend mon père par la main, et le tire vers le chemin qui les mène à la plage.

Je regarde mes parents et leurs deux couples d'amis s'éloigner. Je leur adresse un signe de politesse et souffle un peu.

— Enfin un moment de liberté !
m'exclamé-je.

L'idée de passer quinze jours en compagnie de mes parents, de Jean et Brigitte Dutervilles, et de Paul et Ingrid Bournais, ne m'enchanté pas du tout. Malgré que je m'entende à merveille avec Paul Bournais, car il me défend à chaque fois que mon père est trop rude avec moi, je préférerais passer mes vacances avec des gens de mon âge.

Je soupire et je monte dans le bungalow que nous partageons tous les sept à l'occasion des vacances.

Je rentre dans la petite salle de bain où

j'avais laissé mon maillot de bain et commence à me changer.

Je pends au portemanteau mon short et mon T-shirt et aperçois le caleçon de bain de Paul Bournais, accroché à la poignée de porte.

— Il était très sexy, hier dans ce caleçon, pensé-je. Surtout, lors de la partie de volley ! Je comprends que ma mère et Brigitte Dutervilles lorgnent souvent ses fesses bien galbées.

L'amitié de mes parents avec les Dutervilles et les Bournais remontent bien avant ma naissance. Je crois qu'ils

se sont tous connus sur les bancs du lycée.

J'ai grandi entouré de mes parents, des Dutervilles et des Bournais. Les week-ends et les vacances étaient et sont toujours synonymes de retrouvailles entre les six amis.

Si seulement, les Dutervilles ou les Bournais avaient eu des enfants. Malheureusement, non !

Parfois, mes parents et leurs amis préféraient rester entre adultes et je passais certains week-ends chez mes grands-parents.

C'est à l'adolescence que j'ai commencé à les soupçonner de faire de

l'échangisme. Mais, ils sont tous très discrets et je n'ai jamais réussi à trouver des preuves tangibles de ma suspicion.

D'ailleurs, l'idée que mes parents puissent s'envoyer en l'air me dégoûte. Alors qu'ils partouzent ! Cette pensée est purement et simplement insoutenable pour moi.

Une nausée me tortille l'estomac.

— Beurk ! dis-je à voix haute.

Je me regarde dans la glace au-dessus du lavabo. Je grimace.

Je tente de penser à autre chose en allumant la mini radio à piles posées sur l'étagère. Une musique des années 80 sort du haut-parleur. Je ne connais pas le titre.

— Entourée de quarantenaires, la radio ne pouvait pas être réglée sur une station de musique pour jeune ! dis-je en souriant.

Je me penche vers l'appareil et cherche une chanson que j'aime bien.

— Ça y est, j'ai trouvé !

Je me trémousse un peu sur la musique que je viens de sélectionner, tout en quittant mon soutien-gorge et ma culotte.

Je chantonne.

J'attrape la crème solaire et applique le mélange grassex sur tout mon corps. D'abord, mes seins, mes bras, mes épaules, mon ventre, puis, je me baisse en avant, dos à la porte et étale lentement l'huile le long de mes jambes.

Je sens le frais dans mon dos. Je tourne la tête et je me redresse d'un bond.

Paul Bournais me regarde. Il est un peu gêné, mais ses yeux continuent de me

mater.

— Excuse-moi, j'ai frappé à la porte, mais, avec la musique, tu ne m'as pas entendu.

Je cache mes seins et ma chatte tant bien que mal. J'ai envie de lui dire qu'il n'aurait pas dû ouvrir, mais rien ne sort de ma bouche.

Les yeux coquins de Paul caressent tout mon corps.

Je trouve cette situation très embarrassante, mais également très agréable. C'est la première fois qu'un homme pose ses yeux sur mon corps

nu.

Paul reprend.

— J'ai besoin de mon caleçon de bain juste là, me dit-il en me montrant la poignée de porte. J'ai déchiré celui que je portais en arrivant à la plage. Le tissu s'est accroché au jet ski. Bref, regarde ! Je ne peux pas décemment rester comme ça !

Il me montre la déchirure et l'entrebâille.

J'aperçois une partie de son intimité. Je baisse les yeux, je suis toute rouge.

« D'après ce que j'ai pu voir, il est bien monté » pensé-je, en retenant un sourire coquin. « Il me semble avoir remarqué un début d'érection ! »

— J'attrape mon caleçon et je te laisse tranquille, me dit Paul, complètement à l'aise face à cette situation inattendue.

Il tend le bras vers la poignée de porte et décroche le caleçon. Il se dirige vers sa chambre, puis fait demi-tour vers moi.

— Ah, au fait, si tu as besoin que je te

— passe de la crème dans le dos, n'hésite pas ! me dit-il, en m'adressant un clin d'œil.

— Merci, dis-je en souriant, mes mains toujours collées à mon sexe et à mes seins.

Je suis complètement stupéfaite, et en même temps sous le charme de Paul. Je ne l'avais jamais vu sous cet angle. Je viens de m'apercevoir qu'il peut être très séduisant, même pour une jeune fille comme moi.

— Ah, autre chose, me dit-il. Tu es splendide.

Paul referme la porte derrière lui avant même que je puisse répondre quoi que ce soit. Je reste seule, dans cette petite salle de bains. Je reste complètement interdite quelques minutes.

Je découvre une nouvelle sensation. Quelque chose au fond de moi est flatté et ça me rend heureuse.

J'enfile mon maillot de bain, puis, par-dessus, mon short et mon T-shirt, éteins la musique et sors de la salle de bain.

Paul n'est plus là.

J'attrape à la hâte une serviette, mes tongs et je file à la plage.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai besoin de rejoindre Paul rapidement.

Je descends la rue qui me sépare de la plage. Une plage de sable fin et clair, avec une mer turquoise.

« Cet endroit ressemble au paradis ! me dis-je, en apercevant Paul sortir de l'eau. »

Je m'approche de ma mère, de Brigitte et d'Ingrid qui me propose d'aller me baigner. Je refuse poliment et m'installe à côté de leurs serviettes. J'enlève mon short et mon T-shirt et m'allonge sur le ventre.

Paul arrive vers moi. Des perles d'eau coulent le long de son corps musclé et bronzé.

Il s'allonge à côté de moi et me dit :

— Toujours pas d'accord pour que je te passe de la crème dans le dos ?

Je lui trouve un sourire ravageur.

« Durant toutes ses années, comment ai-je pu ne pas remarquer que Paul avait un charme fou ? » me demandé-je.

— Je n'ai jamais dit que je n'étais pas d'accord ! dis-je en tremblant, émue par des idées coquines me mettant en scène avec lui.

Il s'approche de moi et fouille dans le sac de sa femme pour en sortir son huile solaire.

— Sage décision, me dit-il. Je ne voudrais pas qu'un vilain coup de soleil vienne abîmer ton si joli corps.

— Excuse-moi pour tout à l'heure, j'aurai dû fermer à clef ! dis-je, maladroitement.

— Ne t'excuse surtout pas, me répond-

il.

Il commence à étaler lentement la crème sur mon dos et reprend :

— Ma queue est encore en érection, rien qu'à l'idée !

Paul intensifie ses mouvements sur mon dos. Ils deviennent plus sensuels.

Je ressens un profond désir s'immiscer entre mes cuisses.

Je tourne la tête et le regarde sans parler.

— Mes propos viennent de te choquer, c'est ça ? me demande-t-il, ennuyé.

— Non, pas du tout, bien au contraire ! dis-je, rouge de honte.

Ma mère, Brigitte et Ingrid reviennent de leur baignade et nous stoppent dans notre conversation.

Le désir que j'éprouve pour Paul devient une torture. J'ai envie de lui, mais je ne peux pas lui dire. Je ne sais même pas si c'est bien de lui avouer.

Il enlève ses mains de mon dos et s'éloigne de moi pour retourner sur sa serviette. Je ressens un manque terrible.

Je me raisonne et tente de penser à autre chose.

Je me mêle quelques minutes à la conversation des femmes pour apaiser mes frustrations.

Une fois le calme revenu en moi, je sors ma liseuse électronique, et me plonge dans un roman policier.

Je ne relève pas la tête. Je ne dois surtout pas regarder Paul. Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais c'est trop dur.

Je l'entends parler avec mon père. Sa voix me trouble.

Je fais le vide dans ma tête et tente de me concentrer sur mon roman.

Au bout de quelques pages, Paul

s'approche de moi.

Je fais celle qui ne le remarque pas, mais mon cœur se met à battre plus fort et mon entrejambe se gonfle de désir.

— Tu viens te baigner ? me demande-t-il.

— Non, peut-être tout à l'heure ! dis-je, sans relever la tête.

— Tu as tort. Elle est très bonne, me dit Ingrid, sa femme.

— Je ne te le fais pas dire, Ingrid. Elle est vraiment très bonne, me dit-il en s'accroupissant vers moi.

Je relève la tête et le regarde droit dans les yeux. À ce moment précis, je comprends bien qu'il ne parle pas de la chaleur de l'eau de baignade, mais de moi.

Son allusion coquine me rend toute chose. J'ai beaucoup de mal à garder une bonne ligne de conduite. Si je m'écoutais, je m'abandonnerais à Paul, tout de suite. Mais je sais très bien que ce n'est pas raisonnable. Et puis, il y a mon père.

Dans un élan joyeux, tout le monde décide de se jeter à l'eau à nouveau, me laissant seul avec Paul.

Il se relève.

— Allez ! Viens, me dit-il, en me tendant la main.

Je relève la tête et aperçois une belle bosse dans son caleçon. Je pose mes yeux dessus.

— Tu vois l'effet que tu me fais, me dit Paul. Viens te baigner avec moi, j'ai besoin d'un peu d'eau fraîche pour apaiser mon érection.

— Non, je ne veux pas aller me baigner, lui dis-je, en m'asseyant.

— Ah, je comprends !

Il pose un regard insistant sur ma poitrine et sourit.

Je baisse la tête et je constate que mes tétons sont dressés et durcis par le désir. Ils forment une bosse monumentale sur le tissu de mon maillot de bain.

Paul a l'air satisfait et me dit :

— Remets-toi vite sur le ventre ! Ton père revient. J'imagine que tu ne veux pas qu'il voie tes jolis tétons tout durs. Je file me baigner, car il ne comprendrait pas mon érection devant sa fille.

Je me remets vite sur le ventre pour cacher mes seins à mon père.

Il s'allonge à quelques serviettes de moi.

Il n'a rien vu. Ouf ! J'aurai eu droit à un interrogatoire en règle.

Paul revient et s'installe à côté de mon père.

— La fraîcheur de l'eau m'a fait le plus grand bien, dit-il. Vivifiant !

Il me jette un petit clin d'œil coquin et rapide puis entame une discussion

mortelle sur la bourse et les investissements futurs, avec mon paternel.

Je me replonge dans mon roman tentant de chasser les idées coquines qui me hantent.

Au bout d'une bonne heure, je décide enfin d'aller me baigner.

Paul et mon père discutent toujours. Jean s'est mêlé à leur conversation.

Ma mère, Brigitte et Ingrid sont parties depuis quelques minutes. Elles ont décidé de faire les boutiques pour le reste de l'après-midi. Elles ne reviendront que ce soir après un bon restaurant entre filles.

J'ai préféré ne pas partir avec elle pour rester le plus possible près de Paul.

Je me lève et cours dans l'eau. J'avance doucement, car la fraîcheur me surprend. J'ai de l'eau jusqu'au genou. Je me retourne et je regarde la plage à la recherche de Paul. Il ne discute plus avec Jean et mon père. J'ai l'estomac qui se noue croyant qu'il est parti. Je scrute la plage paniquée. Je le trouve enfin.

Il est presque en face de moi, au bord de l'eau. Il me regarde et me sourit.

Je lui rends son sourire et décide de sortir le grand jeu. J'ai une envie folle de l'exciter.

Je jette un coup d'œil vers mon père et je constate qu'il ne me surveille pas du tout.

Je coince la culotte de maillot de bain entre mes fesses pour en faire un string.

Le tissu qui disparaît dans ma croupe met Paul en transe. Il se mordille la lèvre inférieure.

Je m'approche plus près de lui, mais reste tout de même à une distance raisonnable pour ne pas affoler mon père.

Paul admire la partie charnue de mon postérieur qui bouge délicatement à chaque pas. Mes fesses fermes

l'excitant. Je le vois dans ces yeux.

Paul me fait signe de m'approcher.

— Je ne suis pas près d'oublier ton joli petit cul ! me dit-il. Sa voix a changé. Il me paraît surexcité.

Je jette un nouveau coup d'œil à mon père. Rien à signaler.

J'entre à nouveau dans l'eau bleue. Je plonge et je nage un peu. Paul fixe l'onde dans l'espoir d'apercevoir à nouveau mes petites fesses.

Je m'approche à nouveau de lui.

Son érection est loin de s'arranger. On

distingue une belle bosse. Je vais à sa rencontre pour le prévenir. Plus je m'approche et plus ses yeux sont exorbités d'envie.

— Tes tétons, me dit-il. Ils sont si...

Je baisse la tête et m'aperçois que mon haut de maillot de bain mouillé devient transparent.

Je m'amuse de voir l'état dans lequel je mets Paul. Ses yeux sont exorbités, et sa langue passe sans arrêt sur ses lèvres pour les réhumidifier.

À présent, je m'éloigne de lui avec ma façon si particulière de tortiller mon

fessier. À ce moment précis, j'espère que Paul n'en peut plus.

Je me retourne. Il n'est plus là.

Vexée, je sors de l'eau et retourne vers mon père.

— Vous n'êtes plus que tous les deux, dis-je, d'un air détaché.

— Oui, me dit Jean. Paul est parti en courant aux toilettes. Une envie pressante, je présume.

Je souris et me rallonge sur le ventre pour me replonger dans ma lecture, mais c'est mission impossible.

« Comment puis-je me concentrer, alors que je pense que Paul est parti se masturber à cause de moi ? »

Mon entrejambe se remplit à nouveau de désir. Mon clitoris est en plein émoi.

Mon père me sort tout à coup de ma rêverie.

— Comment est l'eau, ma chérie ? Tu ne retournes pas te baigner ?

— L'eau est très bonne, mais non, pas tout de suite. Il faut que j'aille aux toilettes. Peux-tu me donner les clefs du bungalow ?

— Tu peux aller aux toilettes publiques, juste en face, non ? me dit mon père.

Je trouve rapidement une excuse, car je dois absolument retourner au bungalow. Je pense que Paul se masturbe là-bas.

— J'ai un peu mal aux ventres, je serais plus à l'aise dans le bungalow.

— C'est sans doute les fruits de mer du repas de midi, me dit mon père, compatissant. Prends-les ! Elles sont dans mon sac à dos.

Je me lève d'un bond et saisit le trousseau dans le sac. Je pars rapidement en direction du bungalow.

Je connais Paul depuis toujours. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais éprouvé d'envie sexuelle à son égard. C'est vrai que Paul est plutôt canon, mais notre différence d'âge a toujours été une barrière, et c'est l'ami de mes parents.

Depuis tout à l'heure, tout à changer. Je ne me l'explique pas. Je me sens pousser des ailes de désirs pour Paul. J'ai envie de m'offrir à lui, moi et ma virginité. C'est une pulsion incontrôlable.

Je cours presque pour rejoindre le

bungalow.

Arrivée devant la porte, je tourne la clef dans la serrure. Je me retourne afin de vérifier si personne ne m'a suivi. Je n'ai pas envie que mon père ou Jean me trouve dans les bras de Paul.

J'entre ensuite d'un pas décidé. Je me dirige directement dans la chambre des Bournais. Je pense trouver Paul allongé sur son lit, agitant son sexe en érection entre ses mains viriles. J'ouvre la porte. Personne.

Déçue, une larme de frustration coule le long de ma joue.

« Je me suis fait des idées, » pensé-je. « Qu'est-ce que je peux être bête ! Croire

que Paul s'intéresse à moi ! Je me suis fait du cinéma, comme dirait ma mère !
»

Je soupire.

Je m'apprête à repartir, mais la curiosité me pousse à fouiller dans les tiroirs. Je ne sais pas ce que je cherche. Rien de précis. J'ai juste envie de rentrer dans l'intimité de Paul en fouillant ses affaires personnelles.

J'ouvre le premier tiroir et je trouve de la lingerie féminine appartenant certainement à Ingrid. Des préservatifs, quelques nuisettes sexy, et un vibromasseur. En dessous de sa pile de culottes, quelques polaroids.

Je regarde de plus près les photos et m'exclame :

— Bordel, c'est mon père qui baise Ingrid..., et dans cette chambre.

Je reprends mes esprits et je regarde l'autre photo. On y voit Jean, Ingrid et ma mère allongés sur ce lit, nus, en train de se caresser mutuellement. Sur la dernière photo, ma mère a la bouche pleine. Je ne sais pas à qui appartient la queue qu'elle gobe et je me rends compte que je ne préfère pas le savoir.

Je repose les photos à leur place. Je

suis un peu choquée d'avoir vu mes parents sous cet angle, mais je m'y attendais. Je suis finalement contente d'avoir eu la preuve sur leur pratique d'échangiste.

J'ouvre le deuxième tiroir. C'est sans aucun doute celui de Paul. Caleçons, slips, rien que des affaires de mecs. Je fouille délicatement pour tenter de trouver d'autres photos. À vrai dire, j'ai envie de voir Paul nu. Ça me permettrait de fantasmer sur lui.

Je glisse ma main sous les piles de vêtements et sens quelque chose qui pourrait ressembler à un petit tas de photos. Je l'attrape et le sort du tiroir. Je regarde le premier polaroid.

Il est très sombre.

Je m'approche de la fenêtre pour mieux distinguer.

— Merde, c'est moi, à poil, en train de dormir ! m'exclamé-je.

Je regarde les autres photos. Elles ont toutes été prises au même moment et ici. Je suis nue dans mon lit, sans drap sur moi, je dors.

— Paul m'a photographié hier soir, me dis-je, puisque nous n'avons passé qu'une nuit dans ce bungalow !

Je suis éberluée. Je ne sais pas si je dois être ravie ou si je dois être outrée.

Tout bien réfléchi, c'est plutôt flatteur.

Mon désir pour Paul s'amplifie. Je ferme les yeux et l'imagine au creux de moi. Je mouille, mon bouton du plaisir s'enflamme.

J'ouvre les yeux et ressens un manque profond lorsque je reviens à la réalité.

Je repose correctement les photos.

Soudain, une voix grave me fait sursauter. C'est Paul.

— Tu es belle sur ces photos, n'est-ce

pas ?

Je me retourne et lui sourit. La surprise décuple mes envies.

— Merci ! Mais pourquoi as-tu pris ces photos ?

— Tu ne devines pas ? Parce que tu es bonne, et que j'ai envie de toi.

— Mais tu aurais pu te faire surprendre !

— Pas du tout, les autres étaient bien trop occupés à baiser tous ensemble lorsque je me suis introduit dans ta chambre. J'ai même eu le temps de me

branler. Je t'ai d'ailleurs laissé un petit cadeau sur tes draps.

— C'était donc toi cette tache ! Je me suis demandé ce que cela pouvait bien être ce matin au réveil ! dis-je, un peu nigaude.

— C'était mon sperme, ma puce !

— Ah non, ne m'appelle pas comme ça ! Je ne suis plus une enfant !

— Je le sais très bien, c'est d'ailleurs parce que tu es devenu une splendide jeune femme que j'ai tant envie de toi.

Paul ferme la porte de la chambre derrière lui et fond sur moi comme un aigle sur sa proie.

Ses bras m'enlacent. Je me sens toute petite et frêle dans ses bras virils.

Une douce chaleur m'envahit. Je tends mes lèvres vers les siennes et nous entamons un baiser des plus érotiques. Nos langues s'entremêlent, nos salives s'échangent.

Ma tête tourne. Mes joues s'embrasent. Mon cœur s'emballe. Mon clitoris s'affole.

Les mains baladeuses de Paul se posent sur mes fesses qu'il caresse avec envie.

L'émotion est de plus en plus intense. Le désir est palpable.

Mon corps s'enivre.

Soudain, un bruit dans le bungalow, suivi d'une voix, nous stoppe dans notre étreinte.

— Johanna, tu es là, ma chérie ! Je viens voir si tu vas bien. Si ton mal de ventre va mieux !

Paul pose son index sur mes lèvres pour m'indiquer de me taire. Il sort de la chambre en prenant soin de refermer la porte derrière lui.

Je l'entends parler à mon père.

— Je l'ai croisé, il y a quelques minutes. Elle m'a dit qu'elle voulait s'acheter

une glace et qu'elle nous rejoindra sur la plage juste après.

— OK, très bien. Je suis rassuré. Elle ne doit plus avoir mal au ventre. On retourne sur la plage, Paul ?

— Euh..., oui, euh... dit-il, hésitant.

J'entends la porte du bungalow se refermer. Plus de bruit. Silence total.

Paul ne me rejoint pas. Il a dû partir avec mon père.

Je suis déçue, mais je sais que Paul n'a pas eu le choix.

En pleine frustration, j'attrape son T-shirt accroché au portemanteau. Je

respire son odeur en fermant les yeux. L'espace de quelques secondes, je revis notre brève, mais intense étreinte. Le désir est trop fort.

Je regarde le lit de Paul et m'allonge dessus. Je sers le T-shirt contre moi et le plaque contre mon nez.

Je passe la main dans ma culotte de maillot de bain et me caresse sans retenue.

Emportée par le plaisir, j'enlève ma culotte et me retrouve cul nu, sur le lit de Paul. Je caresse avec ardeur mon clitoris qui ne tarde pas à m'ébranler de jouissance. Ma petite chatte mouille énormément. Je prends mon pied tout en sentant l'odeur de Paul sur son T-

shirt. J'imagine ses mains sur ma peau, sa queue qui me dépucelle, ses lèvres qui me dévorent. Dans une onde inimaginable de bien-être intense, je me cambre et tremble de plaisir. L'orgasme me terrasse. Je suis heureuse.

J'ai à présent un seul but en tête : me donner à Paul, coûte que coûte.

Je me relève et remets ma culotte de maillot de bain.

J'arrange un peu les draps pour éliminer les traces de mon passage, et je m'aperçois qu'une grosse trace de cyprine trône en plein milieu du lit.

Je souris.

— Moi aussi, Paul, je te laisse un petit cadeau sur tes draps ! dis-je, doucement avant de sortir de la pièce.

Je retourne rapidement à la plage avant que mon père me cherche partout.

— Ah, te voilà, me dit-il. Je commençais à m'inquiéter. Paul m'a dit que tu allais manger une glace, mais tu as mis un bon bout de temps.

— Oui, j'ai pris tout mon temps, car je l'ai dégusté, dis-je, en souriant à mon père.

— Et bien dans ce cas, j'espère que c'était bon.

— Oh oui, très, très bon !

Je regarde l'espace de quelques secondes Paul et insiste :

— Tu ne peux même pas t'imaginer à quel point !

Je m'allonge tranquillement sur ma serviette de bain et reprends la lecture de mon roman policier.

Mon père et Jean se lèvent pour faire une partie de badminton. Je regarde

Paul avec mes yeux de braise et je lui dis :

— Moi aussi, je t'ai laissé un petit souvenir sur le drap de ton lit.

Paul me regarde surexciter et frustrer, car il ne peut pas réagir à ma brûlante déclaration. Mon père n'est pas loin.

J'adresse un clin d'œil à Paul.

Ses yeux en disent long sur ses désirs.

En fin d'après-midi, Paul, Jean, mon père et moi rejoignons le bungalow. Nous prenons une douche à tour de rôle et buvons l'apéritif sur la terrasse

extérieure.

— Et si nous faisons une partie de pêche, demain matin ? lance mon père, visiblement enchanté par son idée.

— Je suis partant, lui dit Paul, ravi. J'ai amené tout mon matériel de pêche.

— Moi aussi ! répond mon Père. J'ai tout prévu. Il ne manque que les asticots.

— Je vous propose d'aller les acheter, dit Jean. J'ai oublié ma canne, alors j'irai acheter le nécessaire et je prendrai les asticots par la même occasion.

— OK, Jean ! À quelle heure voulez-

vous y aller demain matin ! demande Paul.

— On décolle à 6 heures ! Ça me paraît une bonne heure pour taquiner le poisson, dit mon père.

— Bon, ben dans ce cas, je pars acheter ma canne tout de suite, répond Jean. J'ai vu qu'il y avait un grand magasin de sport dans la zone artisanale à l'entrée du village. Je vais aller y faire un tour.

— OK, dit mon père, et n'oublie pas les asticots.

— Je n'oublierai pas ! Pendant que je serai au village, j'en profiterai pour passer au PMU pour faire mon tiercé,

et je mangerai un sandwich là-bas. Du coup, ne m'attendez pas avant deux bonnes heures.

Jean finit tranquillement son apéritif et part faire ses courses.

Paul, mon père et moi sirotions tranquillement un deuxième verre lorsque mon téléphone sonne. C'est un SMS de ma mère.

Je le lis à haute voix.

— La voiture d'Ingrid et Paul est en panne. Nous sommes sur une petite route de campagne perdue au milieu de nulle part. Tout ce que l'on sait c'est

qu'on est à une vingtaine de kilomètres de vous. Demande à ton père de venir nous chercher, s'il te plait.

— C'est bien les femmes ! dit mon père, ennuyé. Elles sont perdues au milieu de nulle part et il faut que je les retrouve.

— Veux-tu que je vienne avec toi ? lui demande Paul.

— Non, ce n'est pas la peine, il n'y aura pas assez de place dans ma voiture pour le retour. Je n'ai qu'une quatre places. Et puis, je préfère que tu restes avec Johanna pour veiller sur elle. Ça me rassurera !

Une boule d'excitation se crée au creux de mon ventre. La joie m'envahit. J'ai du mal à retenir un cri de contentement.

« Je vais rester seule avec Paul ».

— Ne t'inquiète pas ! dit Paul à mon père. Je veillerai sur Johanna comme sur la prunelle de mes yeux.

— Merci Paul ! dit mon père.

Puis, il se retourne vers moi et s'adresse à moi comme à une enfant :

— Tu fais bien tout ce que Paul te demande de faire. Il va bien prendre soin de toi.

D'habitude, ce genre d'attitude m'aurait fait rentrer en conflit avec mon père. Cette fois-ci, je réponds simplement :

— Ne t'inquiète pas, papa ! Je serai entre de bonnes mains avec Paul.

— Oui, je le sais. Donne-moi ton téléphone, ma chérie, afin que je puisse appeler ta mère pour tenter de la localiser.

Mon père monte dans sa voiture et

part à leur recherche.

Je me retrouve seule assise en face de Paul.

Je n'ose rien dire. Je regarde le sol totalement intimidé.

— Ton père m'a dit de bien veiller sur toi. J'ai donc l'intention de bien prendre soin de toi, me dit Paul, le regard lubrique.

Je relève la tête en tentant de chasser la timidité qui me paralyse et lui répond :

— Mon père m'a dit de faire tout ce que tu me demandes, et j'obéis toujours à mon papa, dis-je d'une voix, plus que coquine.

— Dans ce cas-là, rejoins-moi immédiatement dans ma chambre, me dit-il en se levant.

Je me lève et le suis.

Nous nous retrouvons tous les deux seuls, enfermés dans cet espace étroit. J'ai la sensation d'être seule au monde.

Paul regarde le dessus de lit et me demande :

— Quel est ce petit souvenir sur mon drap, dont tu m'as parlé tout à l'heure ?

— Cherche bien ! lui dis-je, taquine.

Paul scrute le dessus de lit et aperçoit une tache encore légèrement humide. Il me la montre du doigt, sourit et me demande :

— Qu'est-ce que tu as fait sur mon lit, coquine ?

— Je me suis masturbé en pensant à toi.

À ces mots, Paul pose sa main sur son

entrejambe et caresse une très belle bosse.

— Regarde l'effet que tu me fais !

Je suis très excitée et tente d'allumer un peu plus mon futur amant.

— Non, je ne vois pas très bien, lui dis-je.

Mes yeux frisent de désir.

Paul comprend immédiatement ce que je veux. Il baisse l'élastique de son short et laisse apparaître son gros sexe

en érection.

— Et là, tu vois mieux !

Mon clitoris s'affole. Je mouille. Mes tétons se durcissent. Tous mes sens sont en alerte.

Paul s'approche de moi pour m'embrasser. Il m'enlace de ces bras virils et se penche vers ma bouche.

Je me sens toute petite contre lui. Je me mets sur la pointe des pieds et j'avance mes lèvres contre les siennes.

Nous échangeons un long baiser passionné. Nos langues s'enroulent

l'une contre l'autre. Elles fusionnent en un tourbillon divin qui nous laisse chancelants d'émotion.

Après ce baiser langoureux, nous reprenons notre respiration, tout en nous regardant dans les yeux.

— Si ton père l'apprend, il me tuera !
me dit Paul.

— Ne t'en fais pas pour lui, nous serons très discrets. Et ta femme ?
Demandé-je.

— Tu sais que nous sommes un couple libertin très libre. Il n'y a aucun souci de ce côté-là.

— De toute façon, ce sera un secret

bien gardé entre nous !

La langue de mon amant reprend place à l'intérieur de ma bouche.

Je ferme les yeux et m'abandonne à son baiser. Je caresse les cheveux légèrement grisonnants de Paul d'une main et plonge ma main sur ses fesses de l'autre.

C'est la première fois que je touche des fesses d'homme. Elles sont fermes et bien galbées.

Une émotion de bonheur me submerge. Je me sens enfin femme.

Puis, une angoisse s'immisce dans mon estomac.

« Il va falloir que je lui annonce que je suis vierge. Comment va-t-il le prendre ? »

Je presse ses fesses de toutes mes forces, tout en collant mon pubis contre son sexe. Je veux profiter au maximum de cet instant avant de lui annoncer.

Je sens à la grosseur de sa queue que Paul me désire énormément.

Mon amant pose une main sur l'une de mes fesses et me caresse passionnément.

Les doigts de son autre main glissent

dans ma culotte à la recherche de mon clitoris bouillant de désir. Ma tête tourne, mes jambes flageolent.

Je reprends mes esprits quelques secondes.

« Il faut que je lui avoue ma virginité ! » me dis-je.

Je prends mon courage à deux mains et lui dit dans l'oreille :

— Je dois te dire quelque chose ! lui dis-je, ennuyée.

— Laisse-moi deviner ! Tu es vierge,

c'est ça ?

— Oui, mais, comment le sais-tu ?

— Ton père ! Il en fait sa fierté, et n'arrête pas de nous le rabâcher.

— C'est donc pour cela que tu veux coucher avec moi ! Pour me dépuceler !

— L'idée est séduisante, j'avoue, mais c'est d'abord parce que tu me plais beaucoup. Tu es une jeune femme magnifique. Je n'aurai jamais imaginé que tu veuilles te donner à moi avec nos 25 ans d'écart.

— L'âge n'est pas important. Toi aussi, tu me plais énormément et tant qu'à me faire dépuceler, je préfère que ce soit avec quelqu'un qui a de

l'expérience, comme toi.

Paul me sourit et m'embrasse tendrement sur la bouche.

— Pose ta main sur ma queue, et sens comme j'ai envie de toi.

Je m'exécute. Je passe ma main dans son caleçon et attrape la grosse colonne de chair.

Le sexe de Paul est tendu à bloc.

— C'est la première fois que je touche un pénis ! dis-je, timidement.

— Caresse-le !

J'entame des petits mouvements de va-et-vient sur son sexe.

Paul mouille de désir.

Ma main glisse le long de sa queue.

La respiration de Paul s'accélère. Il gémit et donne des petits coups de reins pour accompagner mon mouvement.

Sa main experte, dans ma culotte, caresse mon clitoris.

Des bouffées de chaleur mêlées à une douce jouissance me traversent le corps de long en large. Je gémis

doucelement.

Subitement, le plaisir s'intensifie. Mon corps se tortille de plaisir.

Debout, l'un contre l'autre, Paul me déshabille de son autre main.

Je me retrouve rapidement nue.

— À toi de me déshabiller, me dit-il.

D'une main un peu gauche, je déshabille Paul tant bien que mal. La timidité reprend un peu le dessus. Je baisse les yeux au sol au lieu de regarder ce que je fais.

— Ne t'inquiète pas, me dit-il. Comme t'a dit ton père tout à l'heure, je vais bien m'occuper de toi. Tu n'as qu'à te laisser guider.

— Si mon père savait, dis-je, un peu vicieuse.

Nous sommes à présent nus, l'un contre l'autre. Paul m'allonge sur son lit et écarte mes cuisses. Il s'allonge sur moi et positionne sa queue à l'entrée de ma caverne vierge.

— J'ai tellement envie de toi, me dit-il, surexcité. Je vais te pénétrer doucement. Si tu as mal, dis-le-moi.

— Oui, Paul.

Le sexe de Paul s'insinue lentement dans le creux de mon vagin.

Je suis très mouillée. Il entre facilement malgré que mon orifice intime soit très serré.

Il s'enfonce tout doucement. Je ne ressens pas de douleur, juste un petit tiraillement.

— Je vais rentrer un peu plus loin, maintenant ! me dit-il. Tout va bien ?

— Oui, Paul.

Subitement, le sexe de Paul s'enfonce profondément en moi. Une douleur vive me tiraille le bas du ventre.

— Aie !

Paul stoppe aussitôt tout mouvement.

— Ça y est, tu n'es plus vierge !

Je lui souris et l'embrasse à pleine bouche.

Paul entame de légers mouvements de va et viens.

Malgré mon désir pour Paul, je trouve cette sensation peu agréable. J'ai l'impression qu'un rouleau compresseur me défonce le vagin, mais très vite, ma petite grotte se dilate et laisse place à un certain plaisir.

La queue de Paul glisse en moi très facilement.

Ses à-coups deviennent de plus en plus vifs, de plus en plus amples, de plus en plus jouissifs.

J'embrasse à pleine bouche mon amant pendant qu'il me pénètre.

Paul souffle un peu et ralentit la cadence.

— Tu vas te mettre à quatre pattes, me dit-il.

J'embrasse une dernière fois mon amant et me sépare à regret de ses lèvres brulantes. Je me retourne pour lui offrir ma croupe.

Paul se place derrière moi. Son sexe est fièrement érigé, brillant de cyprine.

Paul émet un petit sifflement admiratif.

— Ton cul est à tomber ! me dit-il. Ça fait bien longtemps que je n'avais pas vu un cul pareil. Les fesses des femmes de mon âge ne sont plus aussi fermes.

— Tu ne les trouves pas trop, euh, rebondies ?

— Tu plaisantes, elles sont parfaites, dit-il, plein d'enthousiasme.

Paul plante son sexe dans ma caverne mouillée. Il me pénètre lentement, centimètre par centimètre et caresse mon clitoris.

Son membre est totalement enfoui en moi. Il attend quelques secondes en agitant très vite mon petit bouton du plaisir.

— Ça va ? Tu es prête ? me demande-t-il, gentiment.

— Ah oui, baise-moi fort !

L'effet est instantané.

Paul me pilonne sans retenue.

Je gémis. Ma petite chatte mouille comme jamais. Je me cambre de plaisir. Très vite, je sens la jouissance arrivée.

Paul s'agite en moi encore plus rapidement.

J'ai l'impression d'être une chienne. Je geins. L'orgasme m'ébranle.

— Ton père ne peut pas s'imaginer à quel point je m'occupe bien de toi ! me dit-il entre deux souffles.

— Oh oui, dis-je, excitée de me faire dépucceler par son meilleur ami.

Paul s'accroche à mes hanches. Il recule son bassin pour s'enfoncer à nouveau de plus belle. Il gémit à son tour.

Un frisson d'extase démarre de mon bas ventre et irradie tout mon corps. Je suis surexcitée. Mon amant me pilonne très fort. Le sexe de Paul est dur comme du béton.

— C'est tellement bon ! dis-je, presque en hurlant.

Paul vient de franchir le point de non-

retour. Incapable de se retenir, il s'enfonce en moi le plus profondément possible, et éjacule, dans un râle intense de plaisir.

Il reprend sa respiration et me dit :

— Attends, ne bouge pas, je n'en ai pas fini avec toi ! J'étais tellement excité que je n'ai pas pu me retenir, mais je compte bien te faire jouir bien plus que ça !

— Hum, d'accord Paul ! dis-je, en restant à quatre pattes, la queue de Paul dans ma petite chatte.

Paul me caresse le dos, passe ses mains

sur mes fesses et reprend ses esprits.
Sa queue en moi ne débande pas.

Au bout d'à peine quelques minutes,
mon amant donne un puissant coup de
reins et s'enfonce à nouveau
profondément. C'est le coup d'envoi
d'un pilonnage jouissif intense.

Ma tête tourbillonne. En à peine
quelques secondes, mon plaisir atteint
des sommets. Je hurle sous l'orgasme.

Paul ralentit la cadence, il est épuisé.

— Suce-moi ! me dit-il.

— Mais, je ne sais pas faire !

— Approche ta bouche de ma queue et

fais selon ton instinct !

Je me tourne pour lui faire face, et je m'agenouille devant lui.

— Mais je ne peux pas, ton sexe est plein de sang.

— Ah oui, c'est vrai, désolé, je n'ai pas l'habitude de baiser avec des vierges. Tu n'as qu'à essuyer ma queue avec un bout du drap !

J'essuie avec précaution sa belle colonne de chair tendue et je prends son pénis en bouche.

Le gout du sexe se répand et taquine rapidement mes papilles. Un gout âpre ! Mélange du sperme de Paul et de ma cyprine.

Je gobe la grosse queue de Paul, et la fais glisser entre mes lèvres. Puis, ma langue tournoie autour de cette grande tige.

Les yeux clos, Paul me tient la tête. Il geint. Il a l'air d'apprécier malgré mon manque d'expérience en la matière.

Après cinq bonnes minutes d'une fellation intensive, j'ai envie de sentir Paul me faire l'amour à nouveau.

— Viens en moi, viens vite ! lui dis-je,

les yeux suppliants.

Paul ne se fait pas prier. Il s'allonge entre mes cuisses. Le bout de son sexe cherche l'entrée de ma grotte intime.

Une fois logé à l'intérieur de moi, il donne un coup de reins puissant qui projette son sexe profondément au creux de mon vagin.

Je pousse un cri de surprise.

Paul me caresse la joue et me pénètre sur toute la longueur de son sexe. Il se retire pour replonger en moi. Les mouvements se succèdent avec intensité. L'instant est divin, jouissif.

Nous sommes tous les deux dans un

état second, aux portes de l'orgasme.

À tel point, que nous n'entendons pas la porte de la chambre s'ouvrir.

C'est au moment, où j'ouvre les yeux que j'aperçois, dans la pénombre d'un recoin de la chambre, une silhouette dresser devant nous. Je repousse Paul et hurle ma surprise et ma frayeur.

Paul se retourne sans comprendre et sursaute lorsqu'il aperçoit lui aussi la silhouette. Il se relève énervé.

— Nom de dieu, mais qu'est-ce que...

— Eh ! Paul ! Calme-toi, c'est moi, Jean ! dit-il en avançant vers le lit, les mains en signe d'apaisement.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? Merde !

— Je me rinçais l'œil, mon ami !

— Mais bordel, t'es là depuis quand ?

— À peine une minute, mais c'était très chaud entre vous.

— Mais tu ne devais pas revenir bien plus tard ?

— Si, mais j'ai décidé d'acheter des sandwiches pour tout le monde, et que l'on dine ensemble. Je vois que j'ai bien fait.

— Bordel ! Mais...

— En tout cas, Paul ! Je m'aperçois que je suis prêt à partager des sandwiches

avec toi, mais en ce qui te concerne, sur certains plans, tu n'es pas partageur ! dit-il, en me regardant.

— Écoute, Jean ! On va se rhabiller. On te rejoint dans deux minutes pour les sandwiches.

— Hors de question ! Pourquoi tu serais le seul à t'amuser avec Johanna ! Moi aussi, je veux participer.

— Mais... dis-je, ébahie par la proposition de Jean.

— Mais enfin, Jean ! C'est la fille de notre meilleur ami !

— Ah, oui ! Et ça t'a empêché de la culbuter ? Et vu le sang que je vois sur les draps, tu l'as dépuclé, en plus.

Paul baisse la tête, l'air fautif.

— Je vous propose un marché ! nous dit Jean. Ce n'est pas très joli, joli, ce que vous venez de faire. Et vous ne m'avez même pas invité à votre petite sauterie. Alors soit, je raconte tout aux autres, soit, je garde le secret, mais à une condition.

— Laquelle ? dis-je angoissée, cachant ma nudité avec le drap souillé.

— Je participe à votre petite sauterie.

— Mais enfin Jean ! dit Paul, tentant de le raisonner. Je viens de la dépuceler. Elle n'a pas l'habitude de

baiser à plusieurs.

Je regarde Paul et Jean l'air déterminé.

— C'est d'accord ! dis-je, coupant court à toute discussion. Je n'ai pas l'habitude, alors apprenez-moi !

— Ah ! Voilà une jeune femme ambitieuse ! J'aime ça ! dit Jean. Eh bien ! Pour commencer, arrête de te cacher avec ce drap et montre-moi comme tu es belle à poil.

J'ôte le drap.

— Magnifique ! dit Jean. C'est ta mère en plus jeune. Elle aussi, elle est magnifique, bandante et tout, et tout...

— T'as pas bientôt fini de me parler de ma mère ! Ce n'est pas elle que tu vas baiser, mais moi ! Alors reste concentré Jean ! Dis-je.

— Ouh ! Une petite effrontée ! C'est bon ça ! me dit Jean, enthousiasmé. Paul, je t'en prie, reprend où tu en étais.

Paul m'embrasse à nouveau :

— Ça va ? Tu es sûr de vouloir cela !

— Oui, plus que certaine, dis-je. Si vous faites sans arrêt des partouzes, c'est que cela doit être jouissif. J'ai l'occasion d'essayer, alors je fonce.

Paul s'allonge sur moi et frotte son sexe contre le mien. La surprise et la discussion avec Jean n'ont pas eu raison de son envie. Il est toujours en érection.

Son pénis caresse mon clitoris quelques minutes avant de pénétrer dans ma petite caverne du plaisir.

Paul teste plusieurs cadences, attentif à mon plaisir.

Jean s'est déshabillé et s'est assis au

bord du lit. Il est plutôt pas mal une fois nu. Il a sa queue entre les mains. Il se masturbe.

Paul me lime fort, profondément. Il s'agite comme un diable.

J'ai l'impression qu'il me défonce le sexe.

J'aime ce traitement intensif. Je me sens remplie sous l'assaut de mon amant. Mes membres flageolent. Je suis sous l'emprise du plaisir.

J'écarte les cuisses pour qu'il me pénètre encore plus loin.

Un doux frisson suivi d'une montée d'orgasme me courent le long du dos. Je gémiss. Mes muscles se crispent. Je

vais jouir. Je hurle d'extase.

Jean se masturbe plus vite et attend que mon orgasme redescende avant de rentrer en piste.

— Dis-moi, Paul ! T'en laisses un peu au copain !

Jean parle de moi comme si j'étais une marchandise. Au lieu de m'en offusquer, je me rends compte que j'aime ça.

Paul se retire et laisse sa place à Jean qui s'allonge sur moi.

Il me pénètre facilement. Le chemin est

bien tracé, glissant et dilaté à souhait.

Jean entame de doux mouvements de va-et-vient, histoire de se mettre dans l'ambiance, mais très vite, sa cadence s'accélère.

À un rythme effréné, il me pilonne sous les yeux de Paul qui se masturbe.

Mais Jean ne tient pas la cadence longtemps. Il ralentit le mouvement et me pénètre par de longs et profonds coups de queue.

C'est très agréable, et je sens un deuxième orgasme arrivé.

Paul, ne tenant plus, se manifeste :

— Tu ne veux pas partager, plutôt que j'attende comme un con à vous regarder faire.

Je n'ai visiblement pas mon mot à dire. Ils ont pris possession de mon corps et joue avec, à leur guise.

— Tu as raison Paul, dit Jean.

Tous les deux me regardent et me demandent de me mettre à quatre pattes.

Paul décide de se régaler dans ma bouche, tandis que Jean me pénètre en levrette.

La jouissance ne tarde pas à revenir.

La queue de Jean dans ma petite chatte humide et dilatée me donne un plaisir immense.

Il s'agrippe à mes hanches pour s'enfoncer encore plus profondément.

Je gémis du plus profond de mon être.

Je gobe avec envie la queue de Paul dans ma bouche.

La pucelle que j'étais, à laisser place à une sacrée coquine. Je profite de tous les plaisirs que Jean et Paul me font découvrir. Et ils sont nombreux.

J'ai l'impression d'être un objet sexuel au service de mes deux amants. Je leur donne de la jouissance, et ils me le

rendent bien.

Je vacille épuisé par tant de plaisir.
Mais ce n'est pas terminé.

Je suce encore et encore et offre
toujours ma chatte au coup de queue
de Jean.

Du plus profond de mon bas ventre, un
orgasme monte lentement.

Je me cambre et je gémis plus fort.

À cet instant, Paul se lâche dans ma
bouche. Son sperme se répand sur ma
langue. Le gout âpre de ce liquide
visqueux titille mes papilles.

Je m'apprête à tout recracher, mais
Paul laisse sa queue dans ma bouche
quelques instants, m'obligeant à avaler

sa semence.

Ce gout particulier amplifie mon orgasme.

Paul se retire de ma bouche. C'est alors que je crie à Jean :

— Ah, oui, plus vite, plus fort ! J'en veux encore !

Les coups de reins de Jean se font plus rapides. Il geint. Son sexe est encore plus dur.

Je me mords les lèvres de toutes mes forces pour ne pas hurler mon plaisir. Un gout de sang se répand dans ma

bouche. Je relâche mes mâchoires, et laisse s'échapper un cri presque animal. L'orgasme vient de me terrasser.

Mais le sexe de Jean n'en a pas terminé avec moi. Il me pilonne encore et encore.

Si bien qu'un nouvel orgasme presque simultané arrive, moins intense, mais tout aussi agréable.

Je gémis. Mon corps tremble et se crispe de plaisir.

Dans un dernier coup de rein puissant, Jean râle et se répand dans ma petite chatte qui était encore vierge, il y a quelques heures à peine.

Jean s'allonge à côté de moi. Paul en fait autant de l'autre côté. Ils reprennent chacun leurs esprits et leurs respirations.

Le silence règne dans la pièce.

Je n'ose pas les regarder. Je ressens de la honte et de la culpabilité. Je viens de coucher avec les deux meilleures amies de mon père. Ceux-là mêmes qui se tapent ma mère lors de leur soirée partouze.

Jean se redresse, me regarde et caresse mon corps nu.

— Tu as été divine, me dit-il. Tu apprends vite.

Je souris à Jean.

Paul pose sa main sur ma chatte dégoulinante et caresse à pleine main mon petit triangle de poil pubien.

— Rappelle-toi, tout de même, que c'est moi qui t'ai dépucelé. Tu as été à moi en premier ! dit-il, possessif.

— Je ne risque pas d'oublier ! lui dis-je. C'était merveilleux.

Je déculpabilise.

« On ne vit qu'une fois après tout ! Je

dois vivre des expériences inoubliables.
» pensé-je.

Mon sentiment de honte s'envole
doucement.

Jean titille mes tétons avec le bout de
ses doigts.

— J'ai de nouveau envie de vous, leur
dis-je, la voix pleine de désir.

Sans un mot, Jean m'embrasse dans le
cou et Paul dépose un baiser
langoureux sur ma bouche.

Notre folle épopée est repartie.

Je suis heureuse et surexcitée. Je vais revivre un moment fort en émotion.

J'écarte les cuisses de plus belle pour offrir ma petite chatte à Paul et Jean.

Paul se penche vers mon sexe, écarte mes lèvres intimes, essuie avec le drap le sperme présent et pose sa langue sur mon intimité.

L'effet est immédiat. Mon corps se tortille de plaisir. Mon clitoris est érigé comme un gros bouton rose.

J'offre ma vulve à la langue experte de Paul qui me fouille avec envie.

Le plaisir est si intense que je peux sentir ma mouille couler entre la raie de mes fesses pour se répandre sur le

drap.

— Si vous avez encore un peu d'énergie, dis-je, entre deux gémissements, je referais bien un petit tour de manège.

Paul relève la tête souriant :

— Coquine ! À peine dépuceler, t'en veux encore !

Jean ne dit rien, mais son sexe parle pour lui, dur comme du marbre. Il frotte son pénis contre ma jambe

pendant que Paul me lèche ma petite chatte.

Puis, la langue de Jean s'approche de mes tétons pour les sucer et les aspirer avec allégresse.

Après quelques succions très agréables de mes bouts, Jean s'allonge sur le dos.

— Viens t'empaler sur moi, me dit-il.

— Et Paul ? Que va-t-il faire ?

— Tu te mets à cheval sur moi, mais dos à mon visage, ainsi Paul pourra continuer de te lécher le clitoris.

Je m'enfile sur le pieu dressé de Jean et

offre mon bouton rose à la langue de Paul.

Il ne me faut pas longtemps pour sentir la jouissance m'envahir.

Paul se masturbe. Il a l'air dans tous ses états.

Jean me pilonne et gémit de plaisir.

Je suis au septième ciel. Je me tortille dans tous les sens, offrant mon corps à mes deux amants. Je comprends mieux maintenant l'expression grimper aux rideaux.

Paul me lèche inlassablement, lorsque subitement, il se redresse pour éjaculer sur mon visage.

Mon plaisir ne laisse pas de place à la

surprise. J'apprécie ce liquide qui coule le long de mes joues et sur ma bouche pendant que Jean, dans un dernier effort, se répand dans ma petite chatte.

Nous jouissons ensemble à l'unisson. Nos cris se mêlent, nos muscles se crispent, nos têtes tournent.

Je m'écroule sur le lit entre Paul et Jean et arbore un sourire radieux.

Nous restons silencieux quelques secondes lorsque nous entendons un bruit de moteur qui s'approche du bungalow.

Je m'essuie le visage et je me redresse pour regarder par la fenêtre.

- Merde, ils reviennent ! Dis-je.
- Déjà ! dirent Paul et Jean en chœur.

Nous nous redressons et récupérons chacun nos habits.

Jean court dans sa chambre pour se rhabiller.

Paul range le désordre et attrape ses vêtements. Il part dans la salle de bain.

J'attrape mes vêtements rapidement et m'apprête à sortir de la chambre. Dans un élan de nostalgie, je me retourne pour regarder une dernière fois le lit dans lequel je me suis fait dépucceler.

Vision d'horreur ! Le drap que Paul s'est évertué à remettre correctement est souillé de sang, de sperme et de mouille.

Dans la précipitation, je l'arrache du lit et l'emmène.

Je claque la porte de ma chambre et ferme le loquet à clef.

Mon cœur palpite. Je viens d'avoir une sacrée poussée d'adrénaline.

J'entends mon père entrer dans le bungalow. Il rouspète après les femmes.

— Ce n'est tout de même pas possible ! Une panne d'essence ! Il faut le faire !

Je n'entends aucune réponse. Je pose mon oreille contre la porte. Grand silence.

J'enfile une culotte propre, une petite robe légère et je cache le drap dans ma valise. Je me souviens avoir vu des draps propres dans un tiroir de ma chambre. J'en prends un et le pose sur mon lit.

J'ouvre ma porte, personne. Je regarde par la fenêtre qui donne sur la terrasse.

Je vois ma mère, Brigitte et Ingrid, assises, en train de discuter.

Les hommes ne sont pas là.

Je récapitule :

« Mon père est certainement dans sa chambre, Jean dans la sienne, et Paul dans la salle de bain. »

J'attrape le drap et ouvre la porte de la chambre de Paul. Personne à l'intérieur.

Je m'empresse de mettre le drap propre correctement sur le lit.

« Parfait », me dis-je. « Ni vu ni connu ».

J'ouvre doucement la porte pour sortir de la chambre. Je sursaute. Une silhouette se dresse devant moi.

— Qu'est-ce que tu fais dans ma chambre ? me dit Ingrid, la femme de Paul.

Je bafouille et cherche une excuse en catastrophe.

— Eh bien, Ingrid, voilà, je t'explique...

Je gagne encore un peu de temps pour trouver une idée, puis je rentre dans

une explication complètement grotesque.

— Tu sais que mon père ne veut pas que je me maquille. J'ai vu ta trousse à maquillage l'autre jour, et j'ai eu envie d'essayer, pour voir à quoi je ressemblerai. C'était stupide, désolé ! J'aurais dû te le demander en toute discrétion, d'autant que je ne l'ai pas trouvé.

Ingrid me regarde et s'apitoie sur mon sort.

— Ton père est trop sévère avec toi ma

pauvre, Johanna. Tu aurais dû me demander, je te l'aurais prêté, sans problème. Tu sais très bien que depuis le temps que je te connais, je suis d'accord pour te prêter tout ce que j'ai.

« Tu ne sais pas si bien dire » pensé-je, en culpabilisant.

Ingrid reprend.

— Rappel-toi par le passé, le nombre de fois où je t'ai prêté des affaires contre l'avis de ton père. Je n'irai pas jusqu'à te prêter mon mari, car il est trop vieux pour toi, mais si tu le

voulais, je le ferais avec plaisir, me dit-elle, en riant.

Je ne ris pas à sa blague, je suis extrêmement gênée.

— Détends-toi, Johanna. Tu es majeur à présent. On peut avoir des conversations d'adultes. Je sais que tu es encore vierge, ton père nous l'a assez répété, mais entre filles, on peut rire de tout. D'ailleurs, à ce propos, puisque l'on en parle, si tu as besoin d'un conseil ou quoi que ce soit à ce sujet, je suis prête à t'aider.

La conversation prend une allure bizarre.

— Non, je te remercie, dis-je pour tenter de la stopper.

Mais rien n'y fait. Elle continue.

— Je peux même t'initier à différente pratique si tu le souhaites. Mais n'en parle pas à ta mère, elle n'apprécierait pas, et le dirait à ton père.

— Merci, Ingrid. Je m'en sortirais toute seule, mais je sais que si j'ai besoin, je t'appelle. C'est très gentil.

Je sors de la chambre pour échapper à cette conversation surréaliste, qui me met mal à l'aise.

Ingrid, toujours sur le pas de la porte de sa chambre, regarde interrogative le drap du lit qui n'est plus le même.

Je croise mon père dans le couloir.

— Alors, ma chérie ! Tout s'est bien passé pendant que j'allais secourir les femmes et leur panne d'essence.

— Oui, papa. Tout s'est bien passé !

C'est à ce moment que Paul sort de la

salle de bain. Il s'est rasé, il sent l'après-rasage à plein nez.

« Sans doute a-t-il voulu masquer l'odeur de mon sexe sur son visage ! » me dis-je.

Il a les yeux brillants et me lance un regard lubrique.

Je vois dans les yeux d'Ingrid qu'à ce moment précis, elle comprend tout. Un petit sourire coquin et pervers se dessine au coin de ses lèvres.

Mon père me demande avec le ton enfantin habituel.

— Paul s'est bien occupé de toi, ma chérie ?

— Oui, Papa !

Paul sourit.

Ingrid s'approche de moi, m'adresse un large sourire, me pince délicatement et discrètement les fesses.

— Ça, c'est sûr ! Paul a bien dû s'occuper de toi, ma petite.

Elle m'envoie un clin d'œil d'approbation et se dirige vers la terrasse.

Paul reprend.

— Et je n'étais pas le seul, Jean était là également ! Il a ramené des sandwichs pour qu'on les mange ensemble, mais nous avons préféré jouer tous les trois, d'abord.

— C'est très bien, dit mon père, à mille lieues d'imaginer ce qui s'est réellement passé. Le principal est que tu te sois bien amusée en compagnie de mes amis.

— Oh oui, Papa, j'ai passé un très bon moment que je n'oublierai pas de sitôt.





•

•



**Et si l'on pouvait
tout changer**

Emy O'Rian

Et si l'on pouvait tout changer

La musique de la boîte de nuit m'entête. Je suis fatiguée. Il est déjà 3 heures du matin et je ne m'amuse plus vraiment depuis que mon amie, Camille, flirte avec un beau brun.

Je suis assise seule à une table et je les regarde.

Camille est très belle et aucun garçon ne lui résiste.

Les lumières d'ambiance de toutes les couleurs s'agitent au rythme de la musique.

J'aperçois mon reflet dans l'un des nombreux et immenses miroirs installés sur les murs.

La décoration est originale, mais tous ses miroirs quand on a une tête fatiguée comme la mienne, c'est déprimant.

J'ai deux valises sous les yeux en guise de cerne, et une coiffure qui me vieillit de dix ans. À ce propos, c'est Camille qui a tenu à me faire ce chignon.

— Tu verras, c'est original ! m'a-t-elle dit. Je suis certaine que tu vas faire fureur.

J'aurais dû lui demander auprès de quelle classe d'âge, j'allais faire des conquêtes, parce qu'à l'évidence, ce soir, je n'intéresse personne.

Je regarde à nouveau ma montre et je me décide à partir.

Je vais dire au revoir à ma copine. Je ne sais pas si elle va me répondre. Sa langue est déjà très occupée.

Je lui tape sur l'épaule et lui parle dans l'oreille. La musique est tellement assourdissante.

— Camille ! Je pars ! À demain.

— Oh non, Abbie ! On s'amuse tellement bien !

— Non ! Tu t’amuses tellement bien, moi je m’emmerde !

Camille me fait une moue d’excuse.

— Oui, pardon ! Je t’ai ignoré depuis que j’ai rencontré Pierre.

— Ce n’est rien ! Je ne t’en veux pas ! Amuse-toi, mais moi, je rentre.

— OK ! On se voit demain ! Je passe te voir dans l’après-midi pour te raconter ma nuit.

— Pas de soucis, Camille ! Fais attention à toi. Et à demain.

Je lui fais un bisou sur la joue et je rentre chez moi.

La douceur de mon lit et le calme de ma chambre sont d'un tel contraste avec le bruit et l'agitation de la boîte de nuit.

Mes oreilles bourdonnent et sifflent. J'ai l'impression que le rythme de la musique tape encore dans ma tête.

Avec difficulté, je m'endors.

J'ai une longue journée de devoir qui m'attend demain. L'examen blanc approche. C'est la dernière ligne droite avant l'épreuve finale et je ne veux surtout pas rater mes études pour devenir journaliste.

Ce métier me tient à cœur depuis ma plus tendre enfance, et je compte bien me faire un nom dans la profession.

Mon ambition est grande, ma motivation l'est tout autant.

*

Assise sur mon lit, j'entends les voix de ma mère et de Camille échanger quelques politesses.

J'étais tellement concentrée sur ma leçon que je n'ai pas entendu mon amie frapper à la porte d'entrée.

— Je t'en prie, Camille ! Vas-y ! Tu connais le chemin ! dit ma mère.

— Merci, madame.

Mon amie tapote à ma porte.

— Entre ! dis-je, amicalement.

— Salut ! me dit Camille, avec gaieté.
J'ai tout un tas de choses à te raconter.

— Je n'en doute pas une seconde ! lui dis-je, en souriant.

Mon amie me raconte sa nuit torride avec cet inconnu. J'écoute d'une oreille distraite.

— Je vois que tu t'es bien amusée, lui dis-je, une fois son récit terminé.

— Oh que oui ! C'était divin.

— Tu vas le revoir ?

— Ça ne va pas ! Tu sais très bien que je ne garde pas un mec plus de deux jours.

Je hausse les yeux au ciel,
discrètement.

— C'est parce que tu n'as pas trouvé le grand amour.

— C'est possible ! Mais je doute de le trouver un jour.

— Pourquoi ?

— Tout simplement parce que je n'en ai pas envie. Je ne veux pas souffrir

comme tu as souffert le jour où Julien t'a laissé tomber.

— Il ne m'a pas laissé tomber, c'est moi qui suis partie.

— Ce n'est qu'une question de point de vue. Tu es partie parce que tu l'as trouvé au lit avec Judith.

— Ne prononce pas ce prénom sous mon toit ! dis-je, énervée.

— Tu vois, l'histoire remonte à deux ans et pourtant tu es encore à fleur de peau lorsque l'on en parle.

— Je sais, c'est que j'ai du mal à faire une croix sur Julien.

— Il faut pourtant que tu arrives à tourner la page.

— Je ne peux pas ! C'est plus fort que moi.

Camille me lance un regard plein de reproches.

— Tu comprends pourquoi je ne veux pas aimer !

— Camille, cœur de pierre !

— Parfaitement ! J'assume !

Pour que la conversation ne dégénère pas comme à l'accoutumée, mon amie change de sujet.

— Qu'est-ce que tu étudies aujourd'hui ?

— J'ai mon examen blanc qui s'approche, donc je révise toutes les matières. Crois-moi, c'est du boulot. J'ai la tête comme une grosse courge prête à exploser.

Camille rit.

— Je vais te laisser travailler dans ce cas ! me dit-elle.

— Non, reste ! J'ai bientôt fini ce chapitre, après je ferai une pause et on papotera devant un café et des petits gâteaux que j'ai préparés ce matin.

- Si tu me prends par les sentiments !
- En attendant, j'ai des magazines sur mon bureau, si tu veux.
- OK, c'est parti pour lire les derniers cancans sur les stars.

Mon amie sélectionne une revue dans la pile. Déçue, elle me demande :

- Tu connais les magazines people ?
- Oui, pourquoi ?
- Parce qu'on ne dirait pas.

Elle me montre ma pile de revues.

— Là-dedans, je ne trouve que des mensuels chiants, sur le management, l'entreprise, la bourse, j'en passe et des meilleurs.

— Oui, parce que c'est pour ce genre de magazine que je souhaite travailler.

— Qu'est-ce que tu peux être barbante parfois ! Allez, dépêche-toi de finir de réviser ! Je vais me contenter de cette lecture « hyper pas croustillante » pour cette fois.

Camille s'installe sur la chaise de mon bureau et feuillète sans grand intérêt mes revues.

Une demi-heure plus tard, je connais ma leçon sur le bout des doigts. Fier de moi, je referme mon livre.

— J'ai fini ! dis-je à mon amie.

— Ah ! dit-elle, soulagée. Ce n'est pas trop tôt. Je commençais à m'ennuyer.

Elle referme le magazine qu'elle feuilletait et le pose négligemment sur ses genoux.

— Je suis partante pour un bon café et des petits gâteaux ! lui dis-je.

— Génial ! Enfin une bonne nouvelle !

On va pouvoir passer le reste de la journée à papoter.

— Euh ! Le reste de la journée, pas tout à fait ! lui dis-je, ennuyée.

— Comment ça ?

— J'ai un article à faire sur un thème précis et je n'ai pas encore trouvé le bon sujet. Je n'ai plus qu'un mois pour le faire et je ne sais pas vraiment comment je vais m'y prendre. C'est un travail de recherche et d'investigation dont la note comptera dans l'examen.

— D'accord ! Et quel est le thème ?

— Et si l'on pouvait tout changer !

— C'est ça le sujet ? Mais ça veut tout et rien dire !

— Je suis entièrement d'accord avec toi. Ce sujet ne m'inspire pas du tout.

— Je comprends ! « Et si l'on pouvait tout changer », répète-t-elle, on changerait le monde. Par exemple, on ferait en sorte de ne pas pourrir la planète une seconde fois ! Tu peux parler de l'écologie.

— Non. Il faut que l'article porte sur un personnage.

— Ah d'accord.

Camille réfléchit.

— « Et si l'on pouvait tout changer », répète-t-elle à nouveau, on éliminerait

de la surface de la planète tous les dictateurs, les tortionnaires, les tueurs en série. Tiens, tu pourrais parler d'Hitler, par exemple. Si l'on pouvait tout changer, on ferait en sorte de ne pas le laisser répandre la terreur, la mort, la haine et la violence. Il y a beaucoup à dire sur le sujet.

— C'est une bonne idée, mais le personnage doit faire partie d'un de nos contemporains. Il est noté que des points supplémentaires seront accordés en cas d'interview.

— Donc, il te faut, un personnage connu ou marquant, vivant, dont le parcours est suffisamment atypique pour pouvoir lui demander ce qu'il

ferait si l'on pouvait tout changer !

— Oui, par exemple !

Camille fouille dans ma pile de revues.
Elle ouvre le premier magazine et le referme :

— Non, ce n'est pas là ! dit-elle.

Concentrée, elle feuillète rapidement
une deuxième revue.

— Non, ce n'est pas là que je l'ai vu !

— Que cherches-tu ?

— Attends !

Elle farfouille dans les pages d'une troisième revue, puis d'une quatrième.

— Ah, mais merde ! Je l'ai vu ou ce truc ! dit-elle tout haut.

— Veux-tu bien me dire ce que tu cherches ?

Elle ne me répond pas et ouvre encore un autre magazine.

— Ce n'est pas là non plus, dit-elle, en fronçant les sourcils.

Elle regarde la revue posée sur ses genoux.

— Mais bon sang ! Je crois que c'est dans celui-là.

Elle ouvre pleine d'espoir le magazine et cherche rapidement l'article qu'elle tient tant à me montrer.

Triomphante, elle pointe le journal ouvert en ma direction.

— Voilà, c'est ça !

— Quoi ? Ça ! dis-je en plissant les

yeux pour mieux voir le titre de l'article.

— Eh ben, regarde ! me secoue-t-elle.

J'attrape la revue et commence à lire l'article à voix haute.

« Le milliardaire devenu ermite.

À la suite de la douloureuse séparation avec sa femme, David Hérépiat, le milliardaire philanthrope s'est retiré des affaires et vit paisiblement au fin fond de la montagne. »

— Si je comprends bien, tu veux que je rencontre ce type et que je fasse mon article sur lui !

— Lis l'article jusqu'au bout. Le journaliste explique la vie de cet homme dans les grandes lignes. Je suis certaine que si tu lui poses ta fameuse question « et si l'on pouvait tout changer à votre vie », il aurait mille et une choses à répondre.

Je me concentre sur l'article. À la fin de ma lecture, je relève la tête vers ma copine.

— Effectivement, tu as raison. C'est un

bon sujet ! Reste juste à obtenir une interview avec lui.

— Je pense qu'il ne te l'accordera pas. Au vu de ce qu'il est dit dans l'article, il s'est retiré loin de la civilisation, ce n'est pas pour répondre au journaliste. Il faut que tu sois plus fine. Que tu partes à sa rencontre sans en avoir l'air, que tu gagnes sa confiance.

— Tu as raison ! Ce sera l'article du siècle ! ... Bon d'accord ! Je m'emballe.

Camille me sourit.

— Ah ! Ces journalistes ! Aucune conscience !

— C'est toi qui me donnes l'idée et maintenant tu veux que j'aie des

remords.

— Je t'ai donné l'idée, c'est un fait. Je ne t'ai jamais dit de la suivre.

— Cela fait partie du métier, dis-je pour me justifier. Parfois, pour obtenir des informations et faire des scoops, on est obligé de laisser notre conscience de côté.

Camille hausse les épaules.

— Bon, on va le boire ce café ! me dit-elle, impatiente.

*

Je finis de préparer mon sac à dos. Je m'apprête à partir en montagne à la rencontre de David Hérépiat.

J'ai fait mon itinéraire sur un petit bout de papier. Je ne connais pas l'adresse exacte, mais j'ai vu plusieurs photos de lui sur internet. Il vit près d'un tout petit village, cela ne devrait pas être difficile de le reconnaître.

Ma mère frappe à ma porte de chambre.

— Je t'ai mis quelques petits gâteaux pour la route dans cette boîte.

— Merci maman. Il ne fallait pas.

— Bien sûr que si ! Tu vas beaucoup

me manquer.

— Maman, je pars pour quelques jours. Une fois que j'aurai assez d'informations pour écrire mon article, je rentre.

— Je sais ma chérie. N'oublie pas de m'envoyer des petits SMS de temps en temps.

Je serre ma mère dans mes bras.

— Je le ferai. Ne t'inquiète pas. Je suis grande, tu sais. J'arrive à me débrouiller toute seule.

Ma mère ne répond pas et m'enlace de plus belle.

— Je le sais, ma chérie !

La route est longue. Déjà deux heures que je conduis et je commence à être fatiguée.

Je suis presque arrivée.

Encore une dizaine de kilomètres. Les plus durs. La route est sinueuse et traverse un bois immense. Il y a des arbres à perte de vue. Je n'ai croisé aucune autre voiture depuis bientôt 15 kilomètres.

Soudain, ma voiture dérate. Je regarde mon tableau de bord. J'ai un voyant rouge qui s'éclaire.

— Et merde ! Pas ici ! dis-je énervée en

tapant sur le volant.

J'avance encore sur quelques mètres quand le moteur s'arrête définitivement. Impossible de redémarrer.

Je prends mon téléphone portable pour appeler ma mère. Il faut qu'elle me trouve un dépanneur dans le coin.

— Ce n'est pas vrai ! crié-je, en regardant l'écran de mon smartphone. Pas de réseau. Mais je suis où, ici ! Dans le trou du cul du monde !

Ma colère n'arrange rien, mais je me

laisse aller au juron. Cela a le mérite de m'apaiser.

Je pèse le pour et le contre. Je n'ai pas le choix. Il faut que je finisse à pied.

J'attrape mon sac à dos et je marche le long de la route.

Au bout d'un quart d'heure de marche, je rage :

— Pas une voiture qui passe !

J'avance entre les bois. La promenade pourrait être agréable si elle avait été volontaire.

Au loin, je vois des champs à perte de

vue. Le bois à l'air de s'arrêter là.

Une heure plus tard, le paysage autour de moi a changé. Plus un arbre. Des champs, des pâturages, des côtes, et encore des côtes.

Le soleil cogne. J'ai chaud et soif.

Je m'arrête sur le bas-côté pour boire une gorgée et manger les gâteaux de ma mère. Ils me redonneront un peu de force.

Après m'être restaurée, je me relève pour repartir sur mon chemin de croix.

C'est alors que j'entends le bruit d'un moteur. Je cherche autour de moi. Je vois au loin, sur un chemin en terre, un tracteur qui s'apprête à rejoindre la

route goudronnée.

Mon cœur bat plein d'espoir. Pourvu qu'il ne parte pas de l'autre côté. Ma joie est immense lorsque je vois qu'il se dirige vers moi.

J'agite les bras dans tous les sens comme un naufragé sur une île déserte.

Le paysan s'arrête à ma hauteur.

— Et bien, ma p'tite dame ! Qu'est-ce que vous faites toute seule ici ?

— Je suis en panne un peu plus loin. Je voudrais rejoindre le prochain village.

— J'y vais. Je vous y emmène, si vous voulez.

— Merci, c'est très gentil ! Une fois arrivée, je m'arrangerai avec le garagiste pour me dépanner.

— Le garagiste ! Il se met à rire. Mais il n'y en a pas ! On a éventuellement un bon bricoleur qui nous aide lorsqu'on est en panne, mais ce n'est pas un professionnel.

— Il fera l'affaire, s'il sait réparer les voitures.

— Montez ! Je vous emmène.

— C'est vraiment trop gentil !

Je monte sur la première marche du tracteur lorsque je sens une matière visqueuse sous la semelle de sandale.

Je baisse les yeux pour voir sur quoi je viens de marcher.

— Oh non ! dis-je, dépitée.

— Eh ben, il faut faire attention, ma petite dame ! Ici, on marche souvent dans la bouse. Il paraît que cela porte bonheur, dit-il en riant.

Je racle mon pied dans l'herbe sur le bas-côté et évite la première marche lorsque je remonte sur le tracteur.

Je m'installe où je peux et nous partons en direction du village.

Le trajet est long, mais pas désagréable. Toute cette verdure

autour de moi m'apaise. Je suis tellement stressée en ce moment avec mes examens qui se préparent.

— Nous v'là arrivés, ma petite dame ! Le bricoleur dont je vous parle est le barbu installé à la terrasse du café, là-bas.

— Merci beaucoup ! Je vous suis redevable. Qu'est-ce que je pourrais faire pour vous être agréable !

— Pour m'être agréable ! me dit-il, en se moquant de mon air distingué et prétentieux. Rien, ma petite dame. Ici, on se rend service, sans rien attendre en retour, me dit-il visiblement vexé.

Je descends en lui souriant.

— Merci beaucoup !

Je m'éloigne lorsqu'il m'interpelle.

— Et ma petite dame ! Sans le vouloir, vous m'avez été agréable ! dit-il en imitant mon air hautain. Vous venez de laver l'aile de mon tracteur avec votre short blanc. La carrosserie reluit. Si vous avez besoin de quelqu'un qui vous ramène jusqu'à votre voiture, je me propose. Vous vous assiérez sur l'aile de l'autre côté et mon tracteur

sera comme neuf. Brillant et reluisant comme au premier jour.

« OK, je l'ai bien cherché, me dis-je. En le prenant de haut, j'ai déclenché ses foudres, et je l'ai bien mérité »

Le paysan s'éloigne en m'adressant un signe de main.

Je tapote sur mes fesses pour tenter d'éliminer la crasse sur le tissu de mon short, mais c'est peine perdue.

J'abandonne et je me dirige, le short sale et le pied encore puant de bouse, vers l'homme barbu.

— Bonjour ! dis-je, timidement.
Excusez-moi de vous déranger. Je suis tombée en panne à quelques kilomètres et le monsieur qui vient de partir en tracteur m'a dit que je pouvais m'adresser à vous pour les réparations.

— C'est exact ! me dit-il, d'une voix très calme.

— C'est parfait ! Quand peut-on y aller ?

— Quand Jean, c'est l'homme au tracteur, reviendra pour nous conduire jusqu'à votre voiture. À cette heure-ci, il monte au pâturage.

— OK, j'attendrais. À quelle heure revient-il en principe ?

— Demain matin, il a pour habitude de dormir là-haut !

— Quoi demain matin !

Prise de panique, je commence à courir après le tracteur qui est déjà très loin. J'ai beau faire des efforts et courir aussi vite que je le peux, je me rends bien compte que je ne pourrais pas le rattraper.

Essoufflée, je m'arrête de courir et regarde le tracteur s'éloigner un peu plus.

Je retourne vers le bar où je retrouve le dépanneur barbu.

Il a un sourire moqueur qu'il ne cache

pas une seconde.

Je m'assieds en face de lui et tente de négocier.

— Si je vous double vos honoraires !
On peut trouver quelqu'un d'autre qui nous amènera jusqu'à ma voiture.

— Regardez autour de vous ! Vous avez l'impression qu'il y a beaucoup de circulation ici ?

Effectivement, aucune voiture ne circule.

— Mais où sont passées les voitures ?

— Nous vivons en petite communauté ici ! Nous essayons d'être autosuffisants. La voiture est sans intérêt dans un mode de vie comme le nôtre.

Je tente de contrôler ma panique. Je vois le bon côté des choses. Je suis dans le village du milliardaire ermite. Maintenant, je n'ai plus qu'à le trouver !

Je me dis qu'il va falloir aussi que je trouve un hôtel pour dormir.

— Pouvez-vous m'indiquer où se trouve l'hôtel le plus proche ?

- Bien sûr ! Il est à trente kilomètres.
- Pardon ! Vous n'avez pas d'hôtel, ici.
- Ouvrez les yeux, mademoiselle.
Regardez autour de vous. Avez-vous l'impression que notre village est des plus touristiques ?

Je m'écroute sur une chaise. Je suis en pleine panique intérieure.

- Mais où vais-je dormir ?
- Je peux vous proposer l'hospitalité.
- Chez vous ?
- Oui, chez moi ! C'est ce que veut dire l'hospitalité !

— Mais je ne vous connais pas !

— Très bien, sinon vous avez des champs très confortables tout autour du village. Je peux aussi vous conseiller la petite ruelle juste derrière. Elle est très calme et accueillante. La preuve c'est que tous les chats du quartier viennent se nourrir chaque nuit des poubelles que nous entreposons là-bas.

— Excusez-moi ! J'ai été plutôt incorrect !

— Non ! Je ne pense pas ! Vous n'avez pas été plutôt incorrect !

— Merci de votre compréhension.

— Vous avez été carrément incorrect !

Je rougis. Décidément, ça commence fort.

Le barbu se lève.

— Sur ce, je vous salue, mademoiselle. Bonne nuit. Je reviendrais demain pour vous dépanner.

— Attendez ! S'il vous plait ! Ne me laissez pas toute seule ! Je ne sais pas où aller !

L'homme barbu me regarde, réfléchit et me dit :

— C'est bien parce que je ne laisse jamais une femme aux abois ! Suivez-moi !

— Merci ! lui dis-je alors qu'il m'a déjà tourné le dos.

Péniblement, je le suis. Il marche vite et ne prend pas la peine de m'attendre.

Mon sac à dos se fait de plus en plus lourd. Mes pieds me font mal dans mes sandales.

Nous marchons jusqu'à la sortie du village.

Le soleil cogne si fort. Je suis fatiguée.

Je serais prête à tout pour monter dans

un véhicule motorisé, même le plus sale des tracteurs, pour qu'il m'amène à destination.

Je suis maintenant à plusieurs mètres de l'homme barbu. En quelques petites foulées, qui m'essoufflent et me font atrocement souffrir, je le rejoins.

— Dites-moi ! Vous n'avez pas de moyens de transport ici ? Enfin, je veux dire, mis à part le tracteur.

L'homme s'arrête et me regarde.

— Si ! Bien entendu !

Mon visage s'illumine.

Il reprend.

— Vous voyez les choses que vous avez au bout de vos longues et jolies jambes. Cela s'appelle des pieds. C'est beaucoup utilisé, par ici, pour se déplacer.

— Vous vous moquez de moi ? dis-je, en colère.

— Non, pas du tout. C'est la vérité. Il y en a qui ont essayé de se déplacer sur les mains, mais c'est moins efficace.

C'est clair, il se moque de moi. La petite citadine qui vient se perdre dans son trou pommé.

Il esquisse un sourire moqueur et reprend la marche.

Je ne réponds rien, mais j'enrage.

« Mais pour qui se prend-il celui-là ? Si je n'avais pas tant besoin de son hospitalité pour la nuit, il aurait déjà su de quel bois je me chauffe ! »

Il est déjà à plusieurs mètres de moi lorsque j'avance à nouveau.

Nous sommes loin du village à présent. Nous marchons sur des routes en terre.

Aucune âme qui vive à l'horizon.

Je me dis que je suis complètement folle de l'avoir suivi.

Mon téléphone n'a pas de réseau et personne ne nous a vu sortir du village. S'il me fait du mal, il le fera en toute impunité.

Je chasse ses idées noires de ma tête.

« Il n'a pas l'air d'être un dangereux psychopathe. J'ai plutôt l'impression de l'emmerder » me dis-je, silencieusement.

Soudain, j'aperçois une petite maison en bois à l'horizon.

— C'est ici que vous habitez, dis-je en accélérant le pas pour le rejoindre.

— Oui, c'est ma fierté. Je l'ai construite moi-même.

— Très jolie !

Je suis effarée de voir que l'extérieur est coquet et que la maison est petite, mais construite avec beaucoup de gout.

Je n'aurais pas imaginé cela d'un rustre pareil.

Nous arrivons sur le seuil de la porte, lorsque j'entends le bruit des moteurs de deux mobylettes qui s'approchent

de nous.

« Il y en a qui sont un peu plus moderne que d'autres ici » me dis-je intérieurement, car je ne veux pas vexer mon hôte.

Les deux mobylettes s'arrêtent devant nous. Deux hommes sans casques de sécurité nous sourient.

— Salut, Crockett ! dit l'un des deux hommes.

Il se tourne vers moi et fait pivoter la

visière de sa casquette pour me saluer.

— Mam'selle !

— Bonjour ! dis-je, gentiment.

L'homme à la casquette reprend.

— Je suis venue avec Franckie pour te rapporter ta mobylette. Tu l'as laissé au village. On a cru que tu l'avais oubliée.

— Merci, Lance, mais non, je ne l'ai pas oublié. Gare-la où tu veux ! Vous voulez boire un petit coup avant de repartir, les gars ?

« Il se moque vraiment de moi ! »
pensé-je. Je fulmine intérieurement,
mais je garde mon calme.

— Non, c'est gentil. Une autre fois ! dit
Lance, en me regardant, l'œil lubrique.

Je peux deviner ses pensées et j'ai
envie de lui dire que je ne suis pas la
petite amie de « Crockett », mais je me
tais.

Je n'ai pas envie de rentrer dans une
polémique.

Lance monte à l'arrière de la seconde
mobylette.

Les deux hommes repartent dans un vacarme assourdissant.

— Si vous voulez bien entrer dans mon humble demeure ! me dit Crockett, en ouvrant la porte.

— Vous n'avez pas récupéré vos clefs sur votre mobylette ! lui dis-je, avant de franchir le seuil de la porte.

— Je sais. Elles sont toujours sur le contact. Comment croyez-vous que Franckie et Lance me l'auraient rapporté, sinon ? En trafiquant les fils, me dit-il d'un ton railleur.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez une mobylette ? Mes

pieds m'ont fait souffrir durant tout le trajet.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez mal aux pieds ?

— Ben, parce que...

Il me coupe la parole.

— Vous voyez, on a tous nos petits secrets !

Il entre chez lui.

Je suis folle de rage. Il avait le moyen de m'amener jusqu'à ma voiture pour la dépanner, mais il ne l'a pas fait.

Je tente de garder mon calme, mais ne peux m'empêcher de lui demander :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas amenée jusqu'à ma voiture avec votre mobylette ?

Il me regarde excéder.

— Vous n'avez pas fini de me harceler de questions. Et pourquoi si ? Et pourquoi ça ? Croyez-vous que je peux remorquer votre voiture jusqu'à chez moi, où j'ai tous mes outils et quelques pièces détachées, avec ma mobylette ?

— Et si vous aviez pu la réparer sur

place !

— Croyez-vous que je fais de la magie ?

— Non, je suis désolée. Vous m'offrez l'hospitalité et je suis infernale avec vous. Veuillez m'excuser.

Je me rends compte que j'ai été un peu loin.

— Vous êtes pardonnée ! J'ai été stressé comme vous à une époque de ma vie !

Il me tend la main et reprend :

— Nous ne nous sommes même pas présentés. Ici, tout le monde m'appelle Crockett.

— Moi, c'est Abbie.

Nous nous serrons la main amicalement. Pour la première fois, il n'y a plus de tension entre nous.

— Je vais vous montrer votre chambre !

Il ouvre la porte d'une jolie pièce tout aussi coquette que la maison, décorée avec gout dans un style champêtre.

— Oh, c'est très beau ! dis-je, enthousiaste.

— Merci, c'est habituellement ma chambre à coucher.

— Et vous, où allez-vous dormir ?

— J'ai un canapé très confortable.

— Non, je refuse de vous chasser de votre chambre !

— Vous ne me chassez pas ! C'est avec plaisir que je vous prête ma chambre pour la nuit ! Ici, on est comme ça ! Acceptez ou vous me vexerez !

— Bon très bien. Je vous remercie énormément. Puis-je vous demander une dernière faveur ?

— Allez-y ! me dit-il.

— Est-ce que je peux utiliser votre téléphone pour rassurer ma mère, car le réseau de mon portable ne passe pas ici ?

— Le téléphone ! Ici !

Crockett se met à rire.

— Vous êtes drôle vous !

— Est-ce que je dois comprendre que vous n'avez pas le téléphone !

— Drôle et perspicace en plus !

Crockett part en riant et referme la porte derrière lui.

— Décidemment, il aime bien me remettre à ma place ! me dis-je, accablée.

Je déballe mes petites affaires sur le lit.

— J'espère que je ne vais pas m'éterniser ici, me dis-je, tout bas.

Je regarde l'écran de mon smartphone.
Toujours pas de réseau.

« Ma mère doit se faire un sang d'encre ! » me dis-je.

Je m'installe en tailleur sur le lit et pose mon ordinateur portable sur les genoux.

Je vais noter mes péripéties du jour pour agrémenter mon article pour mon examen. En mettant un peu d'humour à mon papier, je peux me démarquer des autres candidats.

Je travaille depuis une bonne demi-heure lorsque mon ordinateur m'indique que la batterie est faible.

Je prends le chargeur et cherche la prise.

J'ai beau regarder de partout, je ne la trouve pas.

D'ailleurs, je me rends compte qu'il n'y a pas de lampe de chevet électrique, mais une lampe à pétrole. Ce que je prenais pour de la simple décoration m'a l'air d'être utile et de servir. Le verre est teinté par la chaleur de la flamme.

— Et merde ! Pas de téléphone ! Pas d'électricité ! C'est bien ma veine !

Je me lève pour partir à la rencontre de Crockett.

Il sirote tranquillement une bière, un

livre ouvert à la main.

J'aperçois le titre :

« La critique de la raison pure »

Je suis effarée.

Sous ses apparences d'hommes des bois, Crockett serait-il cultivé ?

Je m'approche de lui sans bruit. Il a l'air absorbé par l'œuvre de Kant.

Je me racle la gorge pour signifier ma présence.

— Excusez-moi de vous déranger ! dis-je, d'une voix fluette. Je cherche une

prise électrique pour mon ordinateur portable. Il n'a presque plus de batterie.

— Une prise, mais bien sûr ! Venez avec moi !

Crockett m'amène jusqu'au fond de son couloir dans une minuscule pièce sans fenêtre. Il allume une lampe à pétrole.

Je découvre un vélo d'appartement en plein milieu de la pièce, attaché à différent câble et engrenage qui mène à un gros appareil.

— Qu'est-ce que c'est ? demandé-je,

naïvement.

— Vous vouliez de l'électricité ? Vous n'avez plus qu'à pédaler !

— C'est une blague ?

— Non, pourquoi ? C'est très bon pour la santé de faire du sport ! Entre nous, vous en avez besoin ! Vous n'avez pas cessé de vous lamenter sur le chemin qui nous a menés jusqu'ici !

— J'avais mal aux pieds !

Il me regarde et ricane en repartant s'asseoir. Je le suis en colère.

— Comment voulez-vous que je pédale

et que j'utilise mon ordinateur en même temps !

— Je ne vous ai jamais dit de faire les deux à la fois ! Vous pédalez environ une demi-heure et vous aurez assez d'électricité pour votre ordinateur pour toute la soirée.

Je grommèle et retourne vers le vélo. Je claque la porte derrière moi.

Je défoule ma colère en pédalant à toute allure. Épuisée au bout de 5 minutes, je ralentis le rythme.

Je suis beaucoup moins énervée et mes jambes me font souffrir. Je regarde ma montre. Il me reste encore 25 minutes

à pédaler.

Si seulement j'avais mon lecteur MP 3 pour m'occuper l'esprit.

Il me vient une idée.

Si je chantais.

Je commence par fredonner quelques petits airs entraînants, puis prise dans le jeu, j'augmente sans vraiment m'en rendre compte le volume de ma voix.

Je chante presque à tue-tête à présent.

Je regarde ma montre.

Effectivement, le temps passe plus vite. Il ne me reste plus qu'un quart d'heure à pédaler.

Je continue mon petit concert en solo

lorsque j'entends un raclement de gorge assez puissant derrière moi.

J'arrête de pédaler, essoufflée, et me retourne.

Crockett est dans l'entrebâillement de la porte, les bras croisés, l'œil rieur.

— Vous chantez comme une casserole ! me dit-il.

Son ton est moqueur. Il vient de me piquer au vif.

Sans me laisser répondre, il repart.

Il a dû me trouver ridicule ! me dis-je, un peu honteuse.

Je me remets à pédaler en silence, durant le quart d'heure qu'il me reste, contrarié que Crockett puisse penser que je suis une gourde.

*

Je suis fourbue. Mes jambes flageolent. J'ai l'impression qu'elles ne vont plus me porter longtemps. Je m'approche de Crockett, concentré sur son livre.

— J'ai terminé ! dis-je, penaude.

— Il y a une prise électrique dans la cuisine, sur le plan de travail, me dit-il en m'indiquant la porte avec son doigt. Vous pourrez vous installer

tranquillement sur la table.

— Merci ! dis-je, gentiment.

— Y'a pas de quoi !

Je file chercher mon ordinateur et pars m'installer à la cuisine.

La décoration campagnarde est très chaleureuse. Quelques appareils ménagers d'un autre temps trônent sur le plan de travail, un moulin à café manuel, une cafetière italienne, un hachoir à viande à manivelle... seul un mini frigo dans l'angle de la cuisine, me rappelle que nous sommes à l'ère industrielle.

Je trouve la prise facilement et branche

mon ordinateur. La batterie ne charge pas.

J'ouvre le frigo pour voir si l'électricité arrive bel et bien. La petite lumière s'éclaire et le frais me chatouille les cuisses.

J'en déduis que la prise sur le plan de travail ne fonctionne pas.

Je retourne voir Crockett, toujours en pleine lecture.

— Je suis vraiment désolé de vous déranger, mais la prise est défectueuse.

— Défectueuse ? Avez-vous appuyé sur le bouton « on » de mon générateur à électricité ?

— Non, mais le courant arrive bien à la cuisine, puisque votre frigo marche.

— C'est normal, il n'est pas sur le même circuit.

— Pas sur le même circuit ? Je ne comprends pas !

— J'ai deux circuits électriques indépendants. Le premier vous le connaissez déjà ! Il alimente la prise de la cuisine, la prise de la télévision. Bref, c'est un circuit secondaire de secours ! Je me sers très peu de ses deux prises. Le second circuit est branché à des panneaux solaires sur le toit ! Il alimente le frigo, un petit chauffe-eau dans la salle de bain, et cette prise que vous voyez là.

Il m'indique une prise à côté de son canapé.

— Vous voulez dire que vous avez deux circuits électriques !

— Oui, c'est ce que je viens de vous dire ! me dit-il, en haussant les sourcils

— Vous voulez dire que j'aurais pu utiliser cette prise à côté de votre canapé sans avoir à pédaler une demi-heure !

Je tente de garder mon calme.

— C'est exact !

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit avant ?

— Parce que vous ne me l'avez pas demandé !

Je rage. Je suis toute rouge. J'ai envie d'exploser. Il se moque vraiment de moi.

Sans dire un mot de plus, je vais appuyer sur ce fameux bouton « on » et retourne à la cuisine.

Je dois garder mon calme. C'est la fin de l'après-midi et je ne sais pas où passer la nuit, et sincèrement, je n'ai pas envie de la passer dehors.

*

Je referme mon ordinateur. J'ai noté toutes mes impressions et ma mésaventure.

Mon ventre gargouille. Je commence à avoir faim.

Je me dirige au salon, mais Crockett n'est plus là. Je cherche dans toutes les pièces de la maison. Personne.

Je sors.

Toujours personne.

C'est alors que j'entends une voix, derrière la maison.

C'est Crockett qui parle à sa chèvre

pendant qu'il la trait.

Je me cache et l'observe.

Il a l'air si tendre et affectueux sous ses
airs de sauvage de la montagne.

Une branche craque sous mes pieds.

Crockett se retourne et me sourit.

— C'est pour le repas de ce soir ! me
dit-il. Vous voulez essayer.

— Je n'ai jamais fait cela !

— Y'a un début à tout ! Venez !

— Très bien !

Je m'assois sur le petit siège à trois

pieds et pose mes mains sur les mamelles de l'animal. Je suis à la lettre les indications de Crockett. À ma grande surprise, le lait sort en petit jet.

— J'y arrive ! dis-je à Crockett, enthousiaste.

— Oui, vous êtes douée ! Maintenant, parlez-lui calmement ! Félicitez là !

Avec une voix très douce, je parle à la petite chèvre puis la caresse tendrement.

— Je suis impressionné, me dit Crockett. D'habitude, ma chèvre n'aime

pas les étrangers. Vous avez réussi à l'amadouer si facilement ! Je n'en reviens pas !

— Il faut croire que je sais parler aux animaux !

— C'est fort probable ! me dit-il, en ramassant le panier en osier rempli de légumes, posé à ses pieds.

Je suis réjouie à l'idée de goûter du lait de chèvre frais et de manger de bons légumes du jardin. En ville, nous n'avons pas ce genre de privilège.

— Si vous voulez, je peux préparer le repas. C'est la moindre des choses, dis-

je. J'adore cuisiner. Avec tous ces petits légumes, je vais vous faire une poêlée dont vous me direz des nouvelles.

— Si vous voulez ! me dit Crockett, en me tendant le panier de légumes.

Il attrape le seau de lait et ouvre un garde-manger plein de paille. Il en ressort un fromage des plus appétissants.

— Et vous, vous me direz des nouvelles de mes fromages !

— Avec plaisir ! dis-je.

Un sentiment de bonheur me transperce. Pour la première fois, depuis ma plus tendre enfance, je ne ressens plus aucun stress, juste une joie simple sur les petits plaisirs de la vie.

Je retourne à la cuisine et commence à préparer le diner.

Je pose mon ordinateur sur le plan de travail à côté de la cuisinière, pour me servir de la table où j'étale les beaux légumes tout frais.

C'est un vrai plaisir à l'œil.

Une fois tout épluché, je me heurte au problème de la cuisinière. J'aurai dû me douter que rien n'allait être simple. C'est une cuisinière à bois.

J'allume le feu très facilement à ma grande surprise. Je n'ai rien perdu de mon initiation scoute. Je suis ravie et fière de moi, mais très vite, je me rends compte que le feu devient incontrôlable. J'ai trop chargé l'âtre.

J'appelle Crockett au secours.

Il réagit au quart de tour et maîtrise le début d'incendie en jetant quelques seaux d'eau.

Je me fends en excuses lorsque je me rends compte que mon ordinateur est trempé.

— Vous avez mouillé mon ordinateur ! dis-je, affolée par le fait qu'il risque de

ne plus marcher.

— Vous avez mis le feu à ma cuisine !
Je crois que c'est bien pire !

Ne sachant plus où me mettre, je file dans la chambre mon ordinateur sous le bras.

Je suis en larme. Furieuse contre moi-même. Je suis une sale petite idiote égoïste.

Une heure plus tard, une fois calmée, je décide de partir. Je ne sais pas où aller, mais cette solution me paraît la meilleure.

Je ne dois plus rester ici. Je suis une catastrophe ambulante.

Le monde de Crockett est trop différent du mien. Au lieu de m'adapter, j'enchaîne les mésaventures.

Il vaut mieux pour cet homme que je passe la nuit loin de chez lui avant que la situation tourne encore à la catastrophe.

Je sors de la chambre mon sac sur le dos, bien décidée à m'excuser avant de partir.

Crockett est dans la cuisine, en train de faire cuire les légumes.

— Je voulais m'excuser pour tout ce dérangement et pour avoir failli mettre le feu à votre cuisine. Je vais m'en aller

pour vous laisser tranquille.

Sans se retourner, il me répond :

— C'est dommage ! Le diner est presque prêt. Je suis sûr qu'il va être excellent.

Je regarde sur la table de la cuisine. Le couvert est dressé pour deux personnes.

J'hésite, ne sachant plus vraiment quoi faire. J'ai envie de rester, mais est-ce que je le dois vraiment ?

Crockett se retourne et me regarde avec un large sourire.

Ses yeux me demandent de rester.

Je lui souris à mon tour.

— Merci, lui dis-je.

— Allez vite poser votre sac à dos, et venez vous mettre à table.

*

Mal assurée, et embarrassée, je m'assois.

Je regarde Crockett qui s'active toujours au fourneau.

— Avez-vous besoin d'aide ? dis-je, gentiment.

— Non, merci, je n'ai plus assez d'eau pour éteindre un deuxième incendie !

— J'ai perdu une occasion de me taire !

— Je pense que oui ! me dit-il, avec une voix cassante.

Il se retourne la poêle dans la main, prêt à nous servir.

— Vous êtes assise à ma place ! me dit-il, froidement.

Je me lève embarrassée.

— Oh ! Pardon ! Je suis désolée. Je ne voulais pas...

Crockett éclate de rire.

— Je plaisante. Rasseyez-vous !

— Je ne trouve pas cela très drôle, dis-je, fâchée.

— Moi, si ! me répond Crockett en riant de plus belle. Allez ! Arrêtez de bouder ! Vous êtes bien plus jolie lorsque vous souriez.

— Merci ! dis-je, en baissant les yeux au sol, ravie par le compliment.

— Qu'attendez-vous pour vous asseoir

? Vous voulez manger debout ?

— Non, dis-je en grommelant.

Je ne décroche pas un mot durant tout le repas. Le silence a l'air de plaire à mon hôte. C'est encore le meilleur moyen pour ne pas me faire rabrouer. À la fin du repas, lorsque Crockett m'offre de son fromage, il entame la conversation.

— Sans vouloir me venter, vous allez vous régaler ! Je suis très fier de mes fromages de chèvre.

— Effectivement ! C'est délicieux ! dis-je, en goutant un morceau.

— Mais dites-moi, Abbie ? Que veniez-

vous faire dans le coin ?

Je suis surprise par son attitude. Pour la première fois depuis notre rencontre, il s'intéresse à moi.

— Je suis étudiante. Je veux devenir journaliste.

— Ce qui explique votre stress permanent ! me dit-il, en me coupant la parole.

Je me tais et le regarde, résignée.

— Pardonnez-moi ! Je n'ai pas pu m'en

empêcher ! Mais je vous en prie, continuez, je vous écoute ! Promis, je me tais ! Il pose une main devant sa bouche !

— Mon rêve de petite fille est de devenir journaliste. Je rêve secrètement d'animer un journal télévisé, mais je ne me fais pas d'illusions.

— Et pourquoi donc ?

— M'avez-vous bien regardé ?

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Je n'ai pas le profil d'une journaliste télé !

— Que vous reprochez-vous ?

J'éclate de rire.

— Que se passe-t-il ? me demande-t-il.

— Tout à l'heure, vous m'avez reproché de vous harceler de questions, ce qui était totalement justifié. À présent, c'est à votre tour. Et pourquoi ci ? Et pourquoi ça ? J'ai déteint sur vous, à une allure phénoménale. Un vrai interrogatoire de police !

Il éclate de rire.

— Bon, OK. Vous avez gagné. Je peux être parfois très curieux sous mes airs

d'ours mal léché.

— Je ne vous le fais pas dire ! dis-je, en riant.

Soudain, il s'arrête de rire et reprend immédiatement son sérieux.

— Oups ! Je suis désolée ! J'ai pensé tout haut ! Je ne voulais pas vous vexer !

Il me regarde et éclate de rire à nouveau.

— Je vous taquine. J'aime les gens vrais

! Même si certaines vérités sont parfois peu agréables à entendre.

— Ouf, j'ai eu très peur ! J'ai bien cru que j'allais devoir passer la nuit dehors, dis-je, en plaisantant.

— Rassurez-vous, je serais incapable de vous mettre dehors. Vous êtes une sorte de rayon de soleil.

— Merci pour le compliment ! dis-je, en rougissant.

— Je ne sais pas si c'est réellement un compliment ! Comme le soleil vous avez illuminé ma journée, mais je pense que trop longtemps exposé à vous, on attrape vite une insolation.

Nous rions de bon cœur. J'admets que j'ai bien mérité la critique, après tout, je n'ai pas arrêté de me plaindre et j'ai failli mettre le feu à sa maison.

— Nous nous éloignons du sujet, Abbie. Je ne sais toujours pas pourquoi vous êtes là !

— Mes examens sont dans quelques semaines et j'ai un sujet d'article à faire qui comptera comme une épreuve. Il ne faut pas que je me loupe. J'ai donc décidé grâce à l'idée géniale d'une amie, d'interviewer le milliardaire David Hérépiat. Il a un parcours exceptionnel, autant dans son ascension sociale que dans sa descente

aux enfers.

— Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il a subi une descente aux enfers ?

— L'article de journal, que j'ai lu sur lui, parlait d'une douloureuse séparation avec sa femme. Il a décidé de se retirer des affaires et de vivre par ici une existence d'ermite.

— Et qu'est-il arrivé à son ex-femme ?

— Elle lui a volé la direction de son entreprise qu'elle gère avec une poigne de fer. L'article parlait de son intention de fermer toutes les œuvres caritatives que finance l'entreprise.

— Je n'étais pas au courant ! Quelle salope ! Est-ce qu'elle a réussi ?

— Non, pas encore. Elle est en pleine bataille juridique, mais si David Hérépiat ne pointe pas le bout de son nez pour sauver les meubles, elle va gagner.

— Et que pensez-vous de la démarche de cet homme ?

— Je peux comprendre qu'il ait eu envie de tout foutre en l'air, mais entre nous, je ne comprends pas qu'il ne fasse rien pour sauver les œuvres caritatives auxquelles il a tant donné lorsqu'il était à la tête de son empire.

Ce qui m'amènera à lui poser la question du sujet de mon article : Et si l'on pouvait tout changer, que feriez-

vous ?

Crockett me regarde, le regard sombre et me dit :

— Si l'on pouvait tout changer... très bonne réflexion.

Il soupire. Il a l'air bizarrement triste et inquiet.

— Vous ai-je dit quelque chose qui vous a déplu ?

— Non, je suis juste un peu fatigué. Je vais aller me coucher. Nous nous lèverons de bonne heure demain matin

pour aller réparer votre voiture.

— Très bien ! Je vais faire la même chose, une fois que j'aurai débarrassé et lavé la vaisselle.

— Ne vous sentez pas obliger ! Je peux très bien le faire demain !

— Ah, ces hommes ! dis-je, en voulant le taquiner. Vous êtes tous les mêmes. Allez-vous coucher, je m'occupe de tout. Demain, votre cuisine sera propre comme un sou neuf.

— C'est très gentil de votre part ! Mais je crains le pire !

— Ne vous en faites pas ! dis-je en riant. Je ne toucherais pas à une allumette, c'est promis.

Crockett rit.

— Dans ce cas, je vous souhaite une bonne nuit, petit rayon de soleil.

Je lui souris.

Une fois seule dans la cuisine, la présence de Crockett me manque. Je chasse son image de ma tête, mais elle revient comme un boomerang. Je ne peux m'empêcher de sourire en repensant à notre rencontre insolite.

*

Je suis accrochée fermement à la taille de Crockett. Nous descendons au village en mobylette.

Le voyage est plus rapide que la veille, mais tout aussi désagréable. J'ai les fesses en compote. La selle est très inconfortable et le chemin plein d'ornières.

J'ai l'impression que mon sac à dos pèse une tonne à chaque secousse.

— Je vais attendre Jean et son tracteur, au coin de la rue. Il ne devrait pas tarder. Si vous voulez aller rassurer votre mère, le bar possède une ligne téléphonique.

Quelques minutes, plus tard, je rejoins
Crockett, complètement affolée.

— Il faut que je rentre chez moi ! Mon
petit frère est à l'hôpital. Péritonite.

— Il y a une gare de chemin de fer à dix
kilomètres d'ici. Je vous y amène.

Donnez-moi votre adresse, je ferai le
nécessaire pour faire remorquer votre
voiture dans le garage le plus proche
de chez vous.

*

Le train arrive. Mes adieux à Crockett
me déchirent le cœur.

Tout va si vite ! Trop vite !

— Au revoir, petit rayon de soleil !

— Au revoir, Crockett !

Dans le voyage qui me ramène chez moi, je me fais tout un tas de reproches.

J'aurai dû lui dire que j'avais envie de le revoir.

J'aurai dû lui dire qu'il était formidable.

J'aurai dû lui dire qu'il me fascinait.

J'aurai dû lui dire que j'étais en train de tomber amoureuse de lui.

*

Après une grosse frayeur, mon petit frère est enfin sorti de l'hôpital.

Je ne cesse de penser à Crockett. Comme il me l'a promis, il a fait remorquer ma voiture dans un garage vers chez moi. Je l'ai récupérée comme neuve, hier soir. Ce matin, j'ai reçu un colis des affaires que j'avais oublié chez lui.

Depuis que je suis partie, je ressens une envie irrésistible d'aller le rejoindre.

Sur un coup de tête, je prends mon sac à dos et décide de partir chez lui.

Il faut que je lui avoue mes sentiments naissants. Il ne voudra peut-être pas de moi, mais j'ai besoin de tenter ma chance.

Le voyage est long et exténuant. J'arrive enfin devant la porte de sa maison.

Je frappe, mais personne ne répond. J'ouvre et j'entre en l'appelant. Il n'est pas là.

J'attends patiemment qu'il revienne, mais toujours personne à l'horizon.

Alors, je décide d'aller au village. Il est peut-être là-bas.

Mais, je ne le trouve pas.

Jean passe avec son tracteur. Je lui fais

de grands signes. Il s'arrête.

— Vous êtes de retour, ma p'tite demoiselle. Crockett m'a dit pour votre frère ! Il va mieux ?

— Oui, merci. Il est rentré à la maison.

— Ah bah, tant mieux !

— Vous ne savez pas où est Crockett ?

— Il est parti avant-hier. Il ne nous a pas dit où il allait. Il a simplement dit qu'il reviendrait. Personne ne sait quand !

Je suis effondrée.

— Si je vous donne mon numéro de téléphone, vous pourrez me prévenir de son retour ?

— Qu'est-ce que je ne ferais pas pour une jolie p'tite dame !

— Merci Jean ! Vous êtes adorable !

*

Depuis plus d'une semaine, j'attends désespérément un coup de fil de Crockett ou de Jean.

Mon examen arrive à grands pas, et je n'ai toujours pas avancé mon article sur David Hérépiat, le milliardaire.

Je suis en compagnie de ma mère et de

mon petit frère à la cuisine pour le petit déjeuner. Je dresse l'oreille lorsque j'entends à la radio que le procès opposant l'ex-femme de David Hérépiat et les œuvres caritatives, qu'elle veut dissoudre, se joue cet après-midi.

Puisque je n'ai pas eu l'interview de son ex-mari, je décide d'aller interviewer cette femme. Elle donne une conférence de presse après le résultat du procès.

Une foule de journalistes se pressent dans la salle de conférence à côté du tribunal. C'est une mauvaise idée. Je n'aurai jamais dû venir. Je ne m'attendais pas à autant

d'engouement pour cette affaire. Je vois même une élève de ma classe dans un coin de la salle.

C'est foutu. Mon article n'aura rien d'exceptionnel ni d'unique.

Je décide tout de même de rester pour assister à la conférence de presse.

L'euphorie est à son comble lorsque l'on apprend que l'ex-femme a perdu le procès grâce à un témoignage de dernière minute.

Un mouvement de bousculade commence. Je me retire un peu de la foule pour ne pas être emporté. Tant pis, je suis trop loin, trop à l'écart, mais de toute façon, j'ai baissé les bras.

Ce sujet n'est plus le meilleur à mes yeux et je dois rapidement trouver une autre idée géniale pour mon article.

Je pense à Crockett, et mon cœur saigne. Il me manque et je ne sais même pas s'il ressent quelque chose pour moi.

Je m'apprête à partir loin de cette foule et de cette folie ambiante, lorsque j'entends derrière moi, une voix familière.

— Bonjour, petit rayon de soleil.

Mon cœur bat. Mes mains tremblent. Une joie immense m'envahit.

C'est Crockett !

Mais que fait-il ici ?

Surprise, je me retourne pour lui sauter dans les bras, mais quand je vois l'homme qui me parle, j'ai un mouvement de recul.

Je ne reconnais pas le visage hirsute de Crockett !

Je fronce les sourcils. Je ne comprends plus rien.

Ce visage c'est..., non, ce n'est pas possible !

— Vous êtes David Hérépiat ?

— Chut, personne ne m'a encore

reconnu. Je tiens à rester incognito.
Venez avec moi !

Il m'entraîne hors de la salle, dans un couloir où règne un peu plus de calme.

— Crockett, c'est vous ?

— Oui !

— Mais votre barbe, vos cheveux, où sont-ils passés ?

— Je ne pouvais pas me présenter au tribunal ainsi ! J'ai dû tout couper.

— Je ne m'attendais vraiment pas à cela. Vous êtes David Hérépiat ! C'est fou ce qu'une barbe et des cheveux

hirsutes peuvent changer un homme.
Mais pourquoi m'avez-vous dit que
vous vous appeliez Crockett ?

— Parce que c'est ainsi que je
m'appelle à présent !

— Mais pourquoi, Crockett ?

— C'est Jean qui m'a surnommé ainsi
lorsque je me suis mis à construire ma
maison en bois. Il me disait que je lui
faisais penser à Davy Crockett ! David
Hérépiat est donc naturellement
devenu Crockett !

Il marque une pause et me regarde
dans les yeux. Son sourire charmeur
me fait tourner la tête. Mes genoux

tremblent. Mon sang s'enflamme. La passion me dévore. Sa bouche sensuelle m'attire.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez David Hérépiat ?

— Parce que c'est une partie de ma vie que je souhaite oublié ! Je suis Crockett à présent ! Si je suis ici en tant que David Hérépiat, c'est uniquement à cause de vous !

— Ah bon ! dis-je, souriante, le cœur battant.

« Je suis tellement heureuse. Je n'en crois pas mes yeux. Il est venu pour

moi. »

— Lorsque vous m'avez dit que mon ex-femme avait l'intention de fermer toutes mes associations caritatives, mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai contacté mon avocat le jour de votre départ précipité et je suis venue pour témoigner comme il me l'a conseillé. Bref ! Je vous remercie. Les associations caritatives ont gagné grâce à vous.

Une profonde déception m'envahit.
Mais je ne le montre pas.

« Qu'est-ce que je croyais ! Qu'il

m'aimait ! Moi ! Une insignifiante étudiante en journalisme, même pas capable de reconnaître un homme, quand elle l'a en face d'elle ! »

Je me sens si ridicule.

— J'avoue également que je ne voulais pas vous décevoir ! rajoute Crockett.

— Me décevoir ?

— Vous ne compreniez pas que David Hérépiat ne réapparaisse pas pour sauver ses œuvres caritatives. Il fallait donc que je revienne pour les secourir.

— C'est adorable ! dis-je, totalement chamboulée.

Je tente de surnager dans un tourbillon d'émotion qui me bouleverse.

Crockett reprend :

— Et si nous allions dîner au restaurant.

— Excellente idée ! dis-je, dans une large inspiration destinée à me calmer.

Nous traversons la rue et nous nous dirigeons vers le restaurant 4 étoiles en face du tribunal. Je fais un mouvement de recul.

— Je n'ai pas les moyens de me payer un tel restaurant !

— Venez, je vous invite, me dit-il, en me prenant par la main.

— Mais je ne suis pas habillée correctement.

— Ne vous en faites pas, je connais l'endroit, le restaurateur est un vieil ami.

— Mais c'est un endroit, très cher. Sans vouloir vous vexer, votre ex-femme ne vous a-t-elle pas tout pris ?

— Mon ex-femme ne m'a pas plumé ! Rassurez-vous ! Elle a pris la direction de mon empire parce que je l'ai bien voulu. Je l'ai laissé faire lorsque j'ai

décidé de me retirer et de changer de vie. Ce n'est pas parce que je vis modestement à présent et sans soucis que mes comptes en banque ne sont pas remplis. Quand on est un homme riche comme je l'ai été, l'argent appelle l'argent, les intérêts, les valeurs mobilières, les actions. Tout cela est géré par un homme de confiance que j'emploie grassement. Anonymement, je fais régulièrement des dons à des œuvres de charité. Que voulez-vous que je fasse de tout ce fric ?

— Si je comprends bien, c'est vous qui avez décidé de tout changer à votre vie. Vous n'y avez pas été forcé comme il est expliqué dans les magazines.

— Forcé ! Absolument pas. J'ai décidé de tout changer et je ne le regrette pas. Jamais je ne reviendrai en arrière. Vous pourrez expliquer tout cela dans votre article.

Nous entrons au restaurant et le serveur nous prie de nous installer à une table joliment décorée. L'endroit est luxueux, et guindé.

Le restaurateur vient nous saluer avant de retourner en cuisine.

— Je n'ai pas l'habitude de tout ce luxe ! dis-je, doucement.

— Restez naturelle ! Vous êtes

parfaites ! Évitez juste de vous
approcher des fourneaux de la cuisine
et tout se passera bien.

Nous rions de bon cœur.

J'ouvre la carte des menus. Tout me
paraît délicieux et hors de prix. J'essaie
de rester droite et de garder une allure
digne.

— Je me sens très mal à l'aise ! dis-je.

— Vous savez quoi ? Moi aussi ! Et si
nous partions discrètement.

Je me mets à rire.

— Mais enfin, on ne peut ? C'est très mal élevé !

— Bien sûr que si, on peut ! Donnez-moi votre main.

Crockett se lève d'un bon et m'entraîne avec lui dans sa course jusqu'à la sortie. Les serveurs guindés nous regardent, éberlués.

Au passage, nous coupons la route à une vieille dame pincée, qui se met immédiatement à rouspéter.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette ignominie ! dit-elle, à notre rencontre.

Nous fuyons hors du restaurant dans un grand éclat de rire.

Deux rues plus loin, nous arrêtons de courir comme des voleurs.

Essoufflés, nous nous asseyons sur un banc public. Nos deux mains sont soudées.

— Voulez-vous que l'on aille se promener le long de la jetée ? Il doit bien y avoir quelques vendeurs de sandwiches.

Main dans la main, nous nous dirigeons vers le port.

— C'est étrange, mais depuis mon départ, il y a 5 ans, cette ville ne m'a jamais manqué. Me dit Crockett.

— Et votre vie de milliardaire ! Le luxe, la facilité...

— Vous savez Abbie, la facilité, je l'ai avec ma vie actuelle. Avant, tout n'était que stress, angoisse, et compétition. Le luxe autour de soi n'est rien si l'on n'est pas heureux. La beauté de ma vie actuelle remplace aisément toute cette profusion de choses inutiles et tellement chères.

— À vous entendre, vous avez troqué une vie de milliardaire minable contre une vie modeste enrichissante !

— Oui, j'ai compris beaucoup de choses, le jour où j'ai eu le cran de tout changer à ma vie.

Nous marchons toujours main dans la main le long de la jetée. La mer est calme. Quelques badauds nous croisent, çà et là.

— Et il ne vous manque rien ?

— Mis à part un bon sandwich ? me dit-il en riant. Non, il ne me manque rien. Enfin, rien de matériel.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui vous manque d'immatériel.

Crockett me regarde dans les yeux et sans me lâcher la main me répond :

— L'amour !

Mes yeux se noient dans les siens.
L'instant est magique et le temps cesse sa course folle.

Il pose son autre main autour de ma hanche et rapproche mon corps du sien.

Lentement, il approche ses lèvres des miennes.

Je ferme les yeux pour apprécier. Nos lèvres s'effleurent.

J'ai le vertige. Une vague de chaleur intense m'envoute.

Sa bouche contre ma bouche semble se souder pour ne plus jamais se séparer.

Ses bras m'enlacent.

Nos langues se cherchent. Dans un soupir de plaisir, elles entament une longue danse érotique.

Sa bouche experte me chavire.

Je m'abandonne à ce baiser si merveilleux, si romantique et pourtant si sulfureux.

Un désir profond monte le long de mon ventre.

Les mains de Crockett parcourent mon dos et le bas de mes reins.

Nous nous embrassons avec une telle passion que nous manquons d'oxygène.

J'enroule mes bras autour de son cou.

Je le tiens et ne veux plus jamais le lâcher.

Mon cœur bat tellement fort qu'il va se décrocher de ma poitrine.

Je le désire, c'est à présent une évidence. Crockett est l'homme de ma vie.

Sa bouche délicieuse et ses mains sensuelles me bouleversent. Nos corps enlacés dans une étreinte amoureuse si parfaite ne font plus qu'un.

J'ai l'impression que ce moment

magique est irréal. Je suis hors du temps, hors de ma vie. Je ne vois plus que lui. Les passants, la jetée, la mer, les vagues, plus rien ne compte. Je suis seule au monde avec lui.

Ses yeux se plongent à nouveau dans les miens. Il me sourit.

Je m'abandonne à son charme fou et mon cœur s'enflamme.

Je suis éperdument amoureuse.

Il pose sa main sur ma joue et me regarde tendrement.

— Nous ne devrions pas ! Je ne suis pas un homme pour toi. Tout nous sépare. Tu as une carrière de

journaliste à réussir et moi je suis devenue un homme des bois.

Mon cœur se brise en mille morceaux de désespoir. J'ai l'impression de suffoquer.

Crockett m'embrasse sur le front.

— Adieu, Abbie !

Il s'en va.

Je suis tétanisée par la douleur. Je le regarde partir sans même pouvoir lui dire que je l'aime, sans même pouvoir le supplier de rester.

*

Mes examens sont la semaine prochaine.

Depuis le jour où Crockett m'a dit adieu, je traîne mon âme en peine.

Je me suis plongée dans mes révisions pour tenter de l'oublier, mais rien n'y fait. La douleur est si vive qu'elle m'empêche de dormir.

J'ai des cernes sous les yeux par manque de sommeil et un vague à l'âme permanent.

Ma mère s'est beaucoup inquiétée pour moi durant ses dernières semaines, jusqu'au jour où je lui ai

tout raconté.

Elle a su trouver les mots pour me reconforter et donner une nouvelle direction à ma vie.

Je viens de boucler l'article que je dois rendre lundi. Je tiens une copie papier dans ma main. Je suis satisfaite de mon travail.

Je referme mon ordinateur portable qui n'a miraculeusement pas subi de dommage le jour où il a été arrosé chez Crockett.

Je repense, mélancolique, à ce moment mouvementé.

Mon téléphone sonne. C'est mon amie Camille

— Coucou, Abbie ! On sort en boite ce soir ?

— Salut Camille ! Non pas ce soir !

— Oh non ! Tu vas encore passer un autre samedi soir à te morfondre.

— Non, pas ce soir ! J'ai autre chose de prévu, c'est tout !

— OK, mais si je peux te donner un conseil, il faut aller de l'avant dans la vie.

— C'est ce que j'ai bien l'intention de faire Camille ! Allez, amuse-toi bien ce soir ! À bientôt — À bientôt, Abbie !

J'attrape mon sac à dos et file embrasser ma mère et mon frère dans la cuisine.

— Ne t'inquiète pas ! Je te tiens au courant dès que je peux ! dis-je à ma mère.

— Très bien, ma chérie ! Sois prudente !

Je monte dans ma voiture et démarre.

La route défile sous mes yeux et me paraît si longue.

J'arrive enfin à destination.

Mon cœur bat très fort. Mes jambes

flageolent. L'angoisse me tord
l'estomac.

Je frappe à la porte et attends la boule
au ventre, que l'on vienne m'ouvrir.

— Que fais-tu ici ?

— Bonjour, Crockett !

— Bonjour Abbie ! me dit-il, surpris. Je
le sens déstabilisé. Sa barbe a
repoussé, mais je le trouve toujours
aussi séduisant.

— Je passe mes examens la semaine
prochaine. J'ai terminé l'article que je
dois rendre lundi et je voulais te le
faire lire.

— Entre, je t'en prie ! Tu as fait tous

ses kilomètres simplement pour me faire lire ton papier.

— Oui ! dis-je, timide.

— Tu sais, je suis heureux de te voir, mais tu n'aurais pas dû te déplacer. Je te fais confiance. L'article que tu as fait sur moi est certainement très bien.

— Lis, s'il te plaît !

Je lui tends mon article :

« Et si l'on pouvait tout changer !

Mon rêve de devenir journaliste est présent en moi depuis que je suis toute petite. J'ai travaillé d'arrache-

pour atteindre mon but. Je rêvais d'une grande carrière journalistique et pourquoi pas, faire de la télé. J'étais prête à tout pour y arriver.

À présent que mon rêve est à portée de mains, ma vie a totalement basculé.

Le centre d'intérêt qui m'a motivé toute ma vie n'enflamme plus mes passions.

J'ai rencontré un homme exceptionnel, un homme différent de tous les autres, un homme avec un passé, une histoire, un homme qui hante mes pensées, jour et nuit, à ne plus pouvoir dormir.

J'ai vu derrière sa grande barbe et ses cheveux en broussailles, d'homme des bois, un homme au cœur d'or,

d'une très grande intelligence, dans une quête permanente du bonheur, qui m'a fait chavirer le cœur.

Seulement, nous ne sommes pas du même monde. Tout nous sépare.

Je trainais mon âme en peine lorsque ma mère a su trouver les mots.

Ces mots qui me torturaient l'esprit depuis plusieurs semaines, car je voulais absolument faire un article exceptionnel.

Ces mots que je n'ai pas su comprendre réellement et qui grâce à ma mère ont pris tout leur sens.

“Et si tu pouvais tout changer !” m'a-t-elle dit.

C'est alors que tout est devenu clair.

J'ai regardé autour de moi, ma vie, mes ambitions, mon avenir.

Je me suis rendu compte que je faisais fausse route.

J'ai donc décidé de prendre mon sac à dos et de venir te dire que je t'aime.

Voudrais-tu partager ta belle existence dans les bois avec une ex-étudiante en journalisme, un peu incendiaire à ses heures perdues, mais qui ne peut concevoir la vie sans toi ? »

Crockett relève la tête.

Ses yeux pleins d'amour me dévorent.

Il s'approche de moi. Ses mains caressent tendrement mes joues.

— À la minute où je t'ai vu, j'ai espéré secrètement que tu ne repartes plus jamais.

— Moi qui croyais que tu m'avais prise pour une sorte de folle !

— Pas du tout ! Tu es pétillante, drôle, belle, intelligente ! Tu as illuminé mon existence. Je suis tombé amoureux de toi dès les premières secondes de notre rencontre.

Je souris, envoutée.

— Tu veux bien que je reste ? dis-je, timidement.

— Bien sûr que je veux que tu restes !
Il ne manquait plus que toi à ma vie !

Ses lèvres se penchent sur les miennes et fusionnent dans un long baiser enivrant. Ses bras me serrent si fort, si passionnément.

J'ai le vertige.

La respiration de Crockett s'accélère. Je sens le désir monté entre nos deux corps. Une douce chaleur tourbillonne autour de notre étreinte passionnée.

Crockett me porte dans ses bras jusqu'au canapé.

Je me sens si frêle.

La force et la virilité de Crockett m'ensorcellent.

Allongés, nous nous embrassons à en perdre haleine.

Nos mains coquines explorent sous les vêtements de l'autre et découvrent la chaleur et la douceur de nos peaux.

Crockett me déshabille lentement, sensuellement.

Une fois nue, sa langue parcourt mon corps avec volupté.

Sa chemise ouverte laisse apparaître sa musculature saillante.

Son visage glisse entre mes cuisses et sa bouche découvre mon intimité. Mon

corps se tortille dans tous les sens.

Mon sang s'enflamme. Un raz de marée de plaisir me terrasse.

— Je n'en peux plus ! me dit-il. J'ai envie de toi !

Je lui tends les bras et l'accueille entre mes cuisses. Il dégrafe rapidement sa ceinture et je découvre, hypnotisée, l'érection qu'il a pour moi.

Je m'offre à lui et lâche totalement prise.

Nous empruntons le pont qui nous mène directement au septième ciel.

Nos corps ondulent, nos muscles se crispent, nos peaux moites se caressent avec volupté.

Dans un cri passionné, nous atteignons le nirvana, ensemble.

Essoufflé, il s'écroule sur moi et m'embrasse tendrement dans le cou.

Ses bras m'enlacent pour ne plus jamais nous séparer.

Découvrir votre histoire

“Bonus”



4 semaines de soumission

Vol 1

Emy O'Rian

4 semaines de soumission

J'arrive essoufflée devant la vitrine de la brasserie « au bon accueil ». J'ai couru pour ne pas être en retard au rendez-vous avec mon amie. Je regarde mon reflet sur la vitrine. Mes cheveux sont ébouriffés. Je tente rapidement de les remettre en place, mais le vent n'est pas d'accord et me dépeigne aussitôt.

Je reprends mon souffle et farfouille dans mon sac à la recherche d'un élastique que je fixe rapidement dans

mes cheveux blonds.

La queue de cheval ne met pas mon visage en valeur, mais au moins, mes cheveux ne sont plus en bataille. Je n'étais pas présentable. J'avais l'air de sortir de mon lit.

J'ouvre la porte de la brasserie. Mon amie m'attend assise à une table. Elle a l'air, un peu, anxieuse. Son visage, pourtant si doux, me paraît tendu. Ses cheveux roux sont tirés en arrière par un chignon volumineux qui accentue le creux de ses joues.

Elle m'adresse un sourire forcé. Ce n'est pas bon signe.

Je la salue en l'embrassant

amicalement sur chaque joue.

— Salut Jane ! me dit mon amie, la voix tremblotante.

— Salut Anna ! Tu n'as pas de bonnes nouvelles à m'annoncer vu la mine déconfite que tu as !

— Oui et non !

— Comment ça, oui et non ?

Mon amie est directrice des ressources humaines dans une multinationale. Elle s'occupe du recrutement pour un poste de secrétaire de direction qui s'est libéré suite à un départ à la

retraite. Il y a déjà plusieurs semaines, Anna m'avait proposé de passer quelques tests d'aptitude à ce poste. J'ai passé avec brio toutes les épreuves, mais je n'ai pas été sélectionné pour une embauche.

Mon amie a remis ma candidature sur le tapis lorsque la première secrétaire sélectionnée a démissionné au bout d'une semaine de travail.

Je ne remercierais jamais assez Anna pour tout ce qu'elle fait pour moi. Elle sait combien j'ai besoin de ce job. Je dois payer les études de mon petit frère et aider ma sœur à élever seule son bébé.

— Tout d'abord, je dois te rappeler que ce poste n'est pas de tout repos. La jeune femme avant toi n'a pas tenu longtemps.

— Je sais bien. Mais tu sais que je suis courageuse et que je ne rechigne pas à la tâche. Tu ne m'avais pas dit que ce poste était occupé par une dame qui a fait toute sa carrière dans l'entreprise. Ce ne doit pas être si dur que ça !

— C'est parce que le PDG n'était pas le même. Monsieur Warghal père a laissé sa place à son fils. Il a pris ses fonctions quelques mois avant qu'elle ne parte à la retraite. Et puis, elle était vieille.

— Comment ça ! Elle était vieille ?

— Disons que le nouveau PDG a une réputation sulfureuse !

— Ne t'inquiète pas pour ça ! Je sais mater ce genre d'individu. De toute façon, j'ai besoin de ce travail, alors je ne vais pas faire la fine bouche. C'est la chance de ma vie. Je n'aurais jamais imaginé qu'on me propose un poste si important alors que je n'ai que 24 ans.

— Dans ce cas, je t'annonce que le PDG veut te rencontrer demain matin. S'il est d'accord, tu signeras dans la foulée ton contrat d'embauche et dans deux semaines vous partez en voyage d'affaires pour le Japon. J'espère que ton passeport est à jour.

— Pardon ? Euh, oui ! Mon passeport

est en cours de validité. Mais, pour le visa ? Comment vais-je faire ?

— Il n'y a pas besoin de visa pour le Japon. Ne t'inquiète pas ! Nous réglerons tous les détails, quand ton contrat sera signé.

— D'accord !

— Si tu acceptes le poste, il va t'arriver de voyager. Chaque déplacement reçoit des compensations financières.

— Bon, ben, si c'est payé plus, dans ce cas, c'est parfait ! Ça permettra à mon frère de s'inscrire dans cette école dont il rêve tant. S'il en reste un peu, je pourrai acheter à ma nièce une jolie chambre à coucher.

— Et toi, tu penses à tes rêves, à tes envies ? Tu vis sans cesse à travers ta famille. Vie ta vie !

— Je sais, Anna, mais ce n'est pas facile. Depuis le décès de mes parents, j'ai dû tout assumer, toute seule. Mon frère, ma sœur et ma nièce sont la seule famille qu'il me reste. Je ne peux pas les abandonner à leur sort.

— Je te comprends Jane ! Mais, pense un peu à toi, tout de même.

— Je suivrai ton conseil.

Anna me donne rendez-vous le lendemain matin à neuf heures pétantes.

*

Mon réveil me fait sursauter. Seule dans mon grand lit, je suis enveloppée bien au chaud au creux de ma couette. Je m'étire et rassemble toute mon énergie et mon courage pour me lever.

J'ai une dure journée qui m'attend. Mon avenir professionnel se joue aujourd'hui. C'est une chance inouïe qui s'offre à moi. Un poste si important, pour si peu d'expérience. Il ne faut pas que je rate cet entretien.

J'ai une boule au ventre. L'angoisse et l'inquiétude me rongent. Le trac me provoque des palpitations.

J'enfile mon peignoir molletonné pour recouvrir mon corps nu. J'ai la chair de poule. J'ai la sensation que mon petit appartement est un vrai frigo. Je regarde la température et m'aperçois qu'il ne fait que 17 degrés. J'allume le petit radiateur soufflant pour faire chauffer ma salle de bain. Je ne monte pas trop le thermostat, car je pense au vide sidéral de mon compte en banque et une facture d'électricité trop élevée n'arrangerait pas la situation.

Je me regarde dans le miroir. Mes cheveux ébouriffés se battent entre eux. Mes yeux verts encore endormis ont du mal à s'ouvrir.

— Il faut absolument que j'obtienne ce job ! me dis-je, pour me motiver.

Ma conversation avec Anna trotte dans ma tête.

« Le PDG a une réputation sulfureuse. »
« La jeune femme avant toi n'a pas tenu une semaine »

Je me demande vraiment ce qui m'attend. Si seulement j'avais le choix, mais je ne l'ai pas. Pour une fois que j'entrevois le bout du tunnel. Il ne faut pas que je laisse passer cette opportunité.

Nerveuse, j'avale un café pendant que le radiateur chauffe la salle de bain. J'ai l'estomac noué. Je tente d'avaler une biscotte, mais elle passe difficilement. Je me sers un autre café que je bois à moitié. Il est déjà sept heures trente. Il faut que j'aille me préparer.

La salle de bain est bien chaude. Par souci d'économie, j'éteins mon radiateur.

Je passe ma lotion nettoyante sur mon visage comme chaque matin, puis j'enduis mes cils avec un peu de mascara. Le maquillage n'a jamais été mon point fort. Je préfère rester naturelle. Je me pince les joues pour me redonner un peu de couleur.

J'ouvre le robinet de l'évier pour me laver les dents. Décidément, il fuit de plus en plus. Il va falloir que j'en avertisse le propriétaire.

Je laisse arriver l'eau chaude, remplis mon verre à dents et referme immédiatement la molette. J'ai du mal à stopper la fuite, même en serrant le robinet de toutes mes forces.

« Ce robinet est tellement vieux ! Il bouge dans tous les sens, » dis-je, à voix haute. « Je me demande encore par quel miracle il fonctionne ! »

Je me brosse consciencieusement les

dents. La mousse du dentifrice me remplit la bouche et déborde sur mes lèvres. Soudain, je remarque un filet d'eau coulé, de plus en plus important. Je tente de colmater la fuite en serrant un peu plus. Rien n'y fait. Je pose ma brosse à dents sur le rebord de l'évier et me serre de mes deux mains pour tourner la molette. Toujours pas d'amélioration.

La bouche toujours pleine de dentifrice, je me demande comment je vais bien pouvoir faire pour stopper cette fuite.

Je prends appui avec ma main gauche sur le bec verseur et force de ma main droite sur la molette. Grave erreur.

J'entends un craquement.

Sans comprendre vraiment ce qui se passe, un jet d'eau inattendu me balaie le visage.

C'est à ce moment précis que la sonnette de ma porte d'entrée retentit.

Je ne m'en soucie pas, trop occupée par les litres d'eau qui jaillissent de mon robinet cassé. Dans la panique, je pose mes deux mains sur la fuite pour tenter de la stopper.

Je lutte contre la pression de l'eau. Sans résultat. Les murs en carrelage dégoulinent, le sol se transforme en piscine. Je suis trempée des pieds à la

tête.

J'ai l'air d'une folle avec mes cheveux pêle-mêle, ruisselants. Ma bouche et mes lèvres sont pleines de dentifrice, et le noir du mascara coule le long de mes joues.

Je crache la mousse blanche pour crier mon désespoir.

La sonnette retentit à nouveau avec insistance. On frappe à la porte.

J'entends très distinctement la voix d'un homme :

— Vous allez bien, là-dedans ? Qu'est-ce qui se passe ?

Des poings tambourinent avec acharnement.

J'arrête de crier et j'essaie de réfléchir rationnellement.

Je lâche le robinet, attrape ma pile de serviettes éponges et la pose sur le jet indésirable. L'eau coule toujours, mais ne jaillit plus.

L'homme derrière ma porte appelle avec inquiétude.

Je me décide à aller lui ouvrir. Peut-être pourra-t-il m'aider ?

— Bonjour Mademoiselle ! Je vous ai

entendu crier ! Tout va bien ? me dit un jeune homme blond, avec un bouquet de fleurs à la main.

Ses yeux bleus, en forme d'amande, me regardent, perplexes.

— J'ai un problème de fuite. Ma salle de bain est inondée.

— Où se trouve votre arrivée d'eau ?

— Dans ma cuisine, lui dis-je, en lui montrant le placard des compteurs.

Le jeune homme se précipite et ferme immédiatement la vanne.

L'eau ne coule plus. Je suis soulagée et je me sens complètement stupide. Pourquoi n'y ai-je pas pensé moi-même ?

— Vous n'avez plus qu'à appeler le plombier maintenant ! me dit le jeune homme, compatissant.

Sa présence me rassure. La panique s'envole peu à peu.

Subitement, je le reconnais. C'est le frère jumeau de mon amie Carole. Je l'ai croisé une fois chez elle, il y a environ un mois. Il partait lorsque j'arrivais. Nous avons échangé des

banalités durant quelques minutes, je l'ai trouvé très sympa et très agréable à regarder.

« Oh mon dieu, me dis-je, intérieurement. Il vient me voir avec un bouquet de fleurs à la main. Aurait-il craqué sur moi ? »

Je prends mon plus beau sourire et lui dit :

— Je vous remercie de m'avoir porté secours !

— C'est normal. Ne me remerciez pas. J'avoue que j'ai eu très peur lorsque je

vous ai entendu crier. Je venais pour vous apporter ces fleurs, je ne m'attendais pas à ça !

J'ai le cœur qui palpite.

« Il venait m'apporter des fleurs. Comme c'est mignon ! Je craque, » pensé-je.

Mes joues s'embrasent.

« Cela fait tellement longtemps qu'un homme n'a pas tenté de me charmer. Si longtemps que j'en ai oublié la

signification du mot drague »

Je me sens légère.

Depuis que Franck, mon ex-petit ami, m'a laissé tomber pour partir vivre en Thaïlande, je n'ai pas eu beaucoup de propositions sentimentales. Je ne veux surtout pas louper une occasion de trouver l'amour.

Le frère de mon amie me regarde bizarrement.

Je prends conscience de l'état dans lequel il me voit.

Je suis trempée des pieds à la tête, mes cheveux tombent et ruissellent, mes lèvres sont encore pleines de

dentifrice, mon mascara coule sur mes joues.

Il faut que j'arrange cela rapidement.

Je referme la porte d'entrée pour qu'il ne parte pas et je m'éclipse quelques secondes en lui disant :

— Veuillez m'excuser, je reviens tout de suite.

— Mais, je...

Je ne lui laisse pas le temps de me répondre.

Je file dans ma chambre en évitant la flaque d'eau qui s'est répandue dans le

couloir. Je change de peignoir, je m'essuie le visage, les lèvres, les yeux. Je passe rapidement ma main dans mes cheveux pour leur redonner une forme convenable, mouillée, mais présentable.

Je retourne rapidement dans la cuisine en évitant à nouveau la flaque.

« Je m'occuperais d'éponger plus tard. Tout cela n'a pas beaucoup d'importance pour l'instant. Ce n'est que du matériel. La déclaration d'amour que ce jeune homme s'apprête à me faire est bien plus importante, » me dis-je, enthousiaste.

Le frère de mon amie Carole est planté au même endroit que lorsque je l'ai laissé, son bouquet de fleurs à la main. Je me rends compte que je ne sais pas son prénom.

— Vous voulez boire un café ? lui demandé-je.

— Non, je vous remercie. Je n'ai pas le temps.

— Ah, ce n'est pas grave. Je comprends. Il se trouve que, moi aussi, je n'ai pas bien le temps ce matin. J'ai un entretien pour du boulot à neuf heures. Et l'inondation que je viens de subir ne va pas me mettre en avance.

Très gentiment, le jeune homme me dit :

— J'ai quelques serpillières dans ma fourgonnette garée en bas. Voulez-vous que je vous les prête ? Si ça peut vous dépanner.

— Non, je vous remercie. J'en ai sous mon évier. L'étendue des dégâts n'est pas si importante.

— Comme vous voulez ! Où puis-je vous poser ce bouquet de fleurs ?

— Sur la table de la cuisine. Je vous remercie beaucoup. C'est très gentil de votre part.

— Ce n'est rien ! C'est normal ! C'est mon travail !

Je suis interloquée.

— Votre travail ? lui demandé-je.

— Oui, je suis livreur !

Toutes mes illusions s'écroulent. Je reste silencieuse quelques secondes. Le livreur met les fleurs sur ma table et sort une enveloppe de sa poche qu'il place à côté.

Dans une dernière tentative, je lui demande :

— Mais... nous nous sommes déjà croisés, vous ne vous souvenez pas ?

Ses yeux bleus me regardent, éberlués.

— Non, je ne m'en souviens pas.
Rafraichissez-moi la mémoire.

— Chez votre sœur, Carole !

Il fait mine de chercher et me répond :

— Carole est bien ma sœur, mais je ne me souviens pas de notre rencontre.
Désolé !

La honte me submerge. Je suis en plein désarroi.

« Non, seulement je me suis fait des illusions, mais en plus, il ne se souvient même pas de m'avoir croisée chez sa sœur ! Qu'est-ce que je peux être gourde parfois ! »

Je m'en veux terriblement. Je suis totalement confuse.

— Bon ! dit-il, avec agacement. Il faut que je parte. Pouvez-vous signer ce bon

de livraison ?

Il s'adresse à moi comme si je n'étais pas très saine d'esprit. Je griffonne mon nom sur le bout de papier qu'il me tend et je le laisse partir.

Mes yeux débordent de larmes. La journée commence très mal.

Je m'approche du bouquet posé sur ma table de cuisine et ouvre la petite enveloppe.

C'est bizarre que le fleuriste ne l'ait pas agrafée à l'emballage plastique. Le livreur aurait pu la perdre.

Je lis la carte.

« Ma chère Jane, ce petit bouquet pour te souhaiter bonne chance dans ton entretien avec Monsieur Warghal. Tu es toujours à l'écoute des autres, toujours là quand on a besoin de toi, alors pour une fois, j'ai pensé que c'était à moi de m'occuper de toi. Je t'envoie toute mon amitié la plus sincère et tous mes encouragements. À tout à l'heure, au bureau. Anna »

Je reconnais bien là, mon amie Anna. Cet adorable petit message adoucit la honte monumentale que je viens de m'infliger avec le frère de mon amie Carole.

Je pose la carte sur la table et attrape un seau et des serpillières sous mon évier. Après toutes ses émotions, il faut que j'éponge le sol et les murs.

Au bout d'une bonne demi-heure, j'arrive à bout de toute cette eau. Je m'apprête à vider le dernier seau dans l'évier lorsque je pense à mon bouquet.

J'ôte les fleurs du papier d'emballage et les plonge dans ma bassine.

Je mets une croix sur ma douche puisque l'eau est coupée et je file dans ma chambre avec mon sèche-cheveux.

Il est 8 heures 10 minutes. Je me prépare rapidement pour mon

entretien.

Une fois prête, je me regarde dans mon miroir des pieds à la tête. Le résultat est satisfaisant. Un petit tailleur classique, les boucles d'oreilles en or de ma mère, et un chignon pour paraître plus sérieuse.

J'hésite en ce qui concerne les chaussures que je vais porter. J'opte finalement pour mes chaussures à talon. C'est bien plus classe.

J'ouvre la fenêtre de la salle de bain afin d'aérer pour éviter les moisissures. Je regarde l'heure. Je n'ai pas le temps de téléphoner à mon propriétaire pour lui signaler le souci. Tant pis ! Je le ferai en rentrant !

Il est temps de partir. Le bus ne m'attendra pas.

*

Neuf heures moins quart, j'attends fébrilement dans le bureau d'Anna. Nous buvons un café et j'essaie de me décontracter.

Je la remercie longuement pour sa gentille attention, mais je ne lui parle pas de ma mésaventure avec le frère de notre amie Carole. Je ne veux pas la mettre mal à l'aise.

Étrangement, elle me regarde comme si elle était déçue.

Je me fais certainement des idées. De

toute façon, je n'ai pas envie d'approfondir le sujet pour l'instant, je suis trop angoissée.

Quand l'heure arrive, je sens mes jambes qui flageolent. Le téléphone sonne.

Anna répond. Après un long silence à l'écoute de son interlocuteur, elle finit par dire :

— Bien monsieur ! Je vous l'envoie immédiatement.

Elle se tourne vers moi :

— Je te souhaite bonne chance ! Si tu veux bien me suivre.

Mon cœur palpite. Le trac me gagne.

Anna me guide jusqu'au bureau du PDG.

Nous longeons d'interminables couloirs, aux murs et aux sols blancs, tous plus froids et impersonnels, les uns que les autres. Quelques cadres accrochés, çà et là, rappellent aux employés, que l'empire de la famille Warghal est très puissant, et que c'est un honneur et un privilège de travailler au service de cette multinationale.

L'arrogance de ces slogans me donne

subitement la nausée. J'ai le sentiment que je ne vais pas me plaire du tout ici. Mais peu importe, il faut que je décroche ce job bien payé pour ma famille.

Nous croisons deux employés, dans des costumes trois-pièces impeccables, qui nous saluent de la tête.

Nous arrivons devant une grande porte en chaîne, imposante. Anna frappe.

Une voix virile et chaude me somme de rentrer.

Anna ouvre la porte et m'annonce :

— Monsieur le président, je vous présente Jane Novak.

— Entrez, Mademoiselle Novak ! me dit-il, le visage froid, sans émotion.

Un homme, d'environ trente-cinq ans, brun, séduisant, le visage carré, m'attend assis confortablement derrière son immense bureau, dans un fauteuil moelleux en cuir.

Je m'approche de son bureau et j'attends patiemment debout.

Aucune chaise n'est prévue pour moi. Je reste plantée comme un piquet, droite comme un I. Je me sens très mal à l'aise.

Il pose son pied gauche sur son genou droit, et me scrute du regard. Ses yeux

noirs pénétrants me dévisagent. Il ne m'adresse pas un mot.

Je n'ose pas le regarder en face. Je baisse les yeux au sol. Mon cœur bat très vite. C'est certain, il m'impressionne.

Nerveuse, je me racle la gorge et je me mordille les lèvres.

Au bout de quelques secondes qui m'ont paru une éternité, mon futur PDG se décide, tout de même, à me parler.

— Mademoiselle, comment déjà, ah oui, Mademoiselle Nozak, me dit-il en tripotant du bout des doigts son stylo

en or. Je suis le président de cette société, Monsieur John Warghal.

— Mon nom est Novak, dis-je d'une voix fluette, en relevant les yeux vers lui.

Je vois à son visage qu'il n'apprécie pas du tout de se faire reprendre.

— Mademoiselle Novak, ou peu importe votre nom, je vois dans votre dossier que vous avez les aptitudes requises pour ce poste.

— Oui, monsieur.

— J'ai besoin de quelqu'un de

confiance, sur qui je peux entièrement compter, pour toutes les éventualités, et très disponible.

— Oui monsieur, je suis au courant.

Il avale une gorgée de la tasse de café posée devant lui.

Un long silence règne dans la pièce.

Ma position debout et immobile me provoque un affreux mal de pied. Je regrette amèrement d'avoir mis ses chaussures à talon haut.

Il me regarde à nouveau voulant visiblement me mettre mal à l'aise. Il y réussit très bien.

Je ne bouge pas. Machinalement, je porte ma main droite à la bouche et me ronge l'ongle de l'index. Un sentiment d'apaisement m'envahit. Ce petit geste anodin me procure un immense soulagement.

Subitement, la voix autoritaire de Monsieur Warghal brise le silence en mille morceaux et me terrifie.

— Cette attitude puérile est digne d'un enfant de cinq ans. Si vous voulez travailler pour moi, Mademoiselle, je vous conseille d'éliminer définitivement ce tic de vos habitudes.

Je rabaisse immédiatement mon bras le long de mon corps.

— Bien entendu, Monsieur Warghal. Veuillez m'excuser.

Il me fusille de son regard perçant. J'ai l'impression qu'il scrute mon âme, qu'il lit au plus profond de moi, qu'il découvre mes sentiments les plus intimes. Je me sens comme mise à nu.

Monsieur Warghal ne dit toujours rien. Il se contente de m'observer.

J'attends dans un malaise total, le bon vouloir de l'homme qui va peut-être devenir mon futur patron.

« Ça commence bien ! » Me dis-je, décontenancée.

Je chasse mes idées noires et je m'encourage.

« Tu as besoin de ce boulot. Tiens le coup ! »

Monsieur Warghal se décide enfin à parler. Il m'explique des détails techniques de l'organisation de mon travail et ce qu'il attend de moi.

Au bout d'une demi-heure d'entretien,

il me permet enfin de m'asseoir.

Je prends la chaise qu'il m'indique et l'apporte jusqu'en face de son bureau. J'apprécie de soulager mes pieds en compote.

Il me regarde droit dans les yeux. Je baisse les miens à hauteur de mes genoux. Je me sens faible. À sa merci. C'est alors que je me dis :

— Si cet homme m'embauche, je vais vivre un vrai calvaire. C'est décidé, je ne vais pas me laisser faire. Trop, c'est trop !

Mes pieds douloureux me rappellent que j'ai raison.

Le cœur plein de courage, en paix avec moi-même, je relève la tête. Je fixe Monsieur Warghal droit dans les yeux. Son regard est très difficile à soutenir, mais je lutte.

J'ai la très nette sensation qu'il ne m'apprécie pas.

Comme pour briser le silence pesant, Monsieur Warghal se redresse sur son siège et fait claquer sa langue sur son palais. Une moue de mécontentement se dessine sur ses lèvres.

Enfin, il se décide à m'adresser la parole à nouveau.

— Vous me paraissez bien jeune pour

occuper un poste avec de telles responsabilités, Mademoiselle Nojak !

À ces mots, je comprends que Monsieur Warghal ne sera jamais mon patron. Je décide de me lâcher complètement et de lui dire en face ces quatre vérités. Je le toise et déclare avec conviction :

— Premièrement, mon nom de famille est Novak, N.O.V.A.K. Deuxièmement, je suis une jeune femme de 24 ans, et mon âge n'a aucun rapport avec mes capacités. J'ai tous les diplômes requis pour assumer ce poste et une expérience enrichissante dans plusieurs sociétés pour de multiples

remplacements. Je suis volontaire, travailleuse, consciencieuse et je ne regarde pas mes heures supplémentaires. Si toutes ces conditions ne vous satisfont pas, si vous pensez que je ne suis pas à la hauteur de votre multinationale si parfaite, je pense que nous perdons notre temps. Je vais donc prendre congé et m'en aller.

Je me lève.

Monsieur Warghal s'accoude à son bureau. Il croise ses mains et appuie son menton dessus. Son visage a changé. Ses lèvres dessinent un sourire ravi. Ses yeux sont soudainement

moins sévères. Son regard est pétillant.

Je m'attendais à affronter le courroux du puissant Monsieur Warghal, il n'en est rien. Dans un calme olympien, il me dit :

— Rasseyez-vous, Mademoiselle Novak !

Il tend une main apaisante pour m'inviter à me réinstaller sur la chaise.

Je pose mes fesses au bord du siège, sur mes gardes. Je suis déstabilisée par son attitude inattendue.

Il laisse planer un nouveau silence, mais cette fois-ci, il me sourit.

Je vois bien qu'il réfléchit. Il n'a certainement pas l'habitude qu'on lui parle ainsi.

Mon cœur tape dans ma poitrine. Mes mains tremblent. Mes nerfs me jouent des tours. Je tente de me contrôler. Je pense que Monsieur Warghal ne supportera pas un autre esclandre. Je n'ai pas envie de me faire mettre à la porte par le service de sécurité.

Monsieur Warghal fronce les sourcils. Son visage autoritaire reprend ses traits.

— Mademoiselle Novak, me dit-il lentement.

Il fait une pause et me demande avec orgueil :

— Je ne me suis pas trompé dans votre nom de famille, cette fois-ci ?

Je suis rouge de honte. Malgré mon emportement à son égard, il réussit tout de même à garder le dessus sur moi. Il a un charisme inouï.

— Non, Monsieur Warghal.

— Vous m'en voyez ravi ! Votre détermination est tout à votre

honneur. Votre jeune âge et votre manque d'expérience sont deux points faibles, mais votre volonté de fer et votre caractère bien trempé sont deux atouts majeurs. Je ne pense pas perdre mon temps avec vous, mais si vous pensez que c'est le cas, je ne vous retiens pas plus longtemps.

Il me montre la porte de sa main droite.

Je hoche la tête de gauche à droite pour lui signifier que je veux rester. Si j'ai une petite chance de décrocher le job, ce serait idiot de tout gâcher.

J'ai la gorge nouée. Aucun son ne sort de ma bouche. Je suis tétanisée comme

hypnotisée par l'influence de cet homme.

Il reprend.

— En revanche, si vous désirez rester pour continuer notre entretien et découvrir l'organisation de ma « multinationale si parfaite », je vous invite à vous asseoir plus confortablement.

Sans répondre, je m'enfonce au fond de mon siège. Je me ratatine, confuse.

— Très bien ! Continuons ! me dit-il. Je vais donc à présent vous parler des

organigrammes des différentes filiales...

Sa voix tourbillonne dans ma tête. Je ne retiens que la moitié des informations. J'ai beaucoup de mal à me concentrer. Je me sens tellement bête de m'être emportée. Je le regrette profondément et je ne comprends pas pourquoi. Je n'ai pourtant dit que la vérité.

Notre entretien dure une bonne partie de la matinée.

— Maintenant, que vous savez tout, Mademoiselle Novak, veuillez me suivre. Je vais vous faire visiter les

locaux, me dit-il, en esquissant un sourire aussi arrogant que ravageur.

Je lui souris, avec timidité. Je me sens toujours aussi nerveuse à son contact.

Je le suis dans les dédales de couloirs. Je m'efforce de rester à ses côtés, mais il me distance très souvent. Mes talons hauts m'empêchent d'avancer plus vite. J'ai l'impression de le suivre comme un petit toutou qui a des pattes trop petites, et qui ne tient pas la vive allure imposée par son maître. Je me tords régulièrement les pieds.

Monsieur Warghal ne fait aucun commentaire sur ma difficulté à marcher durant toute la visite. Il a

pourtant des petits regards amusés à chaque fois que je manque de tomber.

Lorsque nous revenons au seuil de son bureau, il me déclare en ouvrant la grande porte massive :

— Vos talons aiguilles ! À l'avenir, vous ne les porterez que lorsque je vous le dirai !

Un peu abasourdie par cet ordre dépassant le cadre professionnel, je lui répons :

— Puis-je savoir pour quelle raison ?

— Vous apprendrez, Mademoiselle Novak, que lorsque je donne un ordre à mes employés, ils obéissent sans poser de questions.

— Mais, je ne fais pas encore partie de votre personnel, que je sache !

— C'est effectivement le cas ! Mais, plus pour très longtemps.

— Cela signifie-t-il que vous avez l'intention de m'embaucher ?

— Croyez-vous que je perdrais mon temps avec vous, si j'avais d'autres intentions ? me dit-il sur un ton cassant.

— Bien sûr que non, Monsieur.

Il me regarde droit dans les yeux, visiblement heureux de m'avoir rabrouée. Son autosatisfaction le rend encore plus arrogant.

— Pour répondre à votre première question, Mademoiselle Novak. Vous ne savez visiblement pas marcher avec des talons aiguilles et vous n'aurez pas de temps à perdre lorsque vous vous déplacerez de service en service. Une bonne paire de chaussures, élégantes, aux talons moins hauts, fera l'affaire. Cela me paraît logique, mais puisqu'il faut tout vous expliquer ! me dit-il, sans ménagement.

Je me sens idiote et honteuse. Ce sont des sentiments qui deviennent une habitude au contact de Monsieur Warghal.

Il me regarde avec prétention du haut de son mètre quatre-vingt. Il se mordille la joue qui se creuse légèrement. Ce petit rictus lui donne un charme troublant.

Je le trouverais presque irrésistible s'il ne me donnait pas l'impression que je suis une petite souris entre ses grandes griffes de chat.

Toujours sur le seuil de la porte, je reprends rapidement mes esprits et suit mon futur PDG lorsqu'il m'invite à entrer dans son bureau.

*

La grosse horloge, en face de moi, m'indique qu'il est onze heures trente. Je n'ai pas vu la matinée passée.

Monsieur Warghal m'invite à m'asseoir en m'indiquant le siège sur lequel j'étais assise tout à l'heure.

Je pousse un léger soupir de soulagement. Mes pieds me font tellement souffrir que je n'aurai pas pu rester debout comme tout à l'heure.

Il prend la parole.

— Votre contrat est prêt,
Mademoiselle Novak. Nous n'avons

plus qu'à le signer. Ma DRH m'a tellement fait des éloges à votre sujet. Je lui ai fait confiance, c'est pourquoi je vous ai reçu. Je dois bien dire qu'au début de notre entretien, vos chances étaient très minces. Et puis, j'ai découvert une personne déterminée, ambitieuse, difficile à dompter. Cela m'a plu. Finalement, je suis satisfait.

— Merci, Monsieur Warghal. Vous ne serez pas déçu par mon travail.

— Je n'en doute pas. Je pense de plus en plus que vous êtes la personne idéale, comme un nouveau défi à relever.

— Pardon, je ne comprends pas où vous voulez en venir.

— Non, ce n'est rien, je pensais tout haut !

Son regard prétentieux me dévisage.
Son sourire de façade cache à peine son égo surdimensionné.

Je ne sais pas ce qu'il entendait par « nouveau défi », mais vu sa réputation sulfureuse, s'il a l'intention de me mettre dans son lit, il va vite comprendre qu'il n'a aucune chance. Malgré qu'il soit beau comme un dieu, je ne mélange pas le travail et le plaisir.

Monsieur Warghal prend son stylo en or posé en face de lui sur son bureau. Il me regarde et m'adresse un sourire de contentement.

Il parafe et signe chacun des formulaires. Un silence presque solennel règne dans la pièce.

Je suis tellement heureuse d'avoir enfin trouvé un vrai travail, plutôt bien payé. C'est vrai que Monsieur Warghal est..., comment dirais-je..., assez spécial, mais je m'y ferai.

Mon nouveau PDG signe la dernière page de mon contrat d'embauche lorsque soudain, mon ventre se met à gargouiller très fort. Le bruit résonne dans le silence de la pièce. Monsieur Warghal relève la tête, interloqué.

— Je vois que votre estomac manifeste sa joie, me dit-il.

Il esquisse un sourire moqueur qu'il a du mal à retenir.

Je suis rouge de honte.

— Excusez-moi ! C'était indépendant de ma volonté ! Je n'ai pas pu l'éviter.

Il ne répond rien et secoue un peu la tête. Son sourire amusé reste accroché à son visage un long moment, bien malgré lui.

Je me recroqueville sur moi-même. Je suis extrêmement gênée.

Monsieur Warghal reprend son sérieux

et tourne le contrat en face de moi.

— Veuillez signer votre contrat d'embauche, mademoiselle Novak. Ensuite, je vous libère. Vous pourrez ainsi aller satisfaire votre appétit visiblement tenace.

Son air moqueur me met hors de moi, mais je ne peux pas répondre. Je suis en passe de signer le contrat de ma vie.

J'attrape le stylo en or que Monsieur Warghal me tend, sans rien dire. Je parafe chacune des pages. Une fois terminée, je remets le contrat à mon nouveau PDG.

Il me regarde avec un sourire de circonstance.

— Je vous souhaite la bienvenue à la compagnie Warghal. À présent, je vous libère, Mademoiselle Novak.

Il marque une pause et reprend un visage moqueur.

— Et bon appétit !

C'en est trop. Ses moqueries me tapent sur le système.

Je me force à lui sourire et lui réponds :

— Je vous remercie, Monsieur Warghal. Je tiens à vous préciser que mon appétit n'est pas tenace, j'ai juste un petit creux, car je n'ai pas mangé qu'une biscotte, ce matin.

— Et ce petit creux, vous comptez le combler en vous payant un bon repas avec mon stylo en or que vous venez de glisser dans votre poche.

Une sueur froide me parcourt le dos. Je suis confuse. J'ai rangé le stylo machinalement dans ma poche. Je le retire immédiatement et le rends à son propriétaire.

— Je suis navrée ! Veuillez m'excuser !
Je ne voulais pas...

— Arrêtez de vous fendre en excuses.
Je ne vous en tiendrais pas rigueur. Ce
sont des choses qui arrivent. Moi-
même l'autre jour, j'ai trouvé le
briquet d'un ami dans ma poche, alors
que je ne fume pas.

Il éclate de rire.

Je ne sais pas si c'est de la dérision, s'il
se moque une nouvelle fois de moi, ou
si cette histoire est vraie. De toute
façon, je ne réponds rien. Je ne peux
pas me le permettre dans ma position.

Je souris bêtement, complètement déstabilisée.

Je ressens un grand soulagement quand il m'invite à me lever et qu'il me raccompagne jusqu'à sa porte.

— A demain, Mademoiselle Novak. N'oubliez pas d'organiser votre départ pour notre voyage au Japon. Nous partons dans quinze jours. Pour demain matin, je veux que vous soyez au bureau à 9 heures précises. Dans la semaine, nous irons ensemble au secrétariat du service export. Je leur ai confié la tâche de préparer tous les papiers administratifs incombant à notre départ. Ils auront besoin de

quelques signatures pour boucler le dossier.

— D'accord, Monsieur Warghal. À demain.

Je sors de son bureau. Il ferme la porte derrière moi.

Je me retrouve seule dans ce grand couloir blanc, et vide. Mes nerfs lâchent. Tous ces couacs répétés avec Monsieur Warghal m'ont mis une pression intense. Pour me décontracter, et expulser le stress, je trépigne sur place.

— Ah, ça fait du bien ! me dis-je,

intérieurement.

Je réalise à présent que j'ai obtenu le poste. Je suis contente. J'ai un emploi. J'exécute une petite danse de joie. Je m'arrête subitement lorsque j'entends des talons frappés sur le sol à vive allure à l'autre bout du couloir.

Je me racle la gorge, prends une allure distinguée et reprends le chemin jusqu'au bureau d'Anna. Je croise une femme d'affaires en tailleur très chic, qui me salue de la tête.

Je rejoins Anna et frappe à sa porte.

— Entrez, me dit la douce voix de mon

amie.

Assise devant son ordinateur, elle me questionne du regard.

— Alors, Jane ! Raconte ! me dit-elle, impatiente.

— Je suis prise ! dis-je, émue.

Anna se lève et vient me serrer dans ses bras.

— Je suis vraiment contente pour toi, Jane.

— Je suis heureuse également, mais le PDG est un homme vraiment très bizarre, tout de même.

— Oui, je sais. Je t'avais prévenue. Mais tu t'y feras. Je te connais. Tu t'adapteras à son côté autoritaire et charmeur.

— Autoritaire, j'ai bien remarqué. En revanche, charmeur, j'ai un peu plus de mal. J'ai subi ses foudres presque toute la matinée.

— Ah bon ! Il n'a pas tenté de te séduire ? Tu ne le trouves pas beau ?

— Si, bien sûr, qu'il est beau, mais cela ne fait pas tout ! Et non, il n'a pas tenté de me séduire. Je l'ai par contre

trouvé plus agréable avec moi à partir du moment où je me suis rebellée contre sa toute-puissance. Il m'a même dit qu'il me trouvait difficile à dompter et qu'il aimait ça.

Un léger sourire se glisse au coin de mes lèvres. Anna me le fait remarquer immédiatement.

— Ah ! Tu vois que tu le trouves charmant. Ton sourire te trahit.

— Peut-être ! Oui ! Mais, nous n'avons pas arrêté de nous chamailler. Je sens que ce travail ne va pas être de tout repos.

Je me sens subitement un peu inquiète.

— Ne t'en fais pas ! Tout va bien se passer, Jane ! Raconte-moi ton entretien ?

— Tout ne s'est pas passé comme je l'aurais imaginé. Par quoi veux-tu que je commence ? Il y a le choix entre les douleurs aux pieds, les moqueries, les chamailleries, mon ventre qui gargouille et le stylo en or volé sans le vouloir.

Anna me regarde avec des yeux tout

ronds.

— Et avec tout ça, il t'a tout de même embauché, me dit-elle, en plaisantant.

— C'est incroyable, mais vrai !

— Si tu commençais par le commencement, me dit Anna, impatiente de tout savoir.

Je lui explique en détail mon entrevue.

Je parle, je parle, je parle sans m'arrêter.

Au bout de quelques minutes, je vois le visage de mon amie changer de couleur. Elle est toute blanche.

— Que t'arrives-t-il ? Ce sont mes explications qui t'ennuient ? T'es toute pâlotte !

Elle me fait « non » de la tête alors je continue de parler.

— Donc, je te disais, c'est au moment où, notre PDG signait mon contrat de travail que mon ventre a gargouillé extrêmement fort. C'est alors que j'ai pu voir que le PDG avait un très beau sourire. Je ne...

Une voix masculine dans mon dos me

coupe la parole.

— Avec un ventre qui gargouille aussi fort, j'aurais pu croire que vous étiez déjà en train d'avaler un de ces sandwiches qu'on achète au coin de la rue !

Je me retourne horrifiée.

Le PDG se trouve planté juste là, derrière moi, dans l'encadrement de la porte du bureau de mon amie.

— Oui, Monsieur Warghal ! Je vais y aller.

Je suis en pleine panique intérieure.

— Ne faites pas cette tête ! me dit-il, avec insolence.

Il laisse planer cinq secondes d'un silence pesant. J'ai l'impression que ses griffes m'enserrent le corps. Je manque d'air.

Il reprend d'un air moqueur.

— Ne soyez pas embarrassée ! Je ne voudrais pas vous couper l'appétit !

Il me toise et cherche à croiser mon regard fuyant. Il laisse planer un autre long moment de silence. Rassemblant mon courage, je lève la tête et l'affronte les yeux dans les yeux.

Il prend un malin plaisir à me rabaisser, je le sens. Puis, sans que je comprenne son changement d'attitude, il adopte un large sourire et me dit d'un air joyeux.

— Et si je vous invitais à dîner au restaurant ce midi ! Affamée comme vous êtes ! Vous pourrez ainsi profiter de mon beau sourire.

« Oh non, il a entendu ce que je disais à Anna à son propos ! »

Surprise par cette invitation inattendue, je me sens extrêmement gênée. J'aimerais trouver un petit trou et glisser la petite souris que je suis à l'intérieur.

Totalement déstabilisée, dans un bégaiement inimaginable, je lui réponds :

— Ben, euh, ben, woui, woui, euh, oui, euh, Monsieur, euh merci Monsieur, oui, d'accord !

— Mademoiselle Novak ! Si vous

pouviez remettre les mots dans l'ordre et me donnez une réponse claire. Je vous en serai reconnaissant !

Son œil frise de satisfaction.

— Oui, Monsieur, je suis navrée, excusez-moi, mais je...

— Bon alors ! C'est oui ou c'est non ? me dit-il, agacé.

— C'est oui, dis-je.

Il prend un air moqueur et rajoute :

— Très bien ! C'est parfait ! Mon invitation vous évitera de voler des stylos qui valent une fortune pour vous payer un bon restaurant.

À cet instant précis, je ressens un mélange de stress, de joie, de honte, et d'anxiété. Ce cocktail explosif me tortille l'estomac et me muselle. Une chose est sûre, le charisme et la position dominante de cet homme m'asservissent totalement.

Mais, je résisterais encore et encore. Je ne suis pas sa chose. Je prends une voix ferme pour lui répondre :

— Monsieur Warghal, puisque je vous dis que mon geste était involontaire !

— N'en parlons plus, Mademoiselle Novak.

Il balaie l'air d'une main et me sourit agréablement. Ses changements d'humeurs répétés me déstabilisent complètement. Il est toujours là où je ne l'attends pas.

— Eh bien, allons-y ! me lance-t-il, joyeusement.

Il sort du bureau de ma collègue et part dans le couloir. Je fais un signe de main à Anna.

Elle me regarde, éberluée.

À nouveau, j'ai du mal à suivre mon patron à cause de mes talons hauts. Je cours presque derrière lui. J'ai l'impression qu'il prend un malin plaisir à accélérer le pas dès que je le rattrape.

Nous arrivons vers une magnifique berline noire de luxe, quand il me dit :

— Je vous le répète, les talons hauts, c'est quand je le décide !

— J'ai bien compris, Monsieur Warghal. Ce sera effectivement plus facile pour moi de me déplacer de service en service avec des talons adéquats.

— À présent, peu importe la raison,

Mademoiselle Novak ! gronde-t-il. Vous êtes mon employée. Ceci est un ordre. Et j'ai pour habitude que mes employés obéissent à mes ordres.

— Et si je refuse d'obéir à l'un de vos ordres ? Que va-t-il m'arriver ? demandé-je, en le défiant.

Monsieur Warghal me regarde d'un air étrange. Il a l'air satisfait, presque heureux que je lui réponde ainsi.

D'un air mystérieux, il me lance :

— Vous verrez bien !

— De toute façon, cela m'arrange. Ses

chaussures sont une vraie torture !

Monsieur Warghal sourit. Son regard troublant me dévisage. Il ne répond rien. Il se contente par pure galanterie de m'ouvrir la portière de sa superbe voiture.

Une sorte de rage intérieure me tourmente. Je déteste quand Monsieur Warghal ne me répond pas. Je déteste quand Monsieur Warghal fait tant de mystère. Je déteste Monsieur Warghal.

J'ai envie de hurler, mais je n'en fais rien. Au lieu de cela, je me contente de le remercier poliment et de trouver son sourire ravageur.

Un sentiment ambivalent s'insinue en moi. Je me sens totalement déroutée. Jamais quelqu'un ne m'avait fait autant d'effet contradictoire.

Je m'installe sur le siège passager. J'admire l'espace de quelques secondes tout ce luxe autour de moi. J'ai l'impression de rêver. Je ne peux m'empêcher de comparer cette splendide berline avec ma vieille guimbarde.

Mon patron s'installe à son tour.

Il se tourne vers moi et me dit :

— Aujourd'hui, c'est moi qui conduis !
Mon chauffeur est en congé maladie et

je n'ai confiance en personne d'autre que lui.

Je me sens immergé dans un monde inconnu. Pour moi, les seuls chauffeurs, que je connaisse, sont les chauffeurs de taxi.

Je regarde mon patron et je hoche la tête bêtement.

— D'accord, Monsieur Warghal.

Je me sens tellement mal à l'aise.
Pourquoi est-ce que j'ai accepté d'aller au restaurant avec lui ?

C'est un homme puissant, je me sens insignifiante à ses côtés. Et puis, il m'exaspère tellement.

Monsieur Warghal allume le moteur et me lance un charmant sourire.

— Vous êtes attachés ? me demande-t-il.

Je le fixe, bien malgré moi, fascinée par le pouvoir de séduction de cet homme.

Comment peut-il être aussi beau et aussi insupportable ? me demandé-je, intérieurement.

Je n'y comprends rien, je suis

complètement déstabilisée, et je dois bien avouer que je suis troublée par son charme.

— Mademoiselle Novak ! me dit-il, pour attirer mon attention, car je ne lui réponds pas. Vous êtes attachés ? répète-t-il.

Toujours dans ma rêverie, je réponds avec un air stupide :

— Attachée à qui ?

Monsieur Warghal éclate de rire.

— Nous parlerons de vos attachements affectifs plus tard, Mademoiselle Novak. En attendant, avez-vous bouclé votre ceinture de sécurité ?

— Non, dis-je.

Mes joues s'enflamment. Je suis humiliée, une nouvelle fois. Je me sens si bête.

À ce rythme, mon patron va pouvoir écrire un recueil humoristique à mon sujet. Je vois déjà le titre s'étaler sur la couverture « Les plus belles perles de ma secrétaire de direction » par John Warghal.

Je clipse immédiatement ma ceinture et je tente de sauver les apparences :

— Veuillez m'excuser. Je ne vous avais pas entendu clairement à cause du bruit du moteur.

— Détendez-vous, Mademoiselle Novak. Il est vrai que mon nouveau moteur ultra silencieux fait un boucan d'enfer dans mon habitacle à isolation phonique renforcée.

Il se moque clairement de moi. Je capitule. Je n'ai rien à répondre. Je tente de rester digne même si je passe pour la plus sombre des imbéciles.

Je me pince discrètement la main afin de me remettre les idées en place. Je dois arrêter d'enchaîner les gaffes et prouver à Monsieur Warghal que je suis compétente.

Nous démarrons et très vite, nous nous engageons sur le périphérique.

Je n'ai pas osé ouvrir la bouche depuis notre départ de peur de dire une autre bêtise. C'est Monsieur Warghal qui brise le silence.

— À l'avenir, Mademoiselle Novak, je souhaiterais que vous m'appeliez Monsieur le Président.

— Très bien, Monsieur le Président.

Mon PDG esquisse un sourire de contentement et glisse un CD dans la fente de son auto radio. Une musique classique résonne dans mes oreilles.

— C'est la Sarabande, d'Haendel, me dit-il.

— J'ai déjà entendu cet air-là, mais je ne connaissais pas le nom de son auteur.

— Le nom de son compositeur, me répond-il.

— Ah pardon, Monsieur le Président.

— Vous n'êtes pas amatrice de

musique classique ?

— Je suis novice en la matière.

— Et bien, Mademoiselle Novak, je vous initierai. Si vous le voulez bien !

— J'aimerai beaucoup.

— Je vous ferai ressentir cette cristallisation de l'émotion. Elle sera si puissante qu'elle vous procurera des frissons. Vous découvrirez un univers à la fois sombre et envoutant. Vous vous étourdirez et connaîtrez réellement le sentiment d'être prise aux tripes. Grâce à moi, vous découvrirez l'extase absolue.

Je reste sans voix. Un frisson étrange

me parcoure.

— J'ai hâte que vous me fassiez découvrir tout cela, lui dis-je, gentiment.

Monsieur Warghal me regarde durant quelques secondes et sourit victorieusement du coin des lèvres.

Il sait qu'il a gagné, je suis totalement subjuguée.

Et puis, subitement, je me demande s'il n'y avait pas de sous-entendu. Son discours était tellement... Je ne trouve pas le mot... Ah si... érotique.

Monsieur Warghal monte le son, la symphonie caresse mes tympans, et enivre mes sens. Le côté tragique de cette mélodie m'emmène hors du temps.

Nous sortons du périphérique et nous arrivons au restaurant.

Mon patron se gare et coupe le moteur. La musique stoppe net. Ce moment envoutant et irréel disparaît aussitôt pour laisser place à la réalité. Je me sens à nouveau nerveuse.

— Avez-vous apprécié, Mademoiselle Novak ?

— Ah oui, beaucoup, Monsieur le

Président. C'était un instant magique.

— Très bien ! Croyez-moi, ce n'est que le début, me dit-il, presque énigmatique.

Je déglutis. Cet homme me trouble. J'ai l'impression qu'il me fait des allusions, mais je n'arrive pas à cerner encore le personnage. Je le connais à peine.

*

La carte des menus entre les mains, je ne sais que choisir. Je ne connais pas la moitié des ingrédients qui composent les plats.

Soupe aux fraises et aux asperges

sauvages sur salicorne,

Papillote de dorade au kombu royal,

Cappelletis butternut et sa sauce au foie de volaille,

Homard et langouste poêlés en duo sur lit de pappardelles...

De peur de passer à nouveau pour une idiote, je ne demande pas à mon patron la définition de salicorne, de kombu, de cappelletis ou encore de pappardelles. Je préfère rester dans l'ignorance pour cette fois.

Devant mon hésitation, Monsieur Warghal prend les choses en main et passe la commande pour nous deux.

— En apéritif, nous prendrons votre fameux cocktail maison.

Il marque une pause pour faire son choix final.

— En entrée, ce sera des noix de Saint-Jacques en infusion de champagne, suivi d'un filet de faisan aux pommes et au cidre, accompagné de sa mousseline de panais aux noix.

Monsieur Warghal attend que le serveur termine de noter puis reprend :

— En dessert, nous dégusterons un bavarois framboise citron, tout simplement.

« Tout simplement », me dis-je. Nous n'avons pas les mêmes notions de la simplicité.

Il n'empêche que j'en ai l'eau à la bouche. Mes papilles sont déjà en alerte maximum.

Le diner se passe à merveille. Le cadre de ce restaurant est aussi luxueux que l'intérieur de la voiture de Monsieur Warghal.

Les plats défilent lentement. Je me

régale.

Nous sommes revenus à une conversation plus professionnelle et nous mettons au point notre départ pour le Japon.

— Ah oui, j’y pense ! me dit-il. Cet après-midi, restez chez vous. Je vais m’arranger pour vous faire livrer votre téléphone portable. Vous pourrez ainsi vous familiariser avec ses différentes fonctions.

— Mais, j’ai déjà un smartphone, Monsieur le Président.

— Je n’en doute pas, Mademoiselle Novak. Le téléphone que je vous donne

sera exclusivement réservé à mon usage personnel et fonctionnera à l'étranger. Personne d'autre ne pourra vous joindre dessus. Moi, exclusivement ! Il devra rester branché à toutes heures du jour et de la nuit. Et vous devrez le porter constamment sur vous. Je veux pouvoir vous joindre à n'importe quel moment.

— Très bien, Monsieur le Président.

— À ce propos, me dit-il.

Il marque un silence, fronce les sourcils. Ses yeux me fixent. Il m'impressionne, mais je le dévisage du mieux que je peux. Au bout de quelques secondes, débordée par

l'intensité de son regard, je capitule et baisse les yeux.

Monsieur Warghal est ravi d'avoir gagné à ce petit jeu. Il esquisse un sourire de contentement et me demande :

— Avez-vous des vêtements convenables pour nos rendez-vous d'affaires lors de notre voyage au Japon ?

— À vrai dire, le seul tailleur que je possède est sur moi en ce moment.

Monsieur Warghal grimace.

— Ça ne va pas du tout !

Il réfléchit quelques secondes. Son visage est fermé. Il se mordille les lèvres. Sa mâchoire carrée semble encore plus virile.

Je me sens ridicule, tellement peu à la hauteur des attentes de mon patron.

Je tente de parler, mais il me fait taire immédiatement.

Je l'observe sans dire un mot. Il porte très bien ses trente-cinq ans. Il est beau comme un dieu avec son allure d'Apollon.

— Mademoiselle Novak ! Je vais remédier à ce problème. Veuillez prendre mon agenda et annuler tous mes rendez-vous de cet après-midi, jusqu'à 18 heures 30.

Mon patron me tend un petit calepin qu'il vient de sortir de sa veste intérieure de costume.

Je l'attrape et pour tenter de m'imposer, je lui demande :

— Mais, je commence mes fonctions à partir de demain matin, Monsieur le Président ?

— J'ai cru que vous n'étiez pas contre

des heures supplémentaires ?

Une nouvelle fois, je me dis que j'aurais dû me taire. J'attrape le petit carnet.

Monsieur Warghal se lève. Je le regarde s'éloigner vers les toilettes son smartphone à l'oreille.

De mon côté, je prends mon téléphone portable et un à un, j'annule les rendez-vous de mon patron jusqu'à 18 heures 30 comme il me l'a demandé.

Au bout de quelques minutes, Monsieur Warghal revient.

— C'est parfait ! répond-il à son interlocuteur. Il faut que tout soit prêt lorsque nous arriverons. À tout à l'heure.

Il raccroche.

— Tout est arrangé ! me dit-il, sans plus de commentaire.

Je comprends à son regard inaccessible qu'il ne faut pas que je lui pose plus de questions. Je me fais une raison. Je ne veux pas encore attiser ses foudres. Je verrai bien avec un peu de patience.

— Mes rendez-vous sont-ils tous annulés ?

— Oui, Monsieur le Président.

— C'est parfait !

Deux desserts copieux nous sont servis. Je salive. Malgré mon estomac bien plein, je déguste avec gourmandise cet entremets au gout fabuleux. C'est une explosion de saveur.

Monsieur Warghal goute à peine à son dessert. Il m'observe silencieux.

Mon assiette est vide. Je relève la tête vers mon patron, repue par un tel délice.

— Ce dessert était tout bonnement un vrai régal !

— Je suis ravi qu'il vous ait plu.

Mon patron attrape le coin de sa serviette posé sur la table. Dans un geste délicat, il l'approche de ma bouche.

— Vous avez un peu de crème, juste là !

Avec une douceur extrême, il essuie lentement la commissure de mes

lèvres. Ses doigts frôlent mon menton. Sa main s'attarde l'espace d'un instant magique.

Mon cœur bat plus vite. Ma respiration s'accélère. Une bouffée de chaleur étrange me grise.

Je déglutis, mes joues s'embrasent.

Nos regards se croisent et se noient l'un dans l'autre. Ma tête tourne. Je suis comme étourdie par l'influence qu'exerce le puissant Monsieur Warghal sur ma petite personne.

Brusquement, il repose sa serviette sur la table. C'est fini.

Le vide, le manque, le doute dansent en moi comme une farandole de

douleur.

Je reprends mes esprits en buvant un verre d'eau.

— Voulez-vous un café, Mademoiselle Novak ?

— Non, je vous remercie.

— Dans ce cas, nous pouvons partir. Avant de vous raccompagner chez vous, nous allons faire un petit crochet chez moi.

— Chez vous, Monsieur le Président ?

— Oui. Cela vous gêne-t-il ? Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais réglé le problème de votre garde-robe, mais

pour ce faire, il faut que je vous emmène chez moi.

— Non, non. Cela ne me gêne pas du tout ! J'ai juste été surprise, voilà tout. Merci, Monsieur le Président.

— Je vous en prie. Je ne vais tout de même pas vous laisser aller aux réunions d'affaires au Japon, fagotée de la sorte.

— Mon tailleur ne vous plait pas ?

— Il vous va à ravir, mais ce n'est pas de la bonne qualité. J'exige une tenue irréprochable quand il s'agit de m'assister lorsque je négocie. Je ne veux pas passer pour un plouc. Excusez-moi de l'expression.

Les larmes me montent aux yeux. Mon amour propre est blessé.

— C'est comme cela que vous me considérez ? demandé-je, affectée.

Monsieur Warghal s'aperçoit qu'il est allé trop loin.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. J'en suis navré.

Pour la première fois, mon patron s'excuse et se rabaisse à mon niveau.

— Vous êtes une jeune femme ravissante. Votre tailleur est loin d'être à la hauteur de votre personnalité et de votre beauté. Je suis conscient que vous n'avez pas eu les moyens financiers jusqu'à présent de vous offrir des vêtements élégants. Mais cela va changer. Séchez vos larmes. Je n'aime pas faire pleurer une jolie femme.

Ces paroles réconfortantes me réchauffent le cœur.

Monsieur Warghal me tend un paquet de mouchoirs en papier qu'il sort de sa poche. Avec son pouce, il essuie

doucement les larmes qui coulent sur mes joues.

Ce geste tendre me cristallise de bonheur. Je me sens poussée des ailes, comme envoutée par cet homme à la poigne de fer sous un gant de velours.

Nous sortons du restaurant.

Une fois dehors, nous montons dans la luxueuse berline de mon patron. Sans un mot, il démarre. La symphonie d'Haendel reprend là où elle s'était arrêtée.

Je laisse la musique me pénétrer et tourbillonner en moi. Je ferme les yeux pour mieux apprécier.

Je ne les rouvre que quelques instants

plus tard lorsque nous arrivons devant le bel hôtel particulier de Monsieur Warghal. J'admire la façade ornée de sculpture. Je n'ai pas l'habitude de tout ce luxe. Je ne peux m'empêcher de comparer le petit immeuble de banlieue minable dans lequel je vis avec cette splendeur architecturale.

Mon patron me regarde satisfait.

— Le trajet m'a paru si court ! lui dis-je.

— La musique, Mademoiselle Novak !
La musique ! Elle vous a étourdi et vous a fait perdre tous vos repères.

Il me sourit et arrête le moteur.

Un majeur d'homme vient ouvrir nos portières. Il nous accueille avec élégance et sympathie et nous invite à entrer.

— Bienvenu chez vous, Monsieur le Président !

Le domestique me regarde avec un sourire solennel.

— Bonjour, Mademoiselle. Stanislas, à votre service.

— Bonjour Stanislas, dis-je, timidement.

Monsieur Warghal me conduit au salon et me propose de m'asseoir sur le canapé en cuir blanc. Il se tourne vers son majeur d'homme et lui demande de nous apporter un café et des rafraichissements.

— Veuillez m'excuser deux petites minutes, Mademoiselle Novak. Je vais voir si tout est prêt. Je reviens immédiatement, me dit mon patron, tout en s'éclipsant de la pièce.

Je reste seule, admirative devant la beauté de cette grande pièce. Je me

sens toute petite. Une cheminée immense trône devant moi. Sur sa poutre en bois massif est disposée avec soin une collection d'œufs de Fabergé. Quelques toiles de maître décorent la pièce. Un lustre en cristal brille de mille feux. J'aperçois une photo de famille sur le buffet ancien, à ma droite.

Curieuse, je me lève sans bruit pour regarder de plus près. J'attrape le cadre doré à l'or fin, entre mes mains.

C'est une photo de mon patron plus jeune, entouré par trois personnes que je suppose être ses parents et sa petite sœur. Monsieur Warghal doit avoir environ 16 ans, mais je le reconnais très bien. Une petite blonde d'une

dizaine d'années lui tient la main et deux adultes visiblement très fiers de leur progéniture pausent en souriant pour la photographie.

Un autre cadre sur un vaisselier attire mon attention. C'est une photo portrait de mon patron. Elle est visiblement récente. Monsieur Warghal est vraiment un bel homme. Il est vêtu d'une tenue plus décontracté qu'au travail, mais il est toujours aussi classe. On sent que le monde est à ses pieds. Il porte ses trente-cinq ans avec charme.

Je retourne vers le buffet ancien pour remettre le cadre que je tiens dans la main à sa place.

J'entends un raclement de gorge

derrière moi. Je me sens gênée.

— Excusez-moi. Ce cadre a attiré mon attention. Je n'aurai pas dû le toucher.

— Ce n'est rien. Si je n'avais pas voulu que vous fassiez votre curieuse, je vous aurais reçu dans la cuisine avec les domestiques. Que pensez-vous de ma famille ?

— Vous avez une très belle famille.

— J'avais une très belle famille. Ma mère est décédée, il y a un peu moins d'un an. Mon père n'a pas supporté sa mort et son chagrin l'a amené à abandonner la présidence de la société. J'ai repris le flambeau, mais la

tâche est immense. C'est pour cette raison que j'ai besoin d'un bras droit sur qui compter. J'espère l'avoir trouvé.

Il me regarde avec insistance.

— Vous pouvez compter sur moi, Monsieur le Président.

Il prend le cadre entre ses mains. À la vue de la photo, ses yeux se remplissent de nostalgie.

— Quant à ma sœur, dit-il en soupirant, cela fait bien longtemps

qu'elle vole de ses propres ailes. Elle n'a plus besoin de son grand frère. C'est une artiste. Elle est peintre. Voici d'ailleurs une de ses œuvres.

Il m'indique une très belle nature morte accrochée au-dessus de la cheminée.

Ses yeux pétillent. J'ai l'impression de cerner une fissure dans l'imposante carapace qu'il s'est forgée. Au fond de moi-même, il me fait de la peine. C'est un homme qui souffre. Je sais ce que c'est de perdre ses parents. Alors, je compatis.

— C'est magnifique ! dis-je, enthousiaste. D'ailleurs, ici, tout est magnifique !

Monsieur Warghal reprend son arrogance de façade et me rabroue.

— Naturellement ! J'ai fait venir de Milan, une des meilleures décoratrices d'intérieur de la planète. Tout le monde s'arrache son talent.

— Tout le monde ! Je n'en suis pas certaine ! dis-je. Pour ma part, je n'ai pas encore fait appel à ses services.

Monsieur Warghal me toise. Ses yeux

pleins de prétentions me rappellent que je ne viens pas du même milieu que lui.

Stanislas, le major d'homme nous amène le café et les rafraichissements.

L'atmosphère est pesante.

Je bois délicatement mon café dans une tasse en porcelaine de Chine. Je me tais de peur d'essuyer d'autres rudes propos de la part de Monsieur Warghal. Je me demande ce que je fais ici. J'ai envie de prendre mes jambes à mon cou et de m'enfuir.

J'observe du coin de l'œil mon patron. Je ne sais pas si j'apprécie ou si je déteste cet homme. Il est tellement

bizarre, d'humeur changeante. J'ai du mal à le cerner.

Il me permet d'avancer vers lui d'un pas, pour me rejeter de dix pas en arrière, à tout moment, sans avertissement.

Il est pourtant si fascinant.

Monsieur Warghal brise le silence, d'une voix grave et amicale.

— Mademoiselle Novak, mon major d'homme va vous conduire dans ma chambre d'ami. J'ai une petite surprise pour vous.

Je n'ai pas le temps de lui répondre.

Stanislas est déjà là et me demande de le suivre.

Je me retrouve seule dans une jolie chambre coquette.

Sur le lit, une lettre est posée sur l'oreiller.

« Mademoiselle Novak,

Cette fois-ci, vous allez pouvoir satisfaire votre curiosité avec mon autorisation.

Ouvrez la porte du dressing. Cette garde-robe est pour vous. Prenez ce cadeau comme une prime à l'embauche.

Ne revenez qu'une fois que vous porterez le tailleur rouge, c'est mon préféré. Souvenez-vous que vous êtes mon employé et que je n'admets pas que l'on me désobéisse.

Si d'aventure, il vous venait à l'idée de regarder de plus près le cadre posé sur la table de nuit, sachez qu'il s'agit d'une photo de ma mère à 20 ans.

Ne tardez pas, je vous attends !

John Warghal. »

— Mais ce n'est pas possible ! dis-je, tout haut.

Pourquoi ces allusions sur ma curiosité et le cadre photo ? Comment pouvait-il savoir, au moment où il a écrit ce message, que je regardais les photographies dans son salon. Il s'agit peut-être d'une étrange coïncidence.

Je vois le mal là où il n'y en a pas. À moins que... C'est ça ! Il doit y avoir des caméras de surveillance partout !

Je remue la tête et me demande si, dans cette chambre aussi, je suis surveillée.

Je m'approche de la porte du dressing et je l'ouvre en grand. Ce que je vois m'émerveille.

Je découvre des tailleurs très mode,

des robes élégantes, des sacs à main, des foulards, et sur un rayonnage une paire de chaussures assorties à chaque tenue.

Tout est vraiment très beau. Je n'en crois pas mes yeux.

Le téléphone posé sur la table de nuit sonne. Je n'ose pas répondre, mais la sonnerie insiste. Je décroche.

— Allo ? dis-je, timidement.

— Voici vos tenues pour notre voyage au Japon, ainsi que pour le bureau ! répond Monsieur Warghal. Vous pouvez bien entendu apporter en supplément vos effets personnels, pour

vos moments de détente. Mon major d'homme s'occupera de votre valise. Changez-vous à présent. N'oubliez pas, le tailleur rouge.

— Mais, Monsieur le Président...

— Cessez de discuter, Mademoiselle Novak ! Faites ce que je vous dis.

Il me raccroche au nez.

J'ai ouvert le dressing et il m'a téléphoné immédiatement après. Il n'y a plus de doute possible. Il y a des caméras de surveillance même dans cette chambre.

À moins que je sois parano. Il n'y a qu'un moyen de le savoir.

Je lève la tête et cherche une caméra accrochée au mur. Rien. Je farfouille un peu partout. Toujours rien.

C'est décidé ! J'arrête ma psychose. Il n'y a pas de caméra. Parfois, j'ai un peu trop d'imagination.

Je commence à me déshabiller pour enfiler le tailleur rouge. Je le trouve sublime sur le cintre. Je me demande ce qu'il va donner sur moi.

Je suis en sous-vêtement devant le miroir. L'idée de la caméra cachée me traverse l'esprit à nouveau.

« Et si une caméra était planquée derrière le miroir ! » Pensé-je.

Je rentre mon ventre.

« Mais qu'est-ce que je fais ! » me grondé-je. Je crois que mon patron me mate presque à poil via une caméra planquée derrière la glace et ma seule réaction est de rentrer mon ventre !

Je me pince le dessus de la main pour me remettre les idées en place.

— Aïe ! Bon, allez ! Enfile ce tailleur. Monsieur Warghal t'attend, me dis-je, à voix haute devant le miroir.

Ce tailleur est sublime. J'ai l'impression d'être une working girl très chic.

— Mais, comment connaît-il ma taille ? me demandé-je.

Cet ensemble me va parfaitement.

Seul hic, on voit mes sous-vêtements ! Le noir de mon soutien-gorge ressort sous la chemise blanche et l'on distingue l'élastique de ma culotte à travers le tissu de ma jupe.

Je décide donc d'enlever tout ça.

J'ôte mon tailleur. Je suis à nouveau en

sous-vêtements.

J'entreprends d'enlever mon soutien-gorge.

Une idée coquine m'effleure l'esprit.

« J'ai les seins à l'air chez mon patron.
»

Je repense à mes soupçons sur la caméra cachée et l'idée ne me paraît pas si désagréable que tout à l'heure.

À présent, j'enlève ma culotte. Mon petit minou rasé prend le frais lui aussi.

Je suis nue devant la glace. Je me sens

émoustillée.

Si Monsieur Warghal joue les voyeurs, je vais essayer de l'épater.

J'enfile mes collants avec sensualité. Mon excitation monte. J'espère au plus profond de moi-même que Monsieur Warghal m'observe.

Je fais glisser la jupe le long de mes jambes jusqu'à ma taille. Je mets ma chemise blanche et je la boutonne lentement avec volupté. Je laisse apparaître ma poitrine jusqu'au dernier moment. J'enfile ma veste de tailleur puis les chaussures assorties.

Je me tortille devant la glace avec tout le sex appeal dont je dispose.

— Pas mal ! me dis-je, fier de moi.

Je recule légèrement pour m'observer des pieds à la tête. C'est alors que je m'emmêle les pieds dans le dessus de lit qui traîne légèrement par terre et je tombe à la renverse sur mon postérieur.

Par chance, je me rattrape au lit, ce qui amortit ma chute. Je me retrouve les quatre fers en l'air, une douleur vive aux fesses.

Je me relève brusquement. Rien de casser. La douleur sur mon fessier s'estompe doucement.

— Je vais avoir un beau bleu ! me dis-je, intérieurement.

Je regarde le miroir, désespérée, et lui parle à voix haute, comme à un ami qui vient de me trahir :

— Finalement, j'espère que tu ne caches pas de caméra !

Je réajuste mon tailleur rouge, plie mon vieux tailleur et le pose sur une chaise avec mes sous-vêtements par-dessus.

— Je reviendrais les chercher, tout à l'heure, avant de partir, me dis-je, à voix basse.

Le téléphone sonne à nouveau.

— Rejoignez-moi au salon. Je vous attends.

— J'arrive tout de suite, Monsieur le Président.

— Vous ne vous êtes pas fait mal ?

Un frisson étrange me parcourt. Je sais à présent qu'il m'a observé. Je suis

d'abord heureuse qu'il ait vu mon petit manège devant la glace, puis je me ratatine de honte lorsque je pense à ma chute minable.

— Non, tout va bien ! Je vous remercie.

Mes idées se bousculent.

Pourquoi ne se cache-t-il pas d'avoir joué les voyeurs ? Pourquoi suis-je autant troublée par cet homme ?

Pourquoi ai-je voulu l'exciter ?

Pourquoi je n'arrive pas à le détester malgré son comportement parfois odieux ?

Je n'ai pas le temps de réfléchir à

toutes ses questions. Le major d'homme frappe à ma porte pour me raccompagner au salon.

— Mademoiselle Novak, je vais vous raccompagner chez vous.

Je ne m'attendais pas à un renvoi chez moi aussi rapide. Hébétée, je prends mon vieux sac et je suis Monsieur Warghal jusqu'à la sortie.

Il ne m'a même pas dit comment il me trouvait dans cette tenue. Je ne dois pas lui plaire. C'est pour cela qu'il me renvoie chez moi si rapidement.

Je suis déçue et très triste. Je me faisais

de fausses idées. Une petite secrétaire de banlieue ne pourra jamais intéresser un homme aussi puissant que Monsieur Warghal. Il joue avec moi. Je suis comme sa proie.

Muette, je monte dans sa voiture.

Cette fois-ci, il ne met pas de musique.

Un lourd silence règne dans l'habitacle. J'aimerais tellement qu'il remette la symphonie d'Haendel, mais je n'ose pas lui réclamer.

Nous arrivons devant mon immeuble. J'indique à mon patron le chemin pour accéder à mon parking.

— A demain, Mademoiselle Novak, me

lance-t-il, d'une voix autoritaire.

— A demain, Monsieur le Président.

Je m'apprête à sortir de la voiture lorsque Monsieur Warghal attrape ma main pour me retenir.

Le contact chaud de sa peau contre la mienne me grise à nouveau.

— Attendez ! me dit-il.

Sa voix est à présent amicale.

— Avez-vous apprécié Haendel ?

Il ne lâche pas ma main. Je suis troublée, mais je lui réponds sincèrement.

— Oui, beaucoup.

— Avez-vous subi un manque étant donné que je n'ai pas mis de musique en vous raccompagnant ?

Je trouve cette question des plus étranges, mais je réponds avec autant de sincérité qu'à sa première question.

— Vous avez mis le doigt sur ce que j'ai

ressenti, un manque est le mot juste.

— C'est très bien, Mademoiselle Novak.

Il lâche à présent ma main.

— Et maintenant que je ne vous touche, ressentez-vous le même manque ?

Sa question me désarçonne. Je ne sais pas quoi répondre, mais mes yeux parlent pour moi.

Monsieur Warghal comprend aussitôt que ma réponse est « oui ».

Son visage s'illumine. Son sourire ravageur me bouleverse.

— A demain, Mademoiselle Novak, me dit-il, d'une voix douce et apaisante.

— A demain, Monsieur le Président.

Je descends de la voiture. Mes jambes tremblent d'émotion. J'ai du mal à avancer normalement. Arrivée vers la porte d'entrée de mon immeuble, je me retourne pour lui faire un dernier signe de la main.

Il n'est plus là.

*

J'ouvre la porte de mon appartement. Je referme la fenêtre de la salle de bain, car le froid a envahi chaque pièce.

J'allume les chauffages pour faire monter la température. Je grelotte.

L'humidité n'est plus qu'un lointain souvenir. Je suis rassurée de voir que l'eau a glissé sur le carrelage étanche et que rien n'est abimé. Je n'ai plus qu'à téléphoner à mon propriétaire, pour lui signaler le robinet endommagé.

Je me change et enfile un jogging et un pull pour être plus à l'aise et avoir chaud. Je range sur un cintre mon nouveau tailleur pour ne pas le

froisser. Il doit être impeccable pour ma première journée de travail.

Je compose le numéro de mon propriétaire que j'ai laissé en évidence, scotché sur ma porte de placard dans l'entrée, pour le contacter rapidement en cas de problème.

Ça sonne. J'attends patiemment qu'il veuille bien décrocher.

Au bout de la sixième sonnerie, une voix grave et bourrue me répond :

— Allo !

— Oui, bonjour. Je suis Jane Novak. Je loue votre appartement au 15 de la rue...

Mon interlocuteur me coupe sèchement la parole.

— Je sais très bien qui vous êtes, Mademoiselle Novak. Vous êtes ma seule et dernière locataire. J'ai vendu mes autres appartements. C'est trop d'emmerdes à gérer ! me dit-il, de l'amertume dans la voix.

— Ah, je ne savais pas. Faut-il que je me prépare à déménager si vous comptez vendre l'appartement que je vous loue ?

— Non ! Restez bien où vous êtes. Je garde cet appartement pour le léguer à

mon petit-fils quand il sera grand. Il est situé près de l'université, ça lui fera un beau pied-à-terre quand il fera ses études. Mais ce n'est pas avant 10 ans. Rassurez-vous ! Je ne vais pas vous mettre à la porte tout de suite.

— Heureuse de vous l'entendre dire ! dis-je, ironiquement.

Cet homme a un côté acariâtre qui m'insupporte.

— Bon ! Pourquoi m'appellez-vous ? dit-il, agacé.

— J'ai un souci avec mon robinet de la salle de bain. Il fuit tellement que j'ai

été obligé de couper l'arrivée d'eau.

Je l'entends beugler à l'autre bout du fil.

— Ah, la, la ! Ça va faire des frais supplémentaires, ça ! Ce n'est pas possible ! Vous ne pouviez pas prendre soin du matériel que l'on vous loue !

Mon sang ne fait qu'un tour.

— Le matériel que vous me louez est plus vieux que, vous et moi réunis, et en très mauvais état !

— Pfff !

Mon propriétaire ne parle plus. J'ai l'impression qu'il cherche à m'intimider.

— Vous êtes toujours là ? lui demandé-je, au bout de quelques longues secondes de silence.

— Bien sûr que je suis là ! Je réfléchis ! Bon ! Écoutez ! Je vais faire le nécessaire dans l'après-midi, gronde-t-il. Oh, la, la, ce n'est pas vrai ! On ne peut jamais être tranquille ! rajoute-t-il, très énervé.

J'entends qu'il raccroche le téléphone avec violence, sans me dire un mot de plus. La tonalité résonne en écho.

Je reste bouche bée l'espace d'un instant.

— Bon, et bien, au revoir, Monsieur, dis-je, à la tonalité du téléphone.

Je raccroche.

— Bon ! Ben ! Ça ne s'est pas trop mal passé ! dis-je, tout haut, avec ironie.

L'après-midi se passe plus sereinement.

J'organise tranquillement mon départ pour le Japon.

Puis, je laisse un message à ma sœur et à mon frère pour leur annoncer que je suis embauchée et que je pars au Japon dans deux semaines.

Je me prépare un café et m'installe tranquillement devant la télé avec un petit paquet de gâteau. J'ai besoin de me reposer un peu après toutes ces émotions. Je m'endors sans m'en rendre compte, devant un épisode de Columbo.

Je suis réveillée brusquement par la sonnette de ma porte.

— Ce doit être la livraison du téléphone portable que monsieur Warghal m'envoie, me dis-je.

J'ouvre la porte.

Je fais des yeux tout ronds de surprise quand je vois qui se tient devant moi.

— Mais que faites-vous ici ? demandé-je.

— Je ne suis pas le bienvenu ?

— Bien sûr que si ! Je ne m'attendais pas à vous voir devant ma porte, c'est tout !

Monsieur Warghal est debout devant moi, une housse en satin noir sur le bras, et une enveloppe dans l'autre main.

Je suis confuse. Je reste là, à admirer sa prestance.

— Voulez-vous vraiment que je vous explique ce que je viens faire ici, sur le seuil de votre porte, ou m'invitez-vous à entrer ?

— Ah ! Mais ! Oui ! Euh ! Bien sûr ! Entrez donc, Monsieur le Président.

Je m'efface pour le laisser passer. Je lui indique le salon.

— Où puis-je poser ceci sans le froisser ? me demande-t-il, en me montrant la housse en satin noir.

Je lui indique le dossier d'une chaise.

Il me tend à présent l'enveloppe. Je le regarde, étonnée.

— Ouvrez ! dit-il, gentiment.

Je découvre deux billets de spectacle pour l'opéra :

— Le barbier de Séville de Rossini, ce

soir, à 20 heures 30. Je ne sais pas quoi dire !

— Eh bien, dites « Merci, je viendrai avec plaisir » tout simplement.

— Merci, je viendrai avec plaisir. Mais, mon Dieu ! Je n'ai rien à me mettre.

— Ouvrez la housse noire sur la chaise.

Je glisse la fermeture éclair le cœur battant.

J'aperçois une robe de soirée. Elle a l'air splendide et très chic.

— Elle doit être à votre taille.

— Comment connaissez-vous ma taille

?

— Je vous rappelle que votre amie Anna est également ma DRH. Mes employés ne me refusent rien. Lui soutirer votre tour de taille a été une tâche facile. Dans l'éventualité où une retouche serait nécessaire, mon couturier a glissé sa carte de visite dans la housse. Vous pouvez l'appeler jusqu'à 19 heures. Il viendra sans problème.

— Mais que me vaut cet honneur, Monsieur Le Président ?

— Je vous ai dit que j'allais vous faire découvrir grâce à la musique un univers à la fois sombre et envoutant. Mon univers ! Je vous ai promis

l'extase absolue, Mademoiselle Novak,
et je ne reviens jamais sur ma parole.

— J'ai hâte d'y être.

— Cet opéra réunit quelques grands
noms du bel canto. Vous allez adorer.

— C'est merveilleux ! J'ai l'impression
d'être dans « pretty woman »

Monsieur Warghal me regarde d'un air
étrange.

— « Pretty woman » vous ne
connaissez pas ?

— Non !

— C'est un film romantique ! Une

histoire d'amour entre un milliardaire
et une...

Mon patron me coupe la parole.

— Parce que vous avez l'impression
que nous vivons une histoire d'amour,
Mademoiselle Novak ? me dit-il, pète-
sec.

— Non, excusez-moi, Monsieur le
Président. Je suis désolée. Je me suis
emballée.

Je rougis et je me recroqueville sur
moi-même.

Monsieur Warghal ne répond rien.

Je tente de changer de conversation.

— Puis-je vous offrir un peu de café,
Monsieur le Président ?

— Volontiers !

Il regarde sa montre.

— J'ai une bonne heure devant moi
avant mon rendez-vous de 18 heures
30.

La sonnette de la porte d'entrée

retentit.

— Veuillez m'excuser, je vais répondre.

— Vous attendiez quelqu'un ?

— Non !

— Dans ce cas, ce doit être le livreur pour votre nouveau téléphone.

— Certainement.

Je laisse seul Monsieur Warghal dans mon salon pour aller ouvrir.

— Bonjour ! Vous me reconnaissez ! Je suis votre propriétaire ! me dit un

bonhomme gras et vulgaire. Vous savez, l'homme que vous avez emmerdé tout à l'heure avec votre problème de robinet.

Je me souviens maintenant d'avoir vu cet homme pour la signature de mon bail, il y a 3 ans. Il était beaucoup moins gras qu'aujourd'hui.

— Oui, bonjour. Je vous reconnais, effectivement.

— Il entre chez moi sans gêne, en me poussant sans précaution.

Il se retrouve rapidement dans ma salle

de bain.

— Je vous en prie ! Entrez, donc ! dis-je avec ironie, pour lui faire remarquer son manque de politesse.

Ce gros bonhomme mal élevé ne comprend même pas mon allusion.

— Ben ! Bien sûr que je rentre ! Vous ne voyez pas que je suis déjà dans la salle de bain.

Sans me laisser répondre, il continue :

— Oh ! La, la ! Mais c'est quoi ce bordel ! dit-il en regardant le robinet. Ce n'est pas juste un joint qu'il faut changer comme je le croyais. C'est tout le « bouzin » qu'il va falloir que je change ! Le robinet en entier ! Ça va couter la peau du cul ! Il va falloir que vous mettiez la main à la poche, ma petite dame. Je ne vais pas payer tout seul la facture.

— Mais c'est vous le propriétaire ! Ces réparations sont à votre charge.

— Mais c'est vous qui vous en servez ! Donc c'est à vous de payer !

Monsieur Warghal, attiré par le vacarme de mon propriétaire, vient

vers moi.

— Que se passe-t-il ? me demande-t-il, posément, avec tout le charisme qui le caractérise.

— Mon propriétaire veut me faire payer les réparations du robinet, dis-je, nerveuse.

Toujours dans la salle de bain, mon propriétaire braille autant qu'il le peut. Il démonte rapidement le vieux robinet avec la pince qu'il avait apporté et sort de la salle de bain furibond.

Soudain, il stoppe net sa tirade.

— Monsieur Warghal ! Mais... Mais ça alors ! Si je m'attendais ! dit-il.

Ses yeux globuleux médusés fixent mon patron avec une certaine terreur.

— Alors, comme ça, on tente d'intimider Mademoiselle Novak afin qu'elle paye une facture qui vous incombe.

— Excusez-moi, Monsieur Warghal ! Je ne savais pas que Mademoiselle Novak était votre amie ! Ne vous en faites pas ! Je paierai la facture !

— Je crois que vous n'avez pas le choix ! dit mon patron avec insolence.

— Je vais vous laisser. Je vous envoie un plombier dès demain, Mademoiselle Novak ! bégaye mon propriétaire.

Il part en trombe et referme la porte derrière lui.

Je reste éberluée. Je regarde mon patron, pleine d'interrogation.

— Et bien, on ne me dit pas merci ! me lance-t-il, avec prétention.

— Merci, Monsieur le Président ! Mais comment... enfin... je n'ai rien compris !

— Ne cherchez pas à comprendre.

Nous avons, disons quelques différends. Sachez juste que dès à présent, vous pourrez demander tout ce que vous voulez à votre propriétaire. Il ne sera pas en mesure de vous le refuser.

Je suis soulagée. Les nerfs me lâchent à nouveau. Je tremble de tout mon être.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit à mon propriétaire que je n'étais pas votre amie, mais votre employée ?

— Peut-être parce qu'on ne peut pas prendre la main de son employée pour la rassurer quand elle tremble.

Il entoure ses mains fermement autour des miennes et me sourit.

— Vous vous sentez mieux à présent.

Je suis troublée. Je ne m'y attendais pas. Mes joues rougissent.

— Oui, ça va !

Il me lâche lentement, et reprend son air hautain.

— Retournons au salon ! me dit-il. La déco de votre couloir n'est pas des plus agréable !

— Je suis navrée, mais ma décoratrice d'intérieur ne vient pas de Milan. Mais au fait ! J'y pense ! Je n'ai pas de décoratrice d'intérieur ! dis-je, avec dérision.

— Figurez-vous que cela se voit !

Je me tais, car après tout, il a raison. Je n'ai aucun gout en matière de décoration.

Nous entrons au salon.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Je lui montre mon canapé. Il s'installe confortablement à côté de mon paquet de gâteau.

— Je vois que vous ne vous refusez rien ! dit-il, en regardant l'emballage presque vide. Mon couturier a bien fait de mettre sa carte de visite dans la housse. Il est fort probable que vous ayez besoin de ses talents de retoucheur.

Je prends ce nouvel affront comme un défi.

— Que diriez-vous si je l'essayais immédiatement ? Nous pourrions ainsi constater que malgré mon bon appétit, je ne prends pas un gramme.

— Excellente idée ! Et puis, vous serez certainement plus agréable à regarder dans cette robe, même boudiner, que dans ce jogging infâme.

Je me mords l'intérieur de la joue pour éviter une réponse cinglante. Je ne veux pas aller trop loin. C'est tout de même mon patron. Je n'aimerais pas me faire renvoyer avant même d'avoir commencé.

Je me contente de lui adresser un sourire insolent. Je tente de changer de sujet, car j'ai effectivement peur de ne pas rentrer dans ce vêtement.

J'ouvre la porte de mon placard pour sortir le service à café en porcelaine qui me vient de ma grand-mère.

— Je vais d'abord vous donner le café que je vous ai promis.

— Non, non ! Le café attendra. Filez, vous changez !

Je referme mon placard et j'attrape la housse en satin noir. J'espère de tout mon cœur que la robe sera à la bonne

taille.

— Mademoiselle Novak ! Attendez !
me dit mon patron.

Je me retourne vers lui.

— Oui, Monsieur le Président ?

Il fouille dans sa poche intérieure et en sort quelque chose de noir en tissu, plié. Il me le tend avec un sourire coquin aux lèvres.

Je m'approche et constate avec effroi qu'il tient dans sa main mon soutien-

gorge noir que j'ai laissé chez lui.

— Vous avez oublié ceci chez moi, tout à l'heure. Vous en aurez peut-être besoin.

Je prends mon sous-vêtement, très gênée, et je balbutie :

— Merci, Monsieur le Président.

Je tourne rapidement les talons pour fuir dans ma chambre, mais il me rappelle à nouveau.

— Mademoiselle Novak ! Attendez ! Ce n'est pas tout !

Je prends une grande inspiration, et confuse, je me retourne à nouveau vers lui.

Il fouille dans la même poche et en sort ce que je suppose être ma culotte. Il la déplie et la tend devant lui pour la regarder.

— Très jolie ! me commente-t-il.

Je me sens fébrile. Je ne sais plus où me mettre. J'aimerais me recroqueviller dans une cachette et ne plus jamais en

ressortir.

Monsieur Warghal me donne ma culotte et m'adresse un sourire enjôleur.

Je m'éclipse dans ma chambre, penaude, sans dire un mot.

Je suis prise d'un rire nerveux qui me détend. Une fois rassérénée, je décide de mettre cette magnifique robe de soirée.

Je l'enfile à la hâte, sans sous-vêtement pour éviter toutes traces par transparence. Elle ne me boudine pas. C'est parfait !

Je tente de remonter la fermeture éclair dans mon dos. Impossible. Mes

bras n'atteignent pas la petite tirette.

Je me tortille dans tous les sens. Je n'y arrive pas.

Monsieur Waghaj va encore se moquer de moi.

Je soupire.

De sa voix grave et autoritaire, il me demande :

— Vous êtes bien longue ! Je vous ai demandé d'enfiler une robe, pas de la fabriquer.

Penaude, je reviens vers mon patron, tenant le buste de ma robe que je

n'arrive pas à refermer.

Il éclate de rire, car il comprend tout de suite mon problème. Il se moque une nouvelle fois de moi.

— Vos bras ne sont pas assez longs ?

Il se lève de mon canapé et s'approche de moi.

— Tournez-vous, je vais vous aider.

Ses mains frôlent mon dos et remontent lentement la fermeture éclair.

Un frisson étrange me parcourt. Je suis à fleur de peau. Mon souffle se coupe d'émotion. Mon cœur accélère. La chaleur de ses mains me grise. Le contact de sa peau m'étourdit.

D'un ton autoritaire, il me demande de me retourner vers lui.

Je le regarde droit dans les yeux et attends son commentaire, fébrile.

— Vous êtes magnifique !

— Merci, Monsieur le Président !

Je suis troublée par son compliment.

Sa main se pose sur mon épaule.

J'ai la chair de poule.

Il m'observe l'œil trouble.

— Vous êtes prête pour que je vous fasse découvrir mon univers ?

— Oui, Monsieur le Président.

— C'est parfait !

Il se penche sur moi et dépose dans le creux de ma nuque un baiser chaud et langoureux.

Une sorte de fièvre intense me bouleverse. Mes paupières papillonnent. Mon cœur s'emballe. Mon corps entier s'abandonne à un

désir inattendu, mais envoutant.

Ma langue mouille lentement ma lèvre inférieure. Mes doigts tremblent.

Sans dire un mot, Monsieur Warghal s'approche de mon enceinte Bluetooth. Il sélectionne une musique sur son smartphone et le pose sur la station d'accueil.

La musique envahit immédiatement la pièce.

— Je reconnais ce morceau, c'est le concerto pour piano numéro 21 de Mozart ! dis-je, très fier de moi.

— Vous m'impressionnez, Mademoiselle Novak.

— Disons que je l'ai étudié en cours de musique à l'école, il y a de cela quelques années. Mais je ne l'ai pas oublié, car j'adorais écouter cet air. Il me donnait des frissons à chaque fois.

Monsieur Warghal s'approche de moi.

— Des frissons comme ceux que vous avez eus quand je vous ai embrassé dans le cou ?

— Oui, c'est exactement cela.

Nos deux regards se perdent, chacun dans celui de l'autre.

Mon cœur palpite. Ma respiration s'accélère. Ma peau boue de désir.

L'atmosphère est torride.

Je suis enivrée par la musique. Cet instant magique me transporte à mille lieues d'ici. Je découvre un monde de désir, de volupté, d'ivresse corporelle.

Monsieur Warghal caresse délicatement ma joue.

Je vibre d'émotion. Une chaleur intense me bouleverse. Je m'abandonne dans ses yeux qui brillent.

Nos mains s'effleurent, nos corps se rapprochent irrésistiblement.

La bouche de mon patron dépose un

baiser langoureux sur mes lèvres offertes. Nos langues dansent un ballet érotique sensuel.

Monsieur Warghal m'enlace avec puissance dans ses bras virils. Un vertige fulgurant m'enflamme. Je ne suis plus que désir.

La musique tourbillonne dans mon salon et excite mes sens.

Son regard de braise me met à nu. Ses yeux en disent long sur son désir. Ses mains caressent mon dos et descendent lentement sur mes reins. Ses bras me serrent si fort que j'ai du mal à respirer.

— Je te veux, me glisse-t-il à l'oreille, sensuellement.

Je rougis.

Ses mains coquines glissent sur mes fesses et en prennent possession avec fougue. Une douleur vive se fait ressentir. C'est l'hématome que je me suis fait tout à l'heure en tombant à la renverse chez mon patron.

Mes lèvres partent timidement à la rencontre de son cou. Je dépose un baiser tendre et langoureux dans le creux de sa nuque. Il sent incroyablement bon.

Ses dents viennent me mordiller

l'oreille. La musique suave me caresse
les tympans.

Les mains baladeuses de Monsieur
Warghal baissent ma fermeture éclair.
Il fait glisser ma robe le long de mon
corps.

Je me retrouve nue, offerte à mon
patron.

Il sourit. Ses yeux frisent. Les quelques
rides au coin de ses yeux s'accroissent.
Je succombe à son charme envoûtant.

Il caresse mon corps de ses mains
viriles.

— Ta peau est si douce !

Je gémiss lentement de plaisir.

Il m'attire vers lui.

Des pulsions dévastatrices se déchainent en moi. Mon corps le désire, mon cœur s'enflamme, mon âme chavire.

Il m'agrippe les fesses fermement. Je m'accroche à son cou. Ses doigts puissants s'incrument dans ma peau.

Sa bouche part à la rencontre de ma poitrine. Il aspire mes tétons et les mordille lentement. Je gémiss. Le plaisir m'emporte. Je caresse ses doux cheveux et me penche pour les embrasser. Ils sentent si bon. Tout en

lui est un délice. Je suis subjuguée.

Ensorcelée par le plaisir, je me sens flottée dans les airs. Mon cœur tressaute. Mes jambes tremblent. Je tiens à peine debout.

La chaleur de son souffle caresse mes seins. Sa langue habile roule autour de mes tétons. Le désir me brûle les entrailles.

Monsieur Warghal ondule son bassin contre mon bas ventre. Je sens son sexe palpiter à travers le tissu de son pantalon.

La musique s'arrête. Le morceau est terminé. Le calme revient dans la pièce, mais l'ambiance est des plus torrides.

Nos respirations sont puissantes et nos gémissements sont nombreux.

Avec fermeté, la main de mon patron se faufile entre mes cuisses. Ma tête s'appuie contre son épaule.

Je perds immédiatement tout contrôle de moi-même. Son parfum musqué m'enivre. Mes oreilles bourdonnent de plaisir. Ma peau réclame le contact de sa peau.

Mes jambes tremblent. Je tiens à peine debout.

Mon clitoris bout de désir.

Un frisson me secoue entièrement. Je vacille et me retiens à son cou. Je ferme les yeux.

D'une main timide, j'effleure la belle bosse à travers son pantalon.

Sa main experte entre mes cuisses m'emmène jusqu'à l'extase. Sa bouche plonge dans mon cou et aspire ma peau violemment.

— Tu m'appartiens, maintenant ! Ce suçon en est la preuve !

Je gémis de plaisir. Je me cambre et me tortille dans tous les sens.

Son autre main s'immisce dans ma chevelure. D'un geste brusque, il agrippe mes cheveux et bascule ma tête en arrière. Sa poigne puissante me

cloue sur place. Je suis sans défense.
J'ouvre les yeux. Son regard se plante
dans le mien.

— Tu es très belle ! Jouis à présent !

D'un geste expérimenté, il me caresse
exactement là où il faut. Mon clitoris se
déchaîne. Un plaisir fulgurant
m'inonde.

Je geins.

Il mordille ma lèvre inférieure et serre
de plus belle ma chevelure de sa
poigne de fer.

— Tu es trempée ! me dit-il.

Je ne lui réponds pas et hurle :

— Oh oui ! C'est bon !

Je jouis dans les bras de mon patron.

Il bascule ma tête un peu plus en arrière et amène son doigt mouillé par mes sécrétions au bord de ma bouche. Il l'enfonce lentement et m'oblige à le lécher.

Je suis un peu rebuté par mon propre gout, mais ses yeux envoutants et sa main dominatrice dans mes cheveux

me poussent à gober son doigt. L'odeur de mon propre sexe envahit mes narines et agace mes papilles.

La langue de Monsieur Warghal se glisse dans ma bouche, à la place de son doigt. Nos langues entament une danse sensuelle et érotique. Un soupir de plaisir sort du plus profond de la gorge de mon patron.

— Ton gout est divin ! me dit-il.

Je caresse son sexe, de ma main timide, à travers son pantalon. Son pénis très dur ne demande qu'à sortir de ces vêtements qui l'emprisonnent.

Je sens ses dents croqueuses me mordiller le lobe de mon oreille. Son souffle intense me réchauffe la nuque. Sa respiration est irrégulière. Sa langue glisse entre mes deux seins puis remonte jusque dans mon cou. Il me dévore.

— Gobe mon sexe ! me dit-il, impatient.

J'ouvre sa braguette délicatement lorsque la sonnerie de mon téléphone vient briser cet instant magique.

Je regarde mon patron, navrée.

— Veuillez m'excuser ! C'est peut-être important !

— Je t'en prie. Va, répondre !

Un sentiment d'amertume me paralyse.

J'ai envie de pulvériser mon téléphone en mille morceaux pour qu'il ne nous dérange plus.

Monsieur Warghal m'encourage du regard pour que je décroche le combiné.

— Allo ! dis-je, agacée.

— Allo, Jane ! C'est Anna !

— Anna ! Que t'arrive-t-il ? Tu m'as l'air soucieuse.

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer au téléphone. Est-ce que tu es seule ?

— Non, justement ! Tu me déranges !

— Oh non ! Ce n'est pas possible ! Il est déjà chez toi !

— Mais que se passe-t-il, Anna ?

— Écoute-moi bien ! Arrange-toi pour qu'il parte et attends-moi ! Je suis en route ! J'arrive dans dix minutes. J'ai découvert un truc horrible.

— Mais Anna, dis-moi, ce qui se passe !

Je n'ai pour seule réponse que la

tonalité de mon téléphone.

Une sueur froide me déchire le corps.
Mon cœur s'effondre en mille
morceaux.

Je tente de garder mon calme, mais j'ai
très peur. Anna a réussi à m'affoler.

Monsieur Warghal a repris sa voix
autoritaire.

— Que se passe-t-il, Mademoiselle
Novak ?

J'invente une fausse excuse pour me
débarrasser de mon patron.

— C'est Anna. Elle a un souci.

— J'espère que ce n'est rien de grave.

— Je ne sais pas. Elle m'a dit qu'elle arrivait.

— Dans ce cas, je vais devoir partir. Je ne veux pas qu'elle me voie ici. Je te laisse. Je te dis à ce soir à 20 heures. Je passe te chercher.

— Oui, oui, dis-je distraite et perturbée. À ce soir.

Monsieur Warghal remonte sa braguette et m'embrasse avec fougue.

Malgré mon inquiétude vis-à-vis du mystère « horrible » qu'Anna a

découvert au sujet de Monsieur Warghal, je ne peux m'empêcher d'apprécier ce baiser.

Je referme la porte derrière moi, soulagée de me retrouver seule et pourtant en manque de lui.

— Anna m'a foutu une trouille d'enfer, dis-je, tout haut.

Je retourne dans ma chambre pour m'habiller et ramasse au passage la robe de soirée qui trône par terre dans mon salon.

J'enfile mon jogging et attends avec fébrilité l'arrivée d'Anna.

Impatiente, je décide de la rappeler.
Elle ne répond pas. J'insiste. Toujours rien.

Mille et une questions trottent dans ma tête. Que veut-elle bien m'apprendre de si inquiétant au sujet de Monsieur Warghal ?

Je fais les cent pas tout en ruminant.

Finalement, la sonnette retentit. Je me précipite pour aller ouvrir.

— Anna ! Qu'est-ce que tu...

Je m'interromps immédiatement lorsque je vois que ce n'est pas Anna

qui se tient devant moi.

— Excusez-moi ! J'attendais une amie !
Mais c'est vous ?

— Oui, c'est moi ! dit la personne
debout, dans l'encadrement de ma
porte d'entrée.

Nous sourions et je l'invite à entrer.

— Que faites-vous ici ?

— J'ai un autre colis pour vous, me dit
le livreur de ce matin.

Il me tend un petit paquet.

— Ah oui ! C'est vrai ! Mon téléphone ! Avec toutes ses émotions, je l'avais oublié celui-là !

— Pouvez-vous me signer ce bon ?

— Mais bien sûr !

— Vous allez mieux depuis ce matin, me demande-t-il, gentiment.

— On peut dire cela, comme ça ! J'ai eu une journée riche en émotion. Mais dites-moi ! Il n'y a pas d'autres livreurs dans le coin ? Deux fois dans la même journée, c'est quand même rare !

— C'est mon secteur ! C'est sans doute

pour cela !

— A d'accord ! Bon, ben, excusez-moi, mais j'attends une amie !

La mine réjouie du livreur s'attriste soudainement. Il me fait presque pitié.

— Très bien, je vais vous laisser. Bonne soirée.

— Bonne soirée.

Je referme la porte derrière lui. Je me sens coupable de l'avoir expédié de la sorte. Je n'ai pas été très polie. Après tout, c'est le frère de mon amie Carole,

il a l'air très gentil et en plus, il est très agréable à regarder.

J'ai vu qu'il avait envie de discuter et je n'ai pas été hospitalière. Je le regrette.

J'en parlerai à Carole la prochaine fois que je la verrai pour lui présenter mes excuses.

J'aurai pu au moins lui proposer un café. Ce n'est pas parce qu'Anna a des révélations à me faire qu'il faut que j'en devienne imbuvable.

Je pose mon petit colis sur la table de ma cuisine et je le déballe. J'en sors un très beau téléphone couleur or, scintillant de mille feux. Sur l'emballage, il est annoté « or 24 carats

».

— Je n'ai pas intérêt à le perdre celui-là ! dis-je, stressé. Il doit couter une petite fortune.

Une petite boite enveloppée par du papier cadeau très chic se trouve également dans le colis. J'ouvre avec curiosité. Je découvre un stylo féminin en or. Le bouchon est orné de petits strass. J'ouvre le certificat d'authenticité.

— Nom de dieu ! m'exclamé-je. Ce sont des diamants, montés sur ce stylo en

or 18 carats.

Une petite carte accompagne ce présent. Je le lis à voix haute :

— Cela vous évitera de voler le mien à l'avenir.

Je souris, mais je suis déstabilisée.

— Qu'est-ce qu'Anna a bien pu trouver sur lui de si mauvais ? J'avais pourtant l'impression que sous ses airs prétentieux, de milliardaire insatisfait, se cachait un homme exceptionnel.

Je mets le téléphone dans mon sac afin de ne pas l'oublier demain matin et tiens serré dans ma main droite le stylo. J'ai l'impression qu'il me relit à Monsieur Warghal, que ce petit objet va pouvoir répondre à mes inquiétudes.

Mais bien entendu, ce n'est qu'un stylo, et toutes mes angoisses ne s'envolent pas.

Je décide de rappeler Anna lorsque j'entends que l'on frappe timidement à ma porte. Je range rapidement le stylo dans mon sac.

— Ah, Anna ! Enfin ! dis-je, avant d'aller ouvrir.

Surprise, j'ouvre à nouveau la porte à mon livreur.

— J'ai quelque chose à vous dire. Je ne vais pas y aller par quatre chemins.

Interloquée, je me demande ce qu'il a à me dire. Je le trouve très mignon avec son sourire timide et sa mèche en bataille.

Heureuse d'avoir une chance de me rattraper sur mon comportement peu agréable à son égard, je l'invite à

entrer.

— Je vous écoute.

— Je vous ai menti ce matin. Je me souviens très bien de vous.

— Ah bon ! Vous vous rappelez lorsque nous nous sommes croisés chez votre sœur ?

— Oui, je m'en souviens.

— Pourquoi m'avoir dit le contraire ce matin ? dis-je, déroutée.

— Parce que depuis que je vous ai vu, je ne fais que penser à vous, jour et nuit.

J'ouvre des grands yeux tout ronds.

— Ben... Mais... Euh... Nous nous sommes croisés, il y a plus d'un mois. Pourquoi ne pas avoir cherché à me revoir avant ?

— Parce que ma sœur ne veut pas que je fréquente ses amies. Mais c'était plus fort que moi. Il a fallu que je vous revoie ! Vous me hantez !

J'ai besoin de m'asseoir. Je l'invite à entrer dans la cuisine. Nous nous asseyons autour de la table.

— J'avoue que je ne sais pas quoi dire !

Vous me prenez de court. Je ne m'attendais pas à une telle déclaration.

Il me regarde avec un air de chien battu. Ses grands yeux me dévorent.

Je me sens très mal à l'aise et complètement perdu.

Il fouille dans sa poche et en sort une petite boîte recouverte de velours.

— Je voulais vous offrir ceci.

Mes yeux terrorisés par autant de ferveur le dévisagent.

— N'ayez crainte ! me dit-il pour m'apaiser. Ce cadeau ne vous engage en rien. Je voulais juste vous être agréable. Acceptez ce modeste présent ! S'il vous plait ! me dit-il, le regard suppliant.

J'hésite, mais je ne veux pas le vexer. Il me paraît si gentil.

— Tout cela va un peu vite pour moi, vous comprenez ? Et puis, j'ai depuis peu de temps quelqu'un dans ma vie. Enfin, c'est compliqué !

Des images torrides avec John Warghal défilent dans ma tête. Je repense au désir que j'éprouve pour lui. Mon ardeur contraste douloureusement avec l'angoisse du terrible secret qu'Anna va me dévoiler d'ici quelques minutes.

— Bien sûr, je comprends ! me dit le gentil livreur. Dans ce cas, acceptez ce cadeau en gage d'amitié.

Il me tend la boîte en velours rouge.

— Très bien ! J'accepte en signe d'amitié !

Je m'apprête à ouvrir la boîte lorsque le téléphone sonne.

— Veuillez m'excuser ! Il faut que j'aie répondu ! Mais au fait ! Je ne me souviens pas de votre prénom.

— Tom, me dit-il, en me souriant gentiment.

Son attitude est un contraste net avec l'arrogance, de Monsieur Warghal.

Tom est gentil, délicat, timide. Tout le contraire de mon patron.

Le yin et le yang. Le clair-obscur.

Tout s'embrouille dans ma tête. Je suis soulagée d'aller répondre au téléphone. Quelques minutes de répit ne me feront pas de mal.

« Quelle journée ! me dis-je en me levant pour aller répondre. J'entame une relation sulfureuse avec mon PDG prétentieux, dominant, mais totalement envoutant alors que je le connais à peine.

Sur l'entrefaite, j'apprends que mon amie a découvert quelque chose d'horrible sur lui.

Et pour couronner le tout, un gentil livreur me déclare sa flamme alors que nous nous sommes croisés une fois

chez sa sœur, il y a un mois environ. »

Machinalement, je glisse la petite boîte en velours rouge dans ma poche, puis je décroche.

— Allo !

— Allo ! Bonjour ! me dit une voix d'homme. Puis-je parler à Jane Novak ?

— C'est moi !

— Ici la réception de l'hôpital. Je m'excuse de vous déranger, mais nous venons d'admettre Anna Ténuri à la suite d'un accident de voiture. Nous avons consulté le portable de la

blessée et vous apparaissez en ICE.

— Mon Dieu ! Oui, c'est ma meilleure amie et sa famille habite à l'étranger. Est-ce grave ? Comment va-t-elle ?

— Elle a subi un choc violent à la tête. Mais les médecins vous en diront mieux quand vous serez sur place.

— Merci ! J'arrive tout de suite.

Je raccroche, affolée.

— Je vais devoir partir, Tom. Je suis désolée. J'ai une amie qui vient d'avoir un accident de voiture. Elle est aux urgences.

— Oui ! Je vous laisse ! Je suis désolé pour vous !

— Merci ! Nous en reparlerons plus tard, si vous le voulez bien.

— Bien entendu ! Au revoir et bon courage.

— Merci ! Au revoir.

Le livreur se lève. Je l'accompagne vers la porte et referme rapidement derrière lui.

J'attrape mon sac à la hâte, mon manteau, mes chaussures et je file à l'hôpital.

En chemin, les images du visage de

mon patron torturent mon esprit. Son odeur, le gout de sa bouche, la chaleur de sa peau me font encore vibrer.

Puis, j'imagine le visage d'Anna tuméfié, plein de sang, avec un rictus de souffrance.

Un frisson d'horreur me glace. Je suis terrifiée à l'idée qu'elle ait eu cet accident par ma faute.

Je me demande sans cesse ce qu'Anna a découvert à propos de John Warghal.

Je me demande si mon amie va s'en sortir.

Je me demande pourquoi le sort s'acharne.

Pourquoi Anna ?

Pourquoi moi ?

Les larmes coulent et troublent ma vision. Je me gare sur le bas-côté.
J'éclate en sanglots.

À suivre...

4 semaines de soumission
- Volume 2



4 semaines de soumission

Vol 2

Emy O'Rian